

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE LA MAISON

DE

BRANDEBOURG.

OEUVRES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Publiées du vivant de l'Auteur.

TOME PREMIER.

A BERLIN,

Chez VOSS et fils, et DECKER et fils,

Et chez TREUTTEL.

1789.

AU PRINCE

DE PRUSSE.

MON CHER FRÈRE,

J'AI employé depuis quelque temps les momens de mon loisir à faire l'abrégé de l'histoire de la maison de Brandebourg. A qui pourrois-je mieux adres-

ser cet ouvrage qu'à celui qui sera un jour l'ornement de cette histoire, qu'à celui que la naissance appelle au trône, et auquel j'ai consacré tous les travaux de ma vie? Vous étiez instruit des actions de vos ancêtres avant que je prisse la plume pour les écrire. Les soins que je me suis donnés en faisant cet abrégé, ne pourront servir qu'à vous en rappeler la mémoire. Je n'ai rien déguisé, je n'ai rien tu: j'ai représenté les princes de votre maison tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les vertus civiles et militaires du grand Electeur, a touché les défauts du premier Roi de Prusse, et ces passions qui par les desseins cachés de la Providence ont servi dans la suite des temps

à porter cette maison au point de gloire où elle est parvenue. Je me suis élevé au dessus de tous préjugés. J'ai regardé des princes, des rois, des parens comme des hommes ordinaires. Loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes ancêtres, j'ai blâmé le vice en eux avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'asile sur le trône. J'ai loué la vertu partout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthousiasme qu'elle inspire, afin que la vérité simple et pure régnât seule dans cette histoire. S'il est permis aux hommes de pénétrer dans les temps qui doivent s'écouler après eux; si l'on peut, en approfondissant les principes, deviner leurs conséquences, je présage par

la connoissance que j'ai de votre caractère, la prospérité durable de cet empire. Ce n'est point l'effet d'une amitié aveugle qui me séduit en votre faveur ; ce n'est point le langage d'une basse flatterie, que nous détestons tous deux également ; c'est la vérité qui m'oblige de dire, avec une satisfaction intérieure, que vous vous êtes déjà rendu digne du rang où la naissance vous appelle. Vous avez mérité le titre de défenseur de la patrie, en exposant généreusement vos jours pour son salut. Si vous ne dédaignâtes pas de passer par les grades subordonnés du militaire, c'est que vous pensiez que pour bien commander il falloit auparavant savoir obéir ; c'est que votre modération vous défendoit de

vous parer de la gloire que le vulgaire des princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens capitaines. Uniquement attaché au bien de l'Etat, vous avez fait taire toutes passions et tout intérêt particulier, lorsqu'il étoit question de son service. C'étoit par un même principe que Boufflers s'offrit au Roi de France, la campagne de 1709, et qu'il servit sous Villars, quoiqu'il fût l'ancien de ce maréchal. Souffrez que je vous applique ce mot de Villars : lorsqu'il vit arriver à l'armée son doyen, et qu'il sut qu'il venoit pour servir sous ses ordres, il lui dit : des compagnons pareils valent toujours des maîtres. Ce n'est pas seulement sur ce sang froid inaltérable dans les plus grands périls,

sur cette résolution toujours pleine de prudence dans les momens décisifs, qui vous ont fait connoître des troupes comme un des instrumens principaux de leur victoire, que je fonde mes espérances et celles du public. Les rois les plus valeureux ont souvent fait le malheur des Etats, témoin l'ardeur guerrière de François I, de Charles XII, et de tant d'autres princes qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un débordement d'ambition. Permettez-moi de vous le dire, c'est la douceur, l'humanité de votre caractère; ce sont ces larmes sincères et vraies que vous avez versées, lorsqu'un accident subit pensa terminer mes jours, que je regarde comme des gages assurés

de vos vertus, et du bonheur de ceux dont le ciel vous confiera le gouvernement. Un coeur ouvert à l'amitié est au dessus d'une ambition basse : vous ne connoissez d'autres règles de votre conduite que la justice, et vous n'avez d'autre volonté que celle de conserver l'estime des sages. C'étoit ainsi que pensoient les Antonin, les Tite, les Trajan et les meilleurs princes, qu'on a nommés avec raison les délices du genre-humain. Que je suis heureux, mon cher Frère, de connoître tant de vertus dans le plus proche et le plus cher de mes parens ! Le ciel m'a donné une ame sensible au mérite, et un coeur capable de reconnoissance ; ces liens, joints à ceux de la nature, m'attacheront à

vous à jamais. Ce sont des sentimens qui vous sont connus depuis longtemps; mais que je suis bien aise de vous réitérer à la tête de cet ouvrage, et, pour ainsi dire, à la face de l'univers. Je suis avec autant d'amitié que d'estime;

Mon cher Frère,

Votre fidelle frère et serviteur,

FRÉDERIC.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'HISTOIRE est regardée comme l'école des princes : elle peint à leur mémoire les règnes des souverains qui ont été les pères de la patrie, et des tyrans qui l'ont désolée ; elle leur marque les causes de l'agrandissement des empires, et celles de leur décadence ; elle déploie une si grande multitude de caractères, qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des souverains de nos jours ; et prononçant sur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans. Le blâme dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente : l'Histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

Quoique l'étude de l'Histoire soit proprement celle des princes, elle

n'est pas moins utile aux particuliers; c'est la chaîne des événemens de tous les siècles jusqu'à nos jours. L'homme de loi, le politique, le guerrier, lorsqu'ils y ont recours, apprennent la connexion que les choses présentes ont avec les choses passées; ils trouvent dans l'Histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur patrie, et combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs citoyens; ils acquièrent une expérience prématurée. Rétrécir et borner la sphère de ses idées au lieu qu'on habite, restreindre ses connoissances à ses devoirs privés, c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossière. Pénétrer dans les temps qui nous ont précédés; embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit, c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance et sur l'erreur; c'est avoir vécu dans tous les siècles, et devenir en effet citoyen de tous les lieux et de tous les pays.

Comme les histoires universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits qui sont arrivés dans tous les pays ; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduisent avec ordre par la succession des temps, en marquant de certaines époques principales qui servent de point d'appui à la mémoire : de même les histoires particulières ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un empire, en se bornant à cet objet unique. Les histoires universelles nous présentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu distinctes pour qu'on les remarque. Les histoires particulières tirent une figure de ce tableau ; elles la peignent en grand ; elles l'avantagent des effets des lumières et des clairs obscurs qui la font valoir, et mettent le public en état de la considérer avec l'attention qu'elle mérite.

Un homme qui ne se croit pas tombé du ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les temps et dans tous les pays. Si son indifférence ne prend aucune part aux destinées de tant de grandes nations qui ont été les jouets de la fortune, du moins s'intéressera-t-il à l'histoire du pays qu'il habite, et verra-t-il avec plaisir les événemens auxquels ses ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des rois qui ont occupé le trône de Perse, qu'il confonde ce nombre infini de papes qui ont gouverné l'Eglise, on le lui pardonnera; mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'est point instruit de l'origine de son parlement, des coutumes de son île, et des différentes races des rois qui ont régné en Angleterre. On a écrit l'histoire de tous les pays policés de l'Europe; il n'y avoit que les Prussiens qui n'eussent point la leur. Je ne compte point

au nombre des historiens un *Hartknoch*, un *Puffendorff*, auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, et dont les ouvrages sont plutôt des dictionnaires historiques que des histoires mêmes. Je ne compte point *Loeckel*, qui n'a fait qu'une chronique diffuse, où l'on achète un événement intéressant par cent pages d'ennui. Ces sortes d'auteurs ne sont que des manoeuvres, qui amassent, scrupuleusement et sans choix, quantité de matériaux qui restent inutiles jusqu'à ce qu'un architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une histoire, qu'il est impossible que des caractères d'imprimerie fassent un livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases et des périodes.

La jeunesse impatiente, et les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses : des

lecteurs qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un in-folio; et par ces raisons les auteurs que je viens de nommer étoient peu lus, et l'histoire de Brandebourg et de Prusse peu connue.

Dès le règne de Fréderic premier on sentit le besoin qu'on avoit d'un auteur qui rédigeât dans une forme convenable cette histoire. *Tessier* fut appelé de Hollande pour se charger de cet ouvrage; mais Tessier fit un panégyrique, au lieu d'une histoire; et il paroît qu'il a ignoré que la vérité est aussi essentielle à l'Histoire, que l'ame l'est au corps humain.

J'ai trouvé devant moi cette carrière vide, et j'ai essayé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au public une histoire qui lui manquoit.

J'ai puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées: dans les temps reculés, j'ai eu recours à César et à Tacite; dans les temps postérieurs, j'ai consulté la chronique de

Loeckel, Puffendorff et Hartknock; et surtout j'ai dressé mes mémoires sur les fastes et les documens authentiques qui se trouvent dans les archives royales. J'ai rapporté les faits incertains comme incertains; et les lacunes, je les ai laissées comme je les ai trouvées : je me suis fait une loi d'être impartial, et d'envisager tous les événemens d'un coup d'oeil philosophique; persuadé que d'être vrai, c'est le premier devoir d'un historien.

Si quelques personnes délicates se trouvent offensées de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une manière avantageuse, je n'ai qu'un mot à leur répondre; c'est que je n'ai pas prétendu faire un éloge, mais une histoire; qu'on peut estimer leur mérite personnel, et blâmer les fautes qu'ont faites leurs peres; choses très-compatibles. Il n'est d'ailleurs que trop vrai qu'un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais; et qu'on doit moins

respecter les hommes qui périssent, que la vérité qui ne meurt jamais.

Peut-être y aura-t-il des personnes qui trouveront cet abrégé trop court, et j'ai à leur dire que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long et diffus. Qu'un professeur curieux de minuties me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert surnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean le Cicéron; qu'un pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des procès, des négociations, des contrats, ou des traités de paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris: je n'ai pas le loisir de composer un in-folio; à peine puis-je suffire à un abrégé historique; et je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'est

C'est par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines et l'administration peu intéressante des premiers princes. Il en est des histoires comme des rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'histoire de la maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce prince fit de la Prusse, autant que par la succession de Clève, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté; c'est depuis cette époque que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moyen de m'étendre à proportion.

La guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Fréderic I avec les Nurembergeois, ou que les carrousels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les Etats, est un de ces grands événemens qu'aucun allemand ni qu'aucun

prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'ambition de la maison d'Autriche, armée pour établir son despotisme dans l'empire, et d'un autre la générosité des princes d'Allemagne, qui combattoient pour leur liberté; la religion servant de prétexte aux deux partis. On voit la politique de deux grands rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, et réduire la maison d'Autriche au point de consentir par la paix de Westphalie au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'ambition des empereurs et la liberté du collége électoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillés : aussi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'ai revu, corrigé et augmenté cette édition, autant que d'autres occupations plus graves ont pu me le permettre : la première édition ne s'étant

faite que sur une copie peu correcte, j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en considération de la matière qu'en considération du public, que tout homme qui écrit doit respecter.

Il vient de paroître un abrégé chronologique de l'histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette histoire : le judicieux auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des grâces à la chronologie même ; savoir ce que ce livre contient, c'est posséder parfaitement l'histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai ; mais je croirai mes peines récompensées, si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, et ménager du temps aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

Quoique j'aie prévu les difficultés qu'il y a pour un allemand d'écrire dans une langue étrangère, je me suis pourtant déterminé en faveur du

françois, à cause que c'est la plus polie et la plus répandue en Europe, et qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siècle de Louis XIV. Après tout, il n'est pas plus étrange qu'un allemand écrive de nos jours en françois, qu'il ne ne l'étoit du temps de Cicéron qu'un romain écrivît en grec. Je n'en dirai pas davantage sur mon livre, ou il arriveroit que la préface deviendroit plus longue que l'ouvrage même : c'est aux lecteurs à juger si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée, ou si j'ai perdu mes peines et mon temps.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG.

LA maison de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son origine se perd dans les ténèbres de l'antiquité. On pourroit rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction; mais les fables ne doivent pas être présentées au public judicieux et éclairé de ce siècle. Peu importe que des généalogistes fassent descendre cette maison des Colonnes; et que, par une bévue grossière, ils confondent le sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette maison italienne porte dans son écusson; peu importe enfin que l'on fasse descendre les comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou

de quelque autre tige : les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après tout, les recherches d'un généalogiste, ou l'occupation des savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes; il faut des faits remarquables, et des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

Nous ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches, aussi frivoles que peu intéressantes.

Tassillon est le premier comte de Hohenzollern connu dans l'histoire; il vécut à peu-près l'année 800. Ses descendans ont été Danco, Rodolphe I, Othon, Wolffgang, Frédéric I, Frédéric II, Frédéric III, Burchard, Frédéric IV, Rodolphe II, dont les vies obscures ne sont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200, est le premier bourgrave de Nuremberg dont l'histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I en 1216, Conrad II en 1260, Frédéric II en 1270. On trouve que Frédéric III hérita de son beau-frère, le duc de Méran, les seigneuries de Bareuth et de Cadelsbourg. Jean I lui

succéda en 1298, et à celui-ci Frédéric IV en 1332.

Ce bourgrave rendit des services importans aux empereurs Albert, Henri VII et Louis de Bavière, dans la guerre que le dernier fit à Frédéric d'Autriche. Le bourgrave le battit, le fit prisonnier, et le livra à l'empereur, qui, par reconnoissance, lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les Autrichiens. Frédéric IV les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroient hommage de leurs terres; et c'est l'origine des vassaux que les margraves de Franconie ont encore en Autriche.

Les successeurs de Frédéric IV furent Conrad IV en 1334, Jean II en 1357, Albert VI, dit le beau, en 1361, et le neveu d'Albert, Frédéric V, que l'empereur Charles IV déclara prince de l'Empire en 1363, à la diète de Nuremberg, et qu'il nomma même son lieutenant.

Frédéric V partagea, en 1402, les terres de son bourgraviat entre ses deux fils, Jean III et Frédéric VI; mais Jean III étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

Ce prince entra en 1408 avec ses troupes sur le territoire de la ville de Rothweil, qui

étoit mise au ban de l'Empire, et rasa plusieurs châteaux. En 1411 il prit possession du gouvernement de la Marche, que l'empereur Sigismond lui avoit donné.

Les derniers électeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la noblesse s'en prévalut: elle étoit indépendante, mutine et séditieuse. Le nouveau gouverneur se ligua avec les ducs de Poméranie, et livra une sanglante bataille à ces rebelles auprès de Zossen: il fut pleinement victorieux, et rasa quelques-uns des forts qui leur servoient de retraite; mais il ne put entièrement dompter la famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la maison de Hohenzollern; mais comme la voilà transplantée dans un nouveau pays, il est bon de donner une idée de l'origine et du gouvernement du Brandebourg.

Les pays qui composoient alors l'électorat de Brandebourg, étoient la vieille Marche, la moyenne, la nouvelle, la Marche uckerane, la Prignitz; mais la nouvelle Marche étoit engagée à l'ordre teutonique, et l'uckerane usurpée par les ducs de Poméranie. Le mot

de *margraviat* signifie originairement *gouvernement de frontières.*

Les Romains établirent les premiers des gouverneurs dans les pays qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractère farouche et belliqueux de ces peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Suèves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés par les Venèdes, les Slaves, les Saxons et les Francs; et Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguer en 780. Ce ne fut que l'an 927 que le roi Henri l'oiseleur établit des margraves dans ces pays, pour contenir ces peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins, dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions et des ravages. Sigefroi, beau-frère de l'empereur Henri l'oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier margrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les évêchés de Brandebourg et de Havelberg furent établis par l'empereur Othon I, et ce ne fut que vingt-huit ans après qu'il fonda celui de Magdebourg.

On compte neuf races différentes de

margraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celles des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Ploetzk, d'Anhalt, de Bavière, de Luxembourg, de Misnie, et enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un roi venède, nommé Mistevoi, ravagea totalement les Marches, et en chassa les gouverneurs. L'empereur Henri II reconquit ce pays de nouveau; les barbares furent battus, et Mistevoi y périt avec 6000 des siens. Les margraves, pour être rétablis, n'en possédèrent pas plus tranquillement le Brandebourg; ils eurent des guerres à soutenir contre les Venèdes et d'autres peuples barbares; et, tantôt battus, tantôt battant, leur puissance ne s'affermit que sous Albert l'ours, le premier de la race anhaltine, qui étoit la cinquième de celles des margraves. Les empereurs Conrad III et Frédéric barberousse l'élevèrent, le premier au margraviat, et le second à la dignité électorale, environ l'an 1134. Pribislas, prince des Venèdes, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'ours, qu'il lui légua par son testament, en 1144, la moyenne Marche. Cet électeur

possédoit alors la vieille et la moyenne Marche, la haute Saxe, le pays d'Anhalt, et une partie de la Lusace. Il y a un vide dans les archives, et dans l'Histoire une obscurité impénétrable sur les princes de la race anhaltine. On sait que cette ligne s'éteignit en 1322, par la mort de Waldemar II, et de Henri, prince mineur. L'empereur Louis de Bavière, qui régnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, la donna à son fils Louis, qui fut le premier de la sixième race. Cet électeur eut trois guerres à soutenir; l'une avec les ducs de Poméranie, qui envahissoient la Marche uckerane; l'autre avec les Polonois, qui ravageoient le district de Sternberg; et la troisième contre un imposteur, qui prenoit le nom de Waldemar, dernier électeur de la maison anhaltine, se fit un parti, s'empara de quelques villes, mais fut enfin défait. Ce faux Waldemar étoit le fils d'un meunier de Bélitz.

Louis le romain (*) succéda à son frère; et comme il mourut de même sans enfans, son troisième frère Othon lui succéda. Ce prince étoit si pusillanime, qu'après la mort de son frère, il vendit, en 1373, l'électorat,

(*) Ce surnom lui fut donné, parce qu'il était né à Rome.

pour deux cents mille florins d'or, à l'empereur Charles IV de la maison de Luxembourg, qui ne lui paya pas même cette somme modique. Charles IV donna la Marche à son fils Wenceslas, et voulut l'incorporer à la Bohème, dont il étoit roi.

Wenceslas étant devenu roi de Bohème, Sigismond son frère reçut l'électorat. La nouvelle Marche échut en partage à Jean, son frère cadet, et Jean étant mort, elle fut réunie avec l'électorat; mais Sigismond ayant besoin d'argent, engagea cette province aux chevaliers de l'ordre teutonique en 1402. Sigismond, devenu roi de Hongrie, engagea la Marche à Josse, margrave de Moravie; celui-ci la céda à son beau-frère Guillaume, margrave de Misnie, qui ne la posséda que pendant une année. Josse étant mort, l'électorat retomba à l'empereur Sigismond.

Cette coutume singulière de vendre et d'acheter les états, qui étoit si fort à la mode dans ce siècle, prouve bien certainement la barbarie de ces temps, et le misérable état dans lequel étoient ces provinces, que l'on vendoit à si vil prix. L'empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'administration de l'électorat, y établit un gouverneur: son

choix tomba sur Frédéric VI du nom, bourgrave de Nuremberg, frère de Jean III de la maison de Hohenzollern; et c'est l'histoire de ce prince que nous allons écrire.

FRÉDÉRIC I.

CE fut l'année 1415 que l'Empereur conféra la dignité électorale et la charge d'archichambellan du Saint-Empire romain, à Frédéric VI de Hohenzollern, bourgrave de Nuremberg, et qu'il lui fit la cession en propre du pays de Brandebourg. Ce prince, que nous appellerons désormais Frédéric I, en reçut l'investiture des mains de son bienfaiteur, à la diète de Constance, l'an 1417. Il jouissoit alors de la vieille et de la moyenne Marche. Les ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche uckerane: l'électeur leur fit la guerre, les battit à Angermunde, et réunit à la Marche une province qui y étoit incorporée d'un temps immémorial.

La nouvelle Marche étoit encore engagée à l'ordre teutonique, comme on l'a dit plus haut; mais l'électeur, qui étendoit les vues

de son agrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'électorat étoit vacant par la mort du dernier électeur de la branche anhaltine. L'empereur, qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'investiture au margrave de Misnie; et Frédéric I se désista volontairement de sa conquête.

L'électeur fit le partage de ses états par son testament. Son fils aîné, surnommé l'alchimiste, fut privé de ses droits par son père, qui le laissa avec le Voigtland et son creuset. Son second fils Frédéric eut l'électorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les principautés de Franconie; et Frédéric, surnommé le Gros, eut la vieille Marche: mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette province à l'électorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un père fasse un partage égal entre ses enfans, étoit encore suivie dans ces temps reculés. On s'aperçut dans la suite, que ce qui faisoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des maisons. Nous verrons cependant, dans cette histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I mourut en 1440.

FRÉDÉRIC II,

SURNOMMÉ

DENT DE FER.

FRÉDÉRIC II fut surnommé dent de fer à cause de sa force. On auroit dû l'appeler le magnanime, à cause qu'il refusa la couronne de Bohême, que le pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad; et la couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter qu'au refus de Casimir, frère du dernier roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet électeur lui attira la confiance des peuples; et les états de la basse Lusace se donnèrent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Bohème. George Podiébrad, qui en étoit roi, ne voulut point que cette province passât sous la domination de Frédéric II : il porta la guerre en Lusace et dans la Marche. Ces deux princes firent un traité à Guben en 1462, par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkow, et Beskow, furent cédés en propriété à l'électeur, par la couronne de

Bohème. L'électeur, qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, savoit faire valoir ses droits, lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta (*) la nouvelle Marche de l'ordre teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464 Othon III, dernier duc de Stettin, vint à mourir, et l'électeur entra en guerre avec le duc de Wolgast. En voici la raison: Louis de Bavière, électeur de Brandebourg, avoit fait un traité en 1338 avec les ducs de Poméranie qui portoit que, si leur ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'électorat. Ce traité avoit été confirmé par l'empereur. Le différend se termina par un accord en 1464, suivant lequel le duc de Wolgast resta à la vérité en possession du duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'électeur, et la Poméranie lui prêta l'hommage éventuel. Frédéric II réunit, en 1460, comme un fief vacant, le comté de Wernigerode à la Marche, et prit les titres de duc de Poméranie, des Venèdes et des Cassubes, sur lesquels il avoit droit de réversion.

Le même esprit de désintéressement qui

(*) En 1455 pour 100,000 florins d'or.

lui avoit fait refuser deux couronnes, lui fit abdiquer l'électorat, l'an 1469, en faveur de son frère Albert, surnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce prince, qui avoit professé le désintéressement et la modération pendant toute sa vie, ne s'écartant point de ses principes, ne se réserva qu'une modique pension de 6000 florins, avec laquelle il vécut en philosophe, jusqu'à l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités.

ALBERT,

SURNOMMÉ

L'ACHILLE.

Albert fut surnommé Achille et Ulysse à cause de sa prudence et de sa valeur; il avoit cinquante-sept ans lorsque son frère lui céda la régence. Il avoit fait ses plus belles actions lorsqu'il n'étoit que bourgrave de Nuremberg. Comme margrave de Bareuth et d'Anspach, il fit la guerre à Louis le Barbu, duc de Bavière, et le fit même prisonnier.

Il gagna huit batailles contre les Nurembergeois, qui s'étoient révoltés et lui disputoient les droits du bourgraviat. Il enleva un étendard à un guidon de cette ville au péril de sa vie, combattant seul contre seize hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la ville de Greiffenberg, comme Alexandre de la capitale des Oxidraques, sautant lui seul du haut des murailles dans la ville, où il combattit jusqu'à ce que ses troupes, ayant forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'Empire, par la confiance que l'empereur Frédéric III lui témoignoit. Il conduisit les armées impériales contre Louis le riche, duc de Bavière, et contre Charles le hardi, duc de Bourgogne, qui avoit mis le siége devant Nuys (*); et Albert disposa ce prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulysse, et il mérita toujours celui d'Achille, soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient si fort à la mode dans ce temps-là. Il gagna le prix dans dix-sept tournois, et ne fut jamais désarçonné.

(*) La ville de Nuys est dans l'électorat de Cologne.

L'usage de ces combats semble être originairement françois. Peut-être que les Maures, qui inondèrent l'Espagne, l'établirent dans ce pays avec leur galanterie romanesque. On trouve dans l'Histoire de France, qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivoit l'an 1060, étoit le rénovateur de ces tournois. Cependant Charles le chauve, qui vivoit l'an 844, en avoit déjà tenu à Strasbourg, lorsque son frère Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114, et Richard d'Angleterre l'établit dans son royaume l'an 1194. Jean Cantacuzène dit qu'au mariage d'Anne de Savoie avec Andronic Paléologue, empereur grec, ces combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrérent en 1226. Il y périssoit souvent du monde, lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit, dans Henri Cnigston, qu'il se fit un tournoi à Châlons en 1274, au sujet d'une entrevue entre la cour du roi d'Angleterre Edouard et celle du duc de Bourgogne, où beaucoup de chevaliers bourguignons et anglois demeurèrent sur la place. Les tournois passèrent en Allemagne dès l'an 1136. Les chevaliers s'envoyoient des lettres de défit d'un bout de l'Europe à l'autre; et il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient

armés chevaliers de faire de ces défits. Leurs lettres portoient à peu-près, qu'un tel prince, s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désiroit le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, et pour signaler son adresse. Elles marquoient le temps, le nombre des chevaliers, l'espèce d'armes, et le lieu où le tournoi devoit se tenir; et enjoignoient aux chevaliers vaincus de donner un brasselet d'or aux chevaliers vainqueurs, et un brasselet d'argent à leurs écuyers. Les papes s'élevèrent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II, en 1140, et depuis, Eugène III au concile de Latran, en 1313, fulminèrent des anathêmes, et prononcèrent l'excommunication contre ceux qui assisteroient à ces combats. Mais, malgré la soumission qu'on avoit alors pour les papes, ils ne purent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire et une fausse galanterie donnoient cours, et que la grossièreté des moeurs faisoit servir de spectacle, d'amusement et d'occupation, proportionné à la barbarie des siècles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'Histoire fait mention du tournoi de Charles VI, roi de France, qui se tint à Cambray en 1385, de celui de François I, qui se tint entre Ardres

et Guines en 1520, et de celui de Paris, en 1559, où Henri II reçut une blessure à l'oeil, par un éclat de la lance du comte de Montgommeri, dont ce roi mourut onze jours après.

On voit par là que c'étoit alors un grand mérite à Albert Achille d'avoir remporté le prix dans dix-sept tournois ; et qu'on faisoit, dans ces siècles grossiers, le même cas de l'adresse du corps, qu'on en faisoit du temps d'Homère. Notre siècle, plus éclairé, accorde, plutôt qu'aux vertus guerrières, son estime aux talens de l'esprit, et à ces vertus, qui, élevant l'homme presque au-dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, et le rendent bienfaisant, généreux et secourable.

Albert Achille réunit donc ses possessions de Franconie à l'électorat, par l'abdication de son frère en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473 avec les maisons de Saxe et de Hesse, qui régloit entre elles la succession de leurs états, en cas qu'une de leurs lignes vînt à s'éteindre. La même année il ordonna de sa propre succession entre ses fils ; l'électorat tomba en partage à Jean, dit le Cicéron ; le

second de ses fils eut Bareuth ; et le cadet, Anspach. Albert abdiqua enfin l'électorat en 1476 en faveur de Jean le Cicéron. Sa fille Barbe, qui épousa Henri, duc de Glogau et de Crossen, fit passer ce dernier duché à la maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit, qu'au cas que le duc Henri vînt à mourir sans enfans, l'électeur auroit une hypothèque de 50, 000 ducats sur le duché de Crossen. Le cas vint à échoir ; Jean le Cicéron se mit en possession de la ville de Crossen, et maintint cette acquisition. Le troisième fils d'Albert Achille, Frédéric le vieux, margrave d'Anspach, fut père de George le pieux, qui reçut le duché de Jaegerndorf du roi de Bohème. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce margrave George d'Anspach et duc de Jaegerndorf fit un contrat avec les ducs d'Oppeln et de Ratibor, par lequel les survivans hériteroient de ceux qui mourroient sans enfans. Ces deux ducs ne laissèrent point de lignée, et George recueillit la succession de ces duchés. Depuis, Ferdinand, frère de Charles V, et héritier du royaume de Bohème, dépouilla le margrave George, d'Oppeln et de Ratibor; et lui promit, pour dédommagement, une

somme de 130,000 florins, qui ne fut jamais payée.

JEAN

LE CICÉRON.

On lui donna le surnom de Cicéron, à cause de son éloquence naturelle. Il reconcilia trois rois, qui se disputoient la Silésie, savoir: Ladislas de Bohème, Casimir de Pologne, et Matthias de Hongrie. Jean le Cicéron et l'électeur de Saxe entrèrent en Silésie à la tête de 6000 chevaux, et se déclarèrent ennemis de celui des rois qui refuseroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les annales, moyenna l'accord de ces princes par lequel la Silésie et la Lusace furent partagées entre les rois de Bohème et de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce prince; car, dans celui-ci, les 6000 chevaux paroissoient le plus fort argument. Un prince qui peut décider les querelles par la force des armes,

est toujours un grand dialecticien ; c'est un Hercule, qui persuade à coup de massue.

Jean le Cicéron eut une guerre à soutenir contre le duc de Sagan, qui formoit des prétentions sur le duché de Crossen ; l'électeur le battit près de cette ville, et le fit même prisonnier. On peut juger des moeurs de ce temps par Jean, duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un frère avec lequel il s'étoit brouillé. Jean le Cicéron mourut l'an 1499. Il laissa deux fils, l'un Joachim, qui lui succéda à l'électorat ; et le second, Albert, qui devint électeur de Maïence, archevêque de Magdebourg, et évêque de Halberstadt.

JOACHIM I,

SURNOMMÉ

NESTOR.

Il reçut le surnom Nestor, comme Louis XIII celui de juste, c'est-à-dire, sans que l'on en pénètre la raison. Joachim n'avoit que seize ans, lorsqu'il devint électeur. Le comté

de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann, comte de Lindau, l'électeur réunit ce fief à la Marche. Il mourut en 1535, laissant deux fils, savoir : Joachim, qui lui succéda, et le margrave Jean, auquel il légua la nouvelle Marche, Crossen, Sternberg et Cotbus.

JOACHIM II.

Il paroît qu'on revint, du temps de Joachim II, de l'abus de donner des surnoms aux princes. Celui de son père avoit si mal réussi, qu'il étoit devenu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La flatterie des courtisans, qui avoit épuisé les comparaisons de l'antiquité, se retourna sans doute d'un autre côté; et il faut croire que l'amour propre des princes n'y perdit rien.

Joachim II hérita l'électorat de son père, comme nous venons de le dire. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. On ne sait pas les circonstances qui donnèrent lieu à ce changement; ce qu'il y a de certain, c'est que ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple.

Une nouvelle religion, qui paroît tout-à-coup dans le monde, qui divise l'Europe, qui change l'ordre des possessions, et donne lieu à de nouvelles combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ses progrès; et surtout que nous examinions par quelle vertu elle produisoit les conversions soudaines des plus grands états.

Dès l'année 1400, Jean Hus commença à prêcher sa nouvelle doctrine en Bohème; c'étoient proprement les sentimens des Vaudois et de Wiclef auxquels il adhéroit. Hus fut brûlé au concile de Constance (*). Son prétendu martyre augmenta le zèle de ses disciples. Les bohémiens, qui étoient trop grossiers pour entrer dans les disputes sophistiques des théologiens, n'embrassèrent cette nouvelle secte que par un esprit d'indépendance et de mutinerie, qui est assez le caractère de cette nation. Ces nouveaux convertis secouèrent le joug du pape; et se servirent des libertés de leurs consciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur chef, ce parti fut redoutable. Ziska remporta quelques victoires sur

(*) L'an 1415, sous le pape Jean XXIII.

les troupes de Wenceslas et de Sigismond, rois de Bohème ; mais après sa mort les hussites furent en partie chassés de ce royaume; et l'on ne voit point que la doctrine de Jean Hus se soit étendue hors de la Bohème.

L'ignorance étoit devenue à son comble dans les XIV et XV[e] siècles. Les ecclésiastiques n'étoient pas même assez instruits pour être pédans. Le relachement dans les moeurs et la vie licencieuse des moines faisoient que l'Europe ne poussoit qu'un cri, pour demander la réforme de tant d'abus. Les papes abusoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X faisoit dans la chrétienté un négoce d'indulgences, pour amasser les sommes dont il avoit besoin pour bâtir la basilique de St. Pierre à Rome. On prétend que ce pape fit présent à sa soeur Cibo du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu casuel fut affermé : ces étranges fermiers, voulant s'enrichir, choisirent des moines et des quêteurs propres à ramasser les plus grandes sommes; et les commis de ces indulgences en dissipèrent une partie par des désordres scandaleux. Un inquisiteur, nommé Tetzel, et des dominicains, furent ceux, qui s'acquittant si

mal de cette commission, donnèrent lieu à la réforme. Le vicaire général des augustins, nommé Staupitz, dont l'ordre avoit été en possession de ce négoce, ordonna à un de ses moines, nommé Luther, de prêcher contre les indulgences. Dès l'an 1516 Luther avoit déjà combattu les scolastiques : il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus ; il avança d'autres propositions douteuses ; puis il les soutint, en les munissant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du pape en 1520. Il avoit goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte ; il s'y livra depuis sans bornes. Il renonça au froc, et épousa Catherine de Bore en 1525, encourageant par son exemple les prêtres et les moines à rentrer dans les droits de la nature et de la raison. S'il rendit des citoyens à la patrie, il lui rendit aussi son patrimoine, en mettant dans son parti beaucoup de princes pour qui la dépouille des biens ecclésiastiques étoit une douce amorce. L'électeur de Saxe fut le premier qui embrassa sa nouvelle secte. Le Palatinat, la Hesse, le pays de Hanovre, le Brandebourg, la Souabe, une partie de l'Autriche, de la Bohème, de la Hongrie, toute la Silésie et le nord, reçurent cette nouvelle

religion. Les dogmes en sont si connus, que je me crois dispensé de les rapporter.

Peu de temps après, Calvin parut en France en 1533. Un allemand, nommé Woldemar, qui étoit luthérien, avoit inspiré ses sentimens à Calvin, avec lequel il fit connoissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce nouveau dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de prosélytes. Ce convertisseur, qui croyoit connoître le génie de sa nation, s'imagina qu'elle seroit plutôt persuadée par des chansons que par des argumens; et il composa, dit-on, un vaudeville, dont le refrain étoit : *ô moines! ô moines! il faut vous marier :* (*) ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses Institutions. Il convertit ensuite la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536 il acheva de ranger la ville de Genève à ses sentimens; et il y fit brûler Michel Servet, qui étoit son ennemi : de persécuté, il devint persécuteur. La religion réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit

(*) *Voyez* le Dictionnaire de Moréri, article CALVIN.

souvent de prétexte à des guerres sanglantes, qui pensèrent plus d'une fois bouleverser ce royaume.

Henri VIII, roi d'Angleterre, auquel le pape Léon X avoit donné le titre de *défenseur de la foi*, parce qu'il avoit écrit contre Luther, Henri VIII, devenu amoureux d'Anne de Boulen, et ne pouvant persuader le pape de rompre son mariage avec Catherine d'Arragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII, qui succéda à Léon X, l'excommunia imprudemment; et dès l'année 1533, il secoua le joug du pape; il se fit pape à Londres, et fraya lui-même le chemin à la nouvelle religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre celui de l'amour; et en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther ou Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes comme des ambassadeurs; souvent les esprits médiocres réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils

offrent soient avantageuses. Les siècles de l'ignorance étoient le règne des fanatiques et des réformateurs. Il semble que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes et de controverses. On laissa argumenter les théologiens et les métaphysiciens sur les bancs de l'école, et depuis que dans les pays protestans les ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les chefs des nouvelles sectes n'ont plus rien à gagner.

L'électeur Joachim II acquit, par la communion sous les deux espèces, les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus, qu'il incorpora à la Marche.

Il n'entra point dans l'union que les princes protestans firent à Smalcalde en 1535; et il maintint la tranquillité dans l'électorat, tandis que la guerre désoloit la Saxe et les pays voisins. La guerre de religion commença en 1546, et finit par la paix de Passau et d'Augsbourg.

L'empereur Charles-Quint s'étoit mis à la tête des catholiques. L'illustre et malheureux Jean Frédéric, électeur de Saxe, et Philippe le magnanime, landgrave de Hesse, étoient les chefs des protestans; l'empereur les battit en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui et le cardinal

Granvelle se servirent d'un stratagème indigne pour tromper le landgrave de Hesse. Charles-Quint se crut autorisé par la phrase équivoque d'un sauf-conduit, à mettre le landgrave dans la prison, où il passa une grande partie de sa vie. L'électeur Joachim, qui avoit été garant de ce sauf-conduit, fut outré de ce manque de foi; dans sa colère il tira son épé contre le duc d'Albe; mais on les sépara. Jean Frédéric de Saxe fut déposé; l'empereur donna cet électorat au duc Maurice, qui étoit de la ligne albertine. Cependant Joachim ne se conforma point à *l'interim* que l'empereur avoit fait publier.

Les électeurs de Saxe et de Brandebourg furent chargés par l'empereur de mettre le siége devant Magdebourg; cette ville se rendit, après s'être défendue quatorze mois; la capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'empereur eut peine à la confirmer. L'archevêque de Magdebourg étant décédé, les chanoines élurent à sa place Frédéric, évêque de Havelberg, second fils de l'électeur Joachim; et après la mort de celui-là, l'électeur eut assez de crédit pour y faire succéder le troisième de ses fils, nommé Sigismond, qui étoit protestant. Ce fut cet

électeur qui fit bâtir la forteresse de Spandau en 1555. L'ingénieur qui la construisit, s'appeloit Giromela. Il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'arts dans ces temps, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses. Mais comment pouvoit-on défendre des places, si on ne savoit pas les fortifier ? Le margrave Jean, frère de l'électeur, fit en même-temps travailler aux ouvrages de Kustrin et de Peitz. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places ; l'empereur Charles-Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers et à Milan: si l'on avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eu des ingénieurs.

Joachim II obtint en 1569 de son beau-frère Sigismond Auguste, roi de Pologne, le droit de succéder à Albert Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers ; et il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée. Le règne de ce prince fut doux et paisible. On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.

JEAN GEORGE.

JEAN-GEORGE hérita par cette mort l'électorat de son père Joachim II, et la nouvelle Marche de son oncle le margrave Jean. Son gouvernement fut pacifique, et ne tient ici que par le fil de l'histoire chronologique. Il est à remarquer qu'une de ses femmes fut une princesse de Lignitz, nommée *Sophie*. La branche des margraves de Bareuth et Anspach vint à s'éteindre : il partagea cette succession entre ses deux fils cadets ; Christian, l'aîné des deux, devint l'auteur de la nouvelle tige de Bareuth ; et Ernest, de celle d'Anspach. L'électeur mourut l'an 1598.

JOACHIM FRÉDÉRIC.

JOACHIM FRÉDÉRIC avoit cinquante-deux ans lorsqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de son père, il jouissoit des évêchés de Magdebourg, de Havelberg et de Lebus. Lorsqu'il succéda à Jean-George, il se démit

de l'archevêché de Magdebourg en faveur d'un de ses fils, nommé Christian Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du duc d'Albert Frédéric. Il recueillit la succession du duché de Jaegerndorf, qu'il céda à un de ses fils, nommé Jean-George, pour le dédommager de l'évêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces temps-là les successions se réunissoient souvent, et se divisoient de même : la mauvaise politique de ces princes rendoit le travail que la fortune faisoit pour l'agrandissement de leur maison, ingrat et inutile.

Joachim Frédéric fut le premier prince qui établit un conseil d'état. Il reste à juger quelles devoient avoir été l'administration du gouvernement, la justice, et la conduite des finances, dans ce pays grossier et sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

L'électeur s'aperçut, sans doute, de la nécessité qu'il y avoit de pourvoir à l'éducation de la jeunesse ; car ce fut à cette intention qu'il fonda le collége de Joachimsthal. Cent vingt personnes y sont élevées, nourries et instruites, selon l'institution, dans les belles lettres. Le grand électeur transféra depuis ce

collége à Berlin. La pauvreté du pays et le peu d'espèces qui rouloient, donnèrent lieu aux lois somptuaires que l'électeur fit publier. Il mourut l'année 1608, âgé de soixante-trois ans.

JEAN SIGISMOND.

JEAN SIGISMOND avoit épousé à Koenigsberg, l'an 1594, *Anne*, fille aînée d'Albert, duc de Prusse, héritière de ce duché et de la succession de Clève. Cette succession étoit composée des pays de Juliers, Berg, Clève, la Mark, Ravensberg et Ravenstein. Le morceau étoit trop tentant pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

Avant que de parler des droits des électeurs de Brandebourg et des ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matières.

L'empereur Maximilien avoit donné l'expectative de cette succession aux princes des deux lignes de Saxe, savoir l'ernestine et l'albertine, au défaut de tous les héritiers

mâles et femelles des ducs de Clève. Car les patentes que le duc de Juliers, Guillaume, obtint de l'empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier électeur de Saxe de la maison Ernestine, épousa *Sibylle*, fille de Jean III, duc de Juliers.

Le duc Guillaume de Clève, fils de Jean de Juliers, épousa la fille de Ferdinand, nièce de l'empereur Charles-Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'empereur avoit de ce que Jean Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'union de Smalcalde, le portèrent à confirmer au duc Guillaume le droit qu'il avoit de disposer de la succession en faveur de ses filles au défaut des héritiers mâles. Le fils de ce duc, nommé Jean-Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi, cette succession retomba à ses soeurs.

L'aînée, nommée *Marie-Eléonore*, avoit épousé le duc de Prusse Albert Frédéric.

La seconde, *Anne*, étoit mariée au prince palatin de Neubourg.

La troisième, *Magdelaine*, étoit femme du comte palatin de Deux-Ponts.

La quatrième, *Sibylle*, étoit mariée à un prince d'Autriche, margrave de Burgau.

Ces quatre princesses et leurs enfans prétendirent à cette succession.

La maison de Saxe ajoutoit au droit de réversion le mariage de l'électeur Jean Frédéric avec la princesse *Sibylle*, tante du défunt.

Marie-Eléonore, femme d'Albert de Prusse, fondoit ses droits sur son contrat de mariage en 1572, qui portoit en termes exprès, que si son frère venoit à mourir sans enfans, elle et sa postérité hériteroient des six duchés, en vertu des pactes fondamentaux des années 1418 et 1496, par lesquels les filles aînées ont le droit de succéder. Le duc de Prusse s'engagea à payer deux cents mille florins d'or aux soeurs de sa femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes leurs prétentions. Si Marie-Eléonore eût été en vie au décès de son frère, il est fort probable qu'il n'y auroit point eu de démêlé ; mais, étant morte, sa fille Anne, femme de l'électeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de sa mère. Cette succession devoit donc tomber sur son chef, puisqu'elle représentoit Marie-Eléonore ; et c'étoit le point de la contestation.

Les prétentions d'Anne, duchesse de Neubourg, se fondoient sur ce que sa soeur Marie-

Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses droits, et devenoit par conséquent l'aînée de ses autres soeurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit nièce du défunt. Il n'y avoit que les pactes de famille et le contrat de mariage de Marie-Eléonore, de contraire à ces raisons.

Les deux soeurs cadettes du duc Jean Guillaume ne demandoient pas la succession entière ; elles ne proposoient que le démembrement.

Ce qui rendoit nul de toute nullité le droit de ces trois soeurs cadettes, c'est qu'elles avoient passé dans leur contrat de mariage une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur soeur aînée.

L'électeur Jean Sigismond et le duc Wolffgang Guillaume de Neubourg convinrent de se mettre en possession de la succession litigieuse, en se reservant cependant leurs droits respectifs. L'empereur Rudolphe, qui vouloit s'emparer de cet héritage, sous prétexte de le mettre en séquestre, facilita cet accord. L'archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer ; mais les princes protestans s'y opposèrent, et formèrent cette célèbre alliance qu'on nomma l'*union*, et

dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contre-balancer l'union, les princes catholiques firent un traité semblable à Wurzbourg, qu'on nomma la *ligue*. L'électeur étoit favorisé des Hollandois, qui craignioent le séquestre impérial, et par Henri IV, roi de France; mais lorsque celui-ci se préparoit à le secourir, il fut assassiné par Ravaillac. (*)

L'électeur avoit tenté un accommodement avec le duc de Neubourg; mais à une ntrevue qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute, Jean Sigismond donna un soufflet à ce prince; ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger, par ce trait singulier, de la politesse et des moeurs de ce temps. En 1611 on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'électeur de Saxe, au sujet de la même succession, sans que les princes s'y trouvassent; car les entrevues étoient devenues dangereuses : mais le duc de Neubourg protesta contre ce traité; et il ne fut jamais mis en exécution.

Le duc Albert Frédéric de Prusse, époux de Marie-Eléonore, et beau-père de Jean

(*) *Voyez* les Mémoires de Sully.

Sigismond, avoit eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avoit administré la Prusse depuis qu'il se trouvoit dans cette triste situation ; et Jean Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III, roi de Pologne, l'investiture de la Prusse, pour lui et ses descendans ; c'étoit la troisième investiture qui avoit été donnée à la maison électorale.

Comme la Prusse fut réunie à la maison de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'est pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de que ce pays étoit originairement, de son gouvernement, et comment il passa au duc Albert, beau-père de l'électeur.

Le nom de *Borussia*, dont on a fait Prusse, est composé de *Bo*, auprès, et de *Russia*, la Russe, rivière qui est une branche de Niémen, qu'on nomme à présent la Mémel. La Prusse fut habitée originairement par des Slaves, des Sarmates, des Russes et des Venèdes. Ces peuples étoient plongés dans l'idolâtrie la plus grossière ; ils adoroient les dieux des forêts, des lacs, des rivières ; et même des serpens et des élans. Leur dévotion rustique et sauvage ne connoissoit pas la

somptuosité des temples. Leurs principales idoles, *Potrimpos*, *Percunos* et *Picollos*, avoient leur culte établi sous des chênes, où elles étoient placées à Romowa et à Heiligenbeil. Les Prussiens sacrifioient à leurs faux dieux jusqu'à leurs ennemis prisonniers. Saint Adelbert fut le premier qui prêcha le christianisme à ces peuples vers l'an 1000; et il reçut la couronne du martyre. Selon Crispus, trois rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Prussiens pour les convertir; mais ces peuples, devenus aguerris, ravagèrent la Mazovie et la Cujavie. Conrad, duc de Cujavie, appela à son secours les chevaliers teutons de l'Allemagne. Hermann de Salza en étoit alors le grand-maître. En 1239 il entra en Prusse; et il établit, à l'aide des chevaliers livoniens, (qui étoient une espèce de templiers) les quatre évêchés de Culm, Pomesanien, Ermeland et Samland. La guerre que l'ordre fit aux Prussiens, dura cinquante-trois ans. Les chevaliers soutinrent ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, et tantôt contre les ducs de Poméranie, auxquels ils enlevèrent Dantzic et la Pomérelie. Dès-lors les familles des chevaliers commencèrent à s'établir en Prusse; et c'est d'eux, en

grande partie, que descend la noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

Sous le grand-maître Conrad d'Erlichhausen, en 1450, les villes de Dantzic, Thorn et Elbing, lui déclarèrent, qu'étant lasses de son joug trop dur, elles s'étoient données à Casimir, fils de Jagellon, roi de Pologne. La guerre que les chevaliers et les Polonois se firent pour la Prusse, dura treize ans. Les Polonois victorieux, donnèrent la loi; la Prusse en deçà de la Vistule, fut annexée à ce royaume, et s'appela Prusse royale; l'ordre garda la Prusse ultérieure; mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

En 1510 Albert de Brandebourg fut élu grand-maître par l'ordre; c'étoit le petit-fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau grand-maître, pour venger l'honneur de l'ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qui finit très-heureusement pour lui, puisqu'il fut créé duc de Prusse par Sigismond I, roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce prince et ses descendans. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le duc Albert, maître de la Prusse ultérieure, quitta alors l'habit, la croix et les armes de l'ordre teutonique. Les chevaliers se conduisirent comme font les plus foibles; ils se contentèrent de protester contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau duc eut une guerre à soutenir en 1563 contre Eric, duc de Bronswic et commandeur de Mémel. Eric entra en Prusse à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, et que les deux bords de la rivière étoient couverts de soldats qui cueilloient des noix, on appela cette expédition la *guerre des noix*. Albert se fit protestant en 1519; et la Prusse imita son exemple. Son fils Albert Frédéric lui succéda en 1568. Il reçut l'investiture du roi Sigismond Auguste, à laquelle eut part l'envoyé de l'électeur Joachim II. C'est cet Albert Frédéric qui épousa Marie-Eléonore, fille aînée de Guillaume, et soeur du dernier duc de Clève. Jean Sigismond fut le gendre et le tuteur de ce duc de Prusse. La mort de son beau-père le fit entrer entièrement dans la possession de ce duché l'an 1618. Jean Sigismond s'étoit fait réformé dès l'an 1614, pour

complaire aux peuples du pays de Clève, qui devoient devenir ses sujets. L'empereur Rodolphe II mourut pendant la régence de l'électeur. Le collége électoral élut en sa place Matthias, frère du défunt. L'électeur sentant les approches de l'âge, et se voyant accablé d'infirmités, remit la régence à son fils George-Guillaume, et mourut peu de temps après.

GEORGE-GUILLAUME.

GEORGE-Guillaume parvint à l'électorat 1619.
l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des princes de sa maison. Ses états furent désolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au temps que j'écris cette histoire. Tous les fléaux de l'univers fondirent à la fois sur ce malheureux électorat. Il voyoit à sa tête un prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son ministre un traître (*) à sa patrie. Une guerre, ou plutôt un

(*) Le comte de Schwartzenberg, stathouder de la Marche.

bouleversement général, survint en même-temps. Il fut inondé par des armées amies et ennemies, également pillardes et barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête, tantôt le couvroient de leur nombre, et tantôt se retiroient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échappa de ses habitans au fer du soldat, périt par des maladies malignes et contagieuses.

La même fatalité qui persécuta cet électeur, parut s'acharner sur tous ses parens. George-Guillaume avoit épousé la fille de Frédéric IV, électeur palatin. Il étoit par conséquent beau-frère du malheureux Frédéric V, élu et couronné roi de Bohème, battu au Weissenberg, dépouillé du Palatinat et mis au ban de l'empire par l'empereur Ferdinand II. Le duc de Jaegerndorf, oncle de George-Guillaume, fut dépossédé de son pays, parce que ce prince avoit embrassé le parti de Frédéric V; et l'empereur donna ses biens confisqués à la maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'électeur protesta en vain contre cette violence. Enfin son second oncle, l'administrateur de Magdebourg, fut déposé et mis au ban de l'empire,

pour être entré dans la ligue de Lauenbourg, et pour s'être allié avec le roi de Danemark. L'empereur, victorieux de ses ennemis, étoit presque despotique dans l'empire.

La guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618, à l'occasion de la révolte des Bohémiens, qui élurent pour leur roi Frédéric V, électeur palatin; mais comme nous nous bornons aux événemens qui regardent directement l'histoire de la maison de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre qu'autant qu'elle aura rapport avec cette histoire.

La trève que les Hollandois et les Espagnols avoient conclue en 1609 pour douze ans, étoit près d'expirer; et les duchés de la succession de Clève, où ces deux nations avoient des troupes, devinrent le théâtre de la guerre. Les Espagnols forcèrent la garnison de Juliers, que les Hollandois tenoient pour l'électeur; Clève et Lippstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandois chassèrent cependant en 1629 les Espagnols du pays de Clève, et reprirent quelques villes pour l'électeur. George-Guillaume et le duc de Neubourg, disposèrent les Espagnols en 1630 à évacuer une partie de ces

provinces : les Hollandois mirent garnison dans les places de l'électeur, et les Espagnols dans celles du duc; mais cet arrangement ne fut pas de durée.

En 1635 la guerre commença dans ces provinces avec plus de violence qu'auparavant; et pendant toute la régence de l'électeur, les provinces de cette succession furent en proie aux Espagnols et aux Hollandois, qui s'emparoient des postes, surprenoient des villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoient de même, et cependant il ne se passoit rien de considérable. Les exactions des officiers et le brigandage des soldats faisoient, dans ces temps-là, la partie principale de l'art militaire.

1620. Quoique l'empereur affectât une souveraineté indépendante, les princes de l'empire ne laissoient pas d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois : ces princes formoient des ligues qui donnoient souvent l'alarme à Vienne.

Les électeurs de Brandebourg et de Saxe intercédèrent auprès de l'empereur pour leur collégue l'électeur palatin, mis au ban de l'empire ; et ils refusèrent de reconnoître l'électeur Maximilien, duc de Bavière, que

Ferdinand II avoit élevé à cette dignité, au préjudice de la maison palatine, et contre les lois de l'empire. Selon la bulle d'or, un empereur n'est point en droit de mettre au ban de l'empire, ni de dégrader un électeur, sans le consentement unanime de toute la diète assemblée en corps. Ces intercessions ne produisirent aucun effet; et l'empereur, qui n'étoit occupé que de sa vengeance personnelle, se trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du corps germanique, ni des lois de l'équité.

Dès ce temps l'électeur et son conseil 1621.
prévirent les approches de la guerre, et la nécessité qui les y entraîneroit, par la complication d'événemens qui la rendoit presque
inévitable. D'un côté, des droits à soutenir 1622.
sur la succession de Clève: de l'autre, la
guerre de trente ans; et de plus, les dissen- 1623.
sions que la religion avoit fait naître, et qui occasionnoient des cabales et des ligues puis-
santes; des guerres déjà allumées, et d'autres 1624.
près d'embraser son état, avertissoient George-Guillaume de se préparer à les soutenir, lorsqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier ministre, le comte de Schwartzenberg, proposa à différentes reprises de lever un

corps de vingt mille hommes, qu'il vouloit faire passer au service de l'empereur : mais on prit de si mauvaises mesures, et l'on fit des arrangemens si ridicules, qu'on assembla à peine six mille hommes.

Les progrès de la réforme, qui divisoit l'Allemagne en deux puissans partis, acheminèrent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

Les protestans, intéressés à soutenir l'exercice libre de leur religion, et à retenir les biens des ecclésiastiques, qu'ils avoient confisqués, firent une confédération à Lauenbourg. Christian IV, roi de Danemark, et les ducs de Lunebourg, de Holstein, de Mecklenbourg, et l'administrateur de Magdebourg, oncle de l'électeur, y entrèrent. L'empereur en prit ombrage ; et jugeant au-dessous de lui d'employer les voies de la négociation et
1625. de la douceur, pour ramener les esprits à un accommodement ; il envoya Tilly à la tête de douze mille hommes dans le cercle de la basse Saxe. Tilly se présenta devant Halle ; et quoique la ville se fût rendue sans résistance, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha dans le même temps des évêchés de Halberstadt et de Magdebourg, avec douze mille

autrichiens. Les états de la basse Saxe, étonnés de ces hostilités, demandèrent à l'empereur de s'accommoder: mais ces propositions n'empêchèrent point Tilly, ni Wallenstein, d'envahir les pays de Halberstadt et de Magdebourg. Christian-Guillaume, administrateur deMagdebourg, fut déposé; (*) et contre l'attente de la cour impériale, le chapitre donna sa nomination à un fils cadet de l'électeur de Saxe, nommé Auguste.

L'administrateur déposé, joignit ses troupes à celles que le roi de Danemark avoit fait entrer en basse Saxe, pour soutenir la confédération de Lauenbourg. Christian-Guillaume et le comte de Mansfeld, qui commandoient cette armée, attaquèrent Wallenstein au pont de Dessau, et furent battus; ils se sauvèrent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg, qu'ils pillèrent. Un autre corps que le roi de Danemark avoit en basse Saxe du côté de Lutter, fut battu en même-temps par Tilly. Le voisinage et les victoires des Impériaux, obligèrent George-Guillaume de se soumettre enfin aux volontés

(*) L'empereur avoit dessein de donner ce bénéfice à son fils.

de l'empereur, et de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Bavière.

1626. Le roi de Danemark, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux armées, dont il commandoit l'une, et l'administrateur l'autre; mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus, il n'osa pas se présenter devant Tilly, qui occupoit Brandebourg, Rathenow, Havelberg et Perleberg.

Mansfeld, qui rassembla de même les débris de son armée, entra dans les Marches malgré la volonté de l'électeur. Les Impériaux détachèrent contre lui sept mille hommes, auxquels l'électeur en joignit huit cents sous les ordres du colonel Kracht; ce corps passa la Warte, et dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles secours que l'électeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes sur pied.

Les Impériaux profitèrent de leurs avantages, et ils mirent garnison dans toute la Poméranie; et comme il y avoit quelque apparence que le roi de Suède, à l'exemple de celui de Danemark, embrasseroit le parti des princes protestans d'Allemagne, que les catholiques alloient opprimer, l'empereur se servit

servit de ce prétexte pour paroître le défenseur de l'empire, lors même que son intention secrète étoit de disposer selon sa volonté de ce duché, dont la succession retomboit à l'électeur après la mort du duc Bogislas, qui n'avoit point de lignée. Stralsund résista aux Impériaux ; Wallenstein y mit le siége, et le leva après y avoir perdu douze mille hommes : ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vu la foiblesse des corps dont on se servoit alors ; et il est apparent que les chroniqueurs de ces temps y ont ajouté quelque chose, par amour du merveilleux. La ville de Stralsund, qui s'étoit maintenue par son courage, se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le roi de Suède Gustave-Adolphe, et reçut une garnison suédoise de neuf mille hommes.

L'empereur cependant, enflé des succès que ses généraux avoient eus en Allemagne, 1627.
et croyant l'occasion favorable pour abaisser les princes protestans et la nouvelle religion, publia son fameux édit de restitution. Cette ordonnance enjoignoit aux princes protestans de rendre à l'église les biens dont la réforme les avoit mis en possession depuis la

transaction de Passau. (*) Tous y auroient fait des pertes considérables ; la maison de Brandebourg se seroit vue dépouillée des évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus. Ce fut le signal qui arma de nouveau les protestans contre les catholiques.

Les projets ambitieux de Ferdinand II ne se bornoient pas à rabaisser les princes de l'empire ; il avoit toujours des vues sur l'archevêché de Magdebourg : cependant Wallenstein, qui assiégeoit depuis plus de sept mois cette capitale, fut obligé d'en lever le siége honteusement.

Les troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de considérer pour un moment ceux qui s'élevèrent en Pologne.

Sigismond, roi de Pologne, forma des prétentions sur le royaume de Suède, que Gustave-Adolphe gouvernoit alors. Le roi de Suède, plus actif, plus grand homme que son adversaire, le prévint : pendant que Sigismond se préparoit à lui faire la guerre, Gustave-Adolphe passa en Prusse, (**) prit le fort

(*) En 1552, il y étoit stipulé que touchant les affaires de religion on demeureroit tranquille, et que personne ne seroit inquiété, jusqu'à ce que la diète de l'Empire en eût décidé.

(**) 1625.

de Pilau, et fit de grands progrès tant en Livonie que dans la Prusse polonoise ; et signa à Dantzic une trève de six ans avec les Polonois, dans laquelle l'électeur fut compris, et qu'on 1629.
prolongea jusqu'à vingt-six ans. Il fut question, dans ce traité, de George-Guillaume, en qualité de feudataire de la Pologne ; l'année 1626 il avoit pris en personne à Varsovie l'investiture de la Prusse.

Le roi de Suède avoit dessein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des divisions qui la déchiroient, et des troubles qui augmentoient encore par l'édit de restitution que l'empereur avoit fait publier. Gustave, selon l'usage des rois, fit paroître un manifeste, dans lequel il détailloit les griefs qu'il avoit contre l'empereur. Ses sujets de plainte consistoient en ce que l'empereur avoit assisté le roi de Pologne d'un puissant secours (*), avoit déposé son allié, le duc de Mecklenbourg, et avoit usé de violence envers la ville de Stralsund, avec laquelle Gustave étoit en alliance. L'empereur auroit pu répondre, qu'étant en alliance avec le roi de Pologne, il avoit été obligé de le secourir en vertu de ses

(*) Dix mille hommes.

engagemens; que le duc de Mecklenbourg n'auroit point été déposé, s'il ne s'étoit pas joint à la ligue de Lauenbourg; et qu'enfin il n'étoit point permis à une ville anséatique, comme Stralsund, de faire d'autres traités avec les rois et princes étrangers, que relativement à son commerce.

A bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II d'Angleterre employa pour chercher querelle aux Hollandois: les voici en peu de mots. Le roi se plaignoit de ce que les sieurs de Wit avoient dans leur maison un tableau scandaleux (*). Faut-il que des sujets aussi frivoles arment des nations les unes contre les autres: causent la ruine des plus florissantes provinces; et que l'espèce humaine répande son sang et prodigue sa vie, pour contenter l'ambition et le caprice d'un seul homme?

Pendant que les Suédois faisoient des préparatifs pour venir fondre sur l'Allemagne, Wallenstein, qui s'étoit établi dans l'électorat de Brandebourg, en tiroit des sommes

(*) Ce tableau représentoit une bataille navale, que Jean de Wit, général amiral, avoit gagnée sur les Anglois.

exorbitantes. Il étoit bien singulier que les Impériaux traitassent avec cette dureté excessive un pays ami, dont le prince n'avoit donné aucun sujet de plainte à l'empereur. La situation déplorable dans laquelle se trouvoit George-Guillaume, paroît rendu avec bien de la vérité dans une réponse qu'il fit à Ferdinand II, sur ce qu'il l'avoit invité de se rendre à la diète de Ratisbonne. Il y dit : „ L'épuisement de la Marche me met hors „ d'état de fournir à mes dépenses ordinaires, „ et à plus forte raison, à celles d'un pareil „ voyage. „

Les auteurs rapportent que les régimens de Pappenheim et de Saint-Julien, qui avoient leurs quartiers dans la moyenne Marche, en tirèrent trois cents mille écus en seize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus; il est à présent à quatorze, moyennant quoi cette somme feroit quatre cents mille écus de notre monnoie. Ces auteurs assurent de même que Wallenstein tira de l'électorat la somme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix-sept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui est assurément exagéré de plus de la moitié. Les écrivains de ces temps ne se piquoient point d'exactitude; ils ramas-

soient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités ; et ils ne faisoient pas réflexion que des personnes ruinées trouvent une espèce de consolation à amplifier leurs malheurs et à grossir leurs pertes.

Les orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'électorat, se réunirent enfin, et vinrent de tous côtés fondre sur lui. Gustave-Adolphe entra en Allemagne ; il fit une descente dans l'île de Rugen, dont il délogea les Impériaux, à l'aide de sa garnison de Stralsund. A l'approche des Suédois, l'empereur signifia aux électeurs de Saxe et de Brandebourg qu'ils préparassent des vivres et des munitions pour ses troupes, les assurant qu'en faveur de ce service il modifieroit à leur égard son édit de restitution.

Pendant que la diète de Ratisbonne déploroit en beaux discours les malheurs de l'Allemagne, et qu'elle délibéroit sur les moyens de la délivrer de tant de maux, et surtout de l'invasion du roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui ne perdoit pas son temps en paroles inutiles, s'empara de toute la Poméranie. Il mit garnison à Stettin, et chassa de ce duché Torquato Conti, qui commandoit les Impériaux. Ce général, chassé de la Poméranie

par les Suédois, se retira par la nouvelle Marche, et s'établit avec ses troupes auprès de Francfort sur l'Oder.

Gustave-Adolphe, maître de la Poméranie, fit un traité avec le duc Bogislas, dans lequel il fut stipulé que si quelqu'un venoit à disputer la succession de la Poméranie à l'électeur de Brandebourg après la mort du duc, ou que la Suède ne fût pas entièrement indemnisée des frais de la guerre, cette province resteroit en séquestre entre les mains de Gustave-Adolphe.

Les protestans, encouragés par l'approche du roi de Suède, tinrent une assemblée à Leipsic, où ils délibérèrent sur leurs intérêts.

La ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui, et avoit accordé à ce prince le passage sur son pont de l'Elbe : en conséquence de cette alliance, elle chassa les Impériaux du plat pays ; mais Tilly revint à la tête de son armée, et mit devant cette ville ce blocus si fameux dans l'Histoire.

Les électeurs de Brandebourg et de Saxe désapprouvant la conduite des Magdebourgeois, résolurent de se tenir constamment attachés à l'empereur, et d'assembler leur arrière-ban, pour s'opposer aux Suédois.

A l'approche de Gustave-Adolphe, l'électeur fit élever à la hâte quelques ouvrages de terre devant les portes de Berlin; il fit planter quelques canons sur les remparts : manquant de troupes, et n'ayant pas eu le temps de rassembler l'arrière-ban, il obligea les bourgeois à monter la garde, et à veiller à la sureté de la ville.

Cependant Gustave-Adolphe traversoit la Marche, et couroit au secours du duc de Mecklenbourg : ce roi, aussi politique que brave, fit observer à ses troupes une discipline exacte; il avoit dessein d'engager tous les protestans dans ses intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne que dans l'intention de délivrer les princes du joug que l'empereur leur imposoit, et surtout pour défendre la liberté de la religion. La France et la Suède avoient le même intérêt de s'opposer au despotisme de la maison d'Autriche : elles s'allièrent bientôt; et leur traité, entamé long-temps auparavant, fut conclu à Baerwalde.

Les Impériaux, dont les forces étoient divisées, songèrent à se joindre, pour tenir tête aux Suédois. Tilly laissa quelques troupes, qui continuèrent à bloquer Magdebourg, et

marcha avec le gros de ses forces à Francfort sur l'Oder, où il se joignit avec Torquato Conti; il traversa ensuite l'électorat, pour attaquer les Suédois, qui faisoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Gustave-Adolphe avoit un ascendant marqué sur celle du général impérial: le roi de Suède quitta le Mecklenbourg; il passa l'Oder à Schwedt; il prit Landsberg en passant, et mit le siége devant Francfort, que sept mille impériaux défendoient; il prit la ville, et une nombreuse artillerie qui y étoit gardée; il s'empara encore de Crossen, et puis il tourna brusquement vers Berlin, pour secourir Magdebourg, que Tilly étoit revenu assiéger en personne.

Lorsque Gustave-Adolphe arriva à Koepenick, il demanda à l'électeur qu'il lui remît les forteresses de Spandau et de Kustrin, sous prétexte d'assurer sa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George-Guillaume dans ses intérêts. L'électeur, étonné de cette proposition singulière, ne put se résoudre à rien: les ministres proposèrent une entrevue entre ces deux princes. George-Guillaume alla au-devant du roi, à un quart

de mille de Berlin : l'entrevue se fit dans un petit bois ; l'électeur y trouva le roi, escorté de mille fantassins et de quatre canons. Gustave-Adolphe réitéra les propositions qu'il avoit déjà faites à George-Guillaume ; l'électeur, jeté dans le plus cruel embarras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda une demi-heure pour consulter ses ministres ; le monarque suédois s'entretint, en attendant, avec les princesses et les dames de la cour. Les ministres de George-Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrain : *Que faire? ils ont des canons.* Après avoir long-temps délibéré et n'avoir rien conclu, on pria le roi de Suède de se rendre à Berlin : Gustave-Adolphe entra dans cette capitale avec toute son escorte ; deux cents suédois montèrent la garde au château de Berlin ; le reste des troupes fut logé chez les bourgeois. Le lendemain toute l'armée suédoise se campa aux portes de la ville, et l'électeur, qui n'étoit plus le maître chez lui, consentit à tout ce que vouloit le roi de Suède. Les troupes suédoises, qui occupèrent les forteresses de Kustrin et de Spandau, prêtèrent serment à l'électeur ; et le roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le

besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave-Adolphe s'avança au-delà de Potsdam; et les Impériaux qui tenoient Brandebourg et Rathenow, se replièrent à son approche sur l'armée qui faisoit le siége de Magdebourg. L'électeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittenberg; ce qui empêcha Gustave de secourir la ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

Cette malheureuse ville, que Wallenstein ni Tilly n'avoient pu prendre par la force, succomba à la fin à la ruse. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremise des villes anséatiques; ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer sur la place. Les Magdebourgeois, crédules et négligens à la fois, s'endormirent dans cette sécurité apparente; les bourgeois qui avoient fait de nuit la garde sur le rempart, se retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maisons. Pappenheim, qui dirigeoit le siége, et qui étoit avancé avec ses attaques jusqu'à la contrescarpe du fossé, s'en aperçut, et en profita; il fit ses dispositions, et un matin qu'il y avoit peu de monde sur le rempart, il donna quatre assauts à la fois, et se rendit maître des remparts sans

grande résistance; en même-temps les Croates qui côtoyoient l'Elbe, dont le lit étoit bas alors, la longèrent sans trop s'éloigner des bords, et prirent les ouvrages à revers. Tilly, maître des canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les rues; et le nombre des Impériaux, qui augmentoient à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les habitans auroient pu faire. Cette ville, une des plus anciennes et des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins, et fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

Tout ce que peut inventer la licence effrénée du soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes, lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors par les Impériaux dans cette ville désolée: les soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, et massacroient indifféremment les vieillards, les femmes et les enfans, ceux qui se défendoient, et ceux qui ne leur faisoient point de résistance: les maisons étoient pillées et saccagées; les rues inondées de sang, et couvertes de morts: on ne voyoit que des cadavres encore palpitans, entassés ou étendus

tout nuds : les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit, et les cris furieux de leurs assassins, se mêloient dans les airs et inspiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des citoyens; il ne s'en sauva que quatorze cents, qui s'étant enfermés dans le dôme, obtinrent leur grâce de Tilly. Aux massacres succédèrent les embrasemens; les flammes s'élevèrent de tous les côtés, et dans peu d'heures les maisons des particuliers et les édifices publics ne formèrent qu'un même monceau de cendres : à peine sauva-t-on cent quarante maisons de cet incendie général. Douze cents filles se noyèrent, dit-on, pour conserver leur virginité; mais ce sont de ces contes fabuleux, qui auroient plutôt réussi du temps d'Hérodote que du nôtre.

Toute l'Allemagne, amis et ennemis, plaignit le sort de cette ville, et déplora la fin funeste de ses habitans : la cruauté des Impériaux, fut d'autant plus en horreur, que l'Histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

Après la perte de Magdebourg, Gustave-Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois; il étoit outré de n'avoir pu sauver cette ville alliée, et il en rejetoit la

faute sur les électeurs de Brandebourg et de Saxe. George-Guillaume députa l'électrice et toutes les princesses de sa cour au camp du roi de Suède, pour l'apaiser; il s'y rendit enfin lui-même, et il accorda au roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'électeur s'en retourna à Berlin, l'armée suédoise le salua d'une triple décharge de canons; comme ces pièces étoient chargées à balles et braquées vers la ville, il y eut beaucoup de maisons et de toîts que les boulets endommagèrent : les habitans trouvèrent cette civilité un peu gothique et hérule. Le lendemain l'armée suédoise passa la Sprée et défila par la ville.

L'électeur excusa sa conduite auprès de Ferdinand II, en lui représentant qu'il n'avoit pas été en état de résister à la violence d'un prince puissant, qui lui avoit prescrit des lois à main armée : l'empereur répondit séchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches que n'avoient fait les Impériaux.

L'électeur de Saxe, qui voyoit prospérer les armes des Suédois, se rangea du côté de la fortune, et donna l'exemple à tous les princes protestans. Les Suédois rendirent à l'électeur Spandau et Kustrin; ils inondèrent

ensuite la basse Saxe, entrèrent dans la vieille Marche, et prirent le camp de Werben, poste d'une assiette admirable, et situé au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilly craignant pour Pappenheim, qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe, et vint à son secours, il s'avança vers le camp du roi de Suède : le génie heureux de ce prince, qui facilitoit toutes ses entreprises, lui fit naître le dessein de surprendre l'avant-garde de Tilly, composée de trois régimens, que ce général avoit trop aventurés : il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en pièces : après quoi il retourna dans son camp. Tilly, qui vouloit laver cet affront, marcha droit aux Suédois; mais l'assiette du camp étoit si forte, et les dispositions du roi si bonnes; qu'il n'osa pas encourir le hasard; il manqua de vivres; et se trouvant obligé de se retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipsic, et de contraindre l'électeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave-Adolphe, pénétrant son dessein, quitte son camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, et fond sur les Impériaux, qu'il défait totalement. Parmi la nombreuse artillerie que le

roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipsic, on remarqua beaucoup de pièces aux armes de Brandebourg, de Saxe et de Lunebourg, que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilly, après avoir laissé six mille des siens sur la place, s'enfuit en Thuringe, où il rassembla les débris de sa défaite.

Nous ne suivrons point les Suédois dans le cours de leurs triomphes; il suffit de savoir que Gustave-Adolphe devint l'arbitre de l'Allemagne, et qu'il pénétra jusqu'au Danube; tandis que Bannier, à la tête d'un autre corps suédois, chassa les Impériaux des évêchés de Magdebourg et de Halberstadt; et qu'il établit dans ces pays une régence au nom de son maître. Il ne resta aux Impériaux que la ville de Magdebourg, où ils avoient une forte garnison.

Pendant que l'Allemagne étoit ravagée et pillée, Sigismond, roi de Pologne, mourut, et Uladislas fut élu à sa place.

Les Suédois, qui ne s'endormoient pas sur leurs lauriers, mirent le siége devant Magdebourg; et Pappenheim accourut du duché de Bronswic où il étoit, pour la secourir; Bannier leva le siége à son approche. En même-temps le duc de Lunebourg, qui étoit allié des

Suédois,

Suédois, vint joindre Bannier avec une belle armée. Pappenheim se trouvant trop foible pour résister à tant de forces, évacua la ville de Magdebourg, et se retira dans les cercles de Westphalie et de Franconie, où la guerre le suivit. Les Suédois entrèrent dans Magdebourg, et ils encouragèrent le peu qui restoit de ses anciens habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'empereur, que l'infortune de ses armes rendoit plus doux, se servit d'un langage plus insinuant, afin de détacher les électeurs de Saxe et de Brandebourg du parti des Suédois; mais ceux-ci avoient de fortes raisons pour en user autrement. L'électeur de Saxe se flattoit qu'à la faveur de la supériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire; et l'électeur de Brandebourg, qui craignoit également les Impériaux et les Suédois, ne sachant à quoi se déterminer, crut prendre un parti avantageux à ses états en s'attachant à la fortune de Gustave-Adolphe, qui paroissoit alors si bien affermie; il envoya même quelque foibles secours aux Saxons, qui poursuivoient en Silésie un corps d'impériaux, commandé par Balthasar de Maradas.

L'empereur, irrité du refus de ces princes, et encore plus de l'irruption qu'ils faisaient en Silésie, voulut en marquer son ressentiment; il envoya Wallenstein à la tête d'une forte armée, pour s'emparer de ces deux électorats. Pappenheim quitta la Westphalie, et se joignit à Wallenstein. Comme le roi de Suède se trouvoit alors en Bavière, ces deux généraux profitèrent de son éloignement; ils entrèrent en Saxe, et prirent Leipsic, Naumbourg, Mersebourg, Halle et Giebichenstein.

Le roi de Suède apprend cette nouvelle, et accourt pour secourir la basse Saxe: il arrive; il gagne la fameuse bataille de Lutzen, et perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs, crurent être battus, n'ayant plus leur héros à leur tête; et les Impériaux, quoique défaits, se croyoient victorieux, n'ayant plus Gustave-Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce roi qui avoit fait trembler l'empereur, qui avoit rétabli la liberté des princes d'Allemagne, et auquel on ne peut reprocher d'autre défaut que trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plupart des grands hommes. Après sa mort les Suédois chassèrent les Impériaux de la basse Saxe, et toutes les villes, dont Wallenstein s'étoit

emparé, furent reprises par l'électeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne, et il conclut, au nom de la Suède, une alliance à Heilbron avec les cercles de Franconie, de Souabe, du haut et du bas Rhin.

Quoique l'électeur ne fût pas de l'alliance de Heilbron, il envoya de nouveau quelques secours à Arnim, qui commandoit les troupes saxonnes en Silésie; toutes celles de l'électeur ne consistoient qu'en trois mille cavaliers, et en cinq mille fantassins. Lorsqu'il apprit que Wallenstein et Gallas rentroient en Silésie, il convoqua l'arrière-ban, ou plutôt il fit un armement général de tous ses sujets; mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais des forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

Wallenstein s'avança en Silésie avec une armée de quarante-cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'accommodement; il lui donna des jalousies sur la Saxe: mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cents Suédois, s'empara de Francfort, et envoya des partis qui désolèrent la Poméranie et la Marche électorale. Il somma

Berlin de lui porter ses clefs : mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbonne ; et de l'autre, que neuf mille saxons et brandebourgeois s'avançoient vers lui; et sans s'opiniâtrer dans ses projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort et dans quelques autres villes. Arnim et Bannier couvrirent Berlin avec leur armée : l'électeur, assisté des troupes suédoises, se trouva à la tête d'une armée de vingt mille hommes, dont à peine la sixième partie lui appartenoit. On a conservé le nom des régimens brandebourgeois qui étoient de cette armée, savoir : Borgsdorff, Volkmann, François Lauenbourg, et Erentreich Borgsdorff. Avec ces troupes il se présenta devant Francfort, et mille autrichiens en sortirent par capitulation; la garnison impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

Pendant que Bannier dirigeoit les opérations militaires de la Suède, Oxenstiern devenoit l'ame des négociations. Ce chancelier ayant trouvé avantageuse l'alliance qu'il avoit faite à Heilbron avec les cercles de l'Empire, en proposa une pareille aux cercles de la haute et basse Saxe : elle se conclut effectivement à Halberstadt; et les électeurs de Saxe et de

Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce ministre voyant les armées de Suède par-tout triomphantes, et les princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suède, crut sa puissance si bien établie, que rien ne pourroit désormais lui résister : dans cette persuasion, il leva le masque dans l'assemblée qui se tint à Francfort sur le Mein, et il proposa, que pour dédommager la Suède des dépenses qu'elle avoit faites en faveur des princes protestans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier duc.

Cette proposition (soit dit en passant) étoit le vrai commentaire du manifeste que Gustave-Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'électeur de Brandebourg se trouva extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tendoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie; et l'électeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalousie extrême du pouvoir de ce chancelier, et de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut que dans ces circonstances l'archiduc Ferdinand et le cardinal Infant remportassent à Nordlingue une victoire complète sur les Suédois; ce qui

acheva d'ébranler des alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables sujets de mécontentement.

L'empereur, attentif à diviser l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux électeurs; et il fit avec eux sa paix à Prague. Les condi-
1635. tions de ce traité, signé le 20 de mars 1635, furent: que le second fils de l'électeur de Saxe resteroit administrateur de Magdebourg, et que les quatre bailliages (*) démembrés de cet archevêché demeureroient en toute propriété à la Saxe: l'empereur promit à l'électeur de Brandebourg de maintenir ses droits sur la Poméranie, et de ne plus revendiquer les biens d'église qu'il possédoit: il confirma de plus les pactes de confraternité entre les maisons de Brandebourg, de Saxe et de Hesse.

Après cette paix, les troupes impériales et saxonnes nettoyèrent les évêchés de Magdebourg et de Halberstadt des Suédois qui les infestoient; la ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois. La Poméranie, le Mecklenbourg et la vieille Marche se ressentirent de

(*) Querfurt, Juterbock, Bourg et Dahme.

nouveau des troubles de la guerre; les Impériaux et les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe et de la Havel; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le pays, et de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

Bannier, pour éloigner la guerre de la Poméranie, qu'il vouloit conserver à la couronne de Suède, assembla son armée à Rathenow, et marcha par Wittenberg à Halle, espérant encore de délivrer la garnison suédoise de Magdebourg, que les Impériaux tenoient extrêmement pressée. L'électeur de Saxe accourut en Misnie, où il se joignit à un corps d'impériaux que Morosini commandoit. La guerre s'arrêta long-temps aux bords de la Saale; les Saxons contraignirent cependant Bannier à se retirer, et les Impériaux prirent Magdebourg. Bannier passa par le pays de Lunebourg, et revint dans la Marche; Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes: ils surprirent et forcèrent Brandebourg et Rathenow, où il y avoit garnison impériale. Ainsi ce malheureux électorat devenoit la proie du premier occupant; ceux qui prenoient le nom d'amis, de même que ceux qui se disoient ennemis

déclarés, en tiroient des contributions exorbitantes, pilloient, saccageoient, dévastoient le pays, et y faisoient les maîtres pendant qu'ils y étoient. Toutes les villes situées le long de la Havel, furent, en moins de six semaines, deux fois pillées par les Suédois, et une fois par les Impériaux. Cette désolation étoit universelle ; le pays n'étoit pas ruiné, mais il étoit abymé totalement.

La fatalité de ces temps fit que la fortune ne se déclara jamais entièrement pour un parti ; et que semblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, et rabaissoit ensuite ceux qu'elle avoit relevés.

La manière dont on faisoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à présent. Les princes ne faisoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes ; ils entretenoient en temps de guerre une, ou, selon leur puissance, plusieurs armées ; le nombre de chacune ne passoit pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes. Ces troupes vivoient du pays où elles étoient employées ; elles cantonnoient ordinairement, et ne campoient que lorsqu'elles vouloient donner bataille ; ce qui leur rendoit les subsistances

faciles. Lorsque l'empereur ou le roi de Suède vouloient exécuter quelque grand projet, ils joignoient deux armées, au moyen desquelles ils gagnoient la supériorité. Les généraux, dont les corps étoient les plus foibles, ayant comparé les forces des ennemis avec les leurs, se retiroient sans combattre; et comme ils vivoient également par-tout à discrétion, il leur étoit indifférent d'abandonner un pays, parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre, ne décidoit de rien, consommoit plus de monde par sa durée que celle d'à présent; et la rapine et le brigandage des troupes dévastoient totalement les provinces qui servoient de théâtre de guerre aux armées.

Bannier remporte une victoire à Witstock 1636.
sur les Impériaux et les Saxons. Les Suédois reprennent tout-à-coup la supériorité; les troupes battues et fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipsic: les Suédois inondent la Marche de nouveau; Wrangel entre à Berlin, et y met cinq compagnies en garnison; après quoi il redemande à l'électeur ses forteresses. George-Guillaume, qui s'étoit retiré à Peitz, lui répondit qu'il s'abandonnoit à la discrétion des Suédois; mais que les Impériaux étoient

maîtres de ses places, et qu'il n'en pouvoit pas disposer. Wrangel prit ses quartiers, et hiverna dans la nouvelle Marche.

1637. Dans ce temps mourut Ferdinand II, ce fier oppresseur de l'Allemagne; son fils Ferdinand III, qu'il avoit fait élire roi des Romains, lui succéda, comme si ce trône avoit été héréditaire. Bogislas, dont la famille avoit possédé le duché de Poméranie pendant sept cents ans, mourut de même durant ces troubles; et avec lui s'éteignit toute sa maison. Les armées suédoises, maîtresses de la Poméranie et des états du Brandebourg même, empêchèrent l'électeur de faire valoir ses droits sur ce duché; il se contenta d'envoyer un trompette aux états de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis. Cette ambassade singulière n'eut aucun effet: sans doute que l'électeur se servit d'un trompette, à cause qu'il crut qu'il passeroit plus facilement qu'un homme de condition à travers les troupes suédoises.

Cependant les Impériaux, sous les ordres de Hatzfeld et de Morosini, chassèrent Bannier de la Saxe, le poussèrent au-delà de Schwedt, et reprirent Landsberg. Klitzing, à la tête des Saxons, nettoya en même-temps la Marche

et les bords de la Havel, et délivra ce pays des Suédois. La guerre qui voyageoit d'une province à l'autre, se transporta de nouveau en Poméranie, où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée et ruinée.

Alors, la fatalité voulut que les Suédois 1638.
reçussent de puissans secours; ce qui leur donna le moyen de contraindre les Impériaux à fuir devant eux jusqu'en Bohème. Mais quelques revers qu'éprouvassent les troupes autrichiennes, rien ne fût capable de détacher les électeurs de Brandebourg et de Saxe de l'alliance qu'ils avoient faite avec l'empereur.

Les Suédois parurent pour la quatrième 1639.
fois devant les portes de Berlin, et quatre cents brandebourgeois évacuèrent la ville à leur approche.

L'électeur, pour se venger des maux que les Suédois faisoient souffrir à l'électorat, projeta une diversion. Quatre mille Prussiens entrèrent en Livonie, et y firent quelques ravages; mais négligeant de s'emparer des villes pour y assurer leur établissement, ils

abandonnèrent promptement leurs conquêtes, et leur expédition devint inutile. Les Suédois firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie ; ils surprirent à Bernau quinze cents brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit; Déwitz prit la route de la Silésie, et Bannier saccagea la Saxe et le pays de Halberstadt.

1640. Axellille, qui commandoit à Berlin, serra Spandau de près, et bloqua légèrement Kustrin, où l'électeur s'étoit retiré avec sa cour fugitive. Dans ces temps les états de Poméranie se tinrent, et l'électeur y envoya des députés : les états ne favorisèrent point les Suédois; et les envoyés de l'électeur à la diète de Ratisbonne y tinrent la place des ducs de Wolgast et de Stettin.

Comme les états de la Prusse devoient se tenir cette année à Koenigsberg, George-Guillaume s'y rendit, pour y solliciter le payement de quelques subsides arriérés; mais il mourut à Koenigsberg le 3 de décembre, laissant à son fils Frédéric-Guillaume un pays désolé, dont ses ennemis étoient en possession, peu de troupes, des alliés dont l'affection étoit équivoque, et presque aucune ressource.

On ne sauroit, sans blesser les lois de l'équité,

charger George-Guillaume de tous les malheurs qui arrivèrent pendant sa régence. S'il fit des fautes capitales, elles consistèrent en ce qu'il plaça sa confiance dans le comte de Schwartzenberg, qui le trahit, et qui, selon quelques historiens, avoit formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg; il étoit catholique; il avoit toujours tenu le parti de l'empereur; et il se flattoit d'autant plus de sa protection, que les forteresses de l'électorat avoient été livrées à l'empereur, auquel les commandans avoient prêté serment. On doit surtout reprocher à ce prince de n'avoir pas levé, avant que la guerre vint ravager ses états, un corps de vingt mille hommes, qu'il étoit en état d'entretenir; ces troupes auroient servi à soutenir ses droits sur la succession de Clève, et plus utilement encore à défendre ses provinces. Si l'électeur avoit été armé de la sorte, Mansfeld et l'administrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverser l'électorat; l'empereur Ferdinand II se seroit empressé de lui témoigner des égards; et il n'auroit dépendu que de lui de devenir ou l'allié ou l'ennemi des Suédois, au lieu d'être l'esclave du premier venu, comme il le fut.

Dès-lors que George-Guillaume ne prit pas ces mesures, la complication bizarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes; il fut obligé d'opter entre les Impériaux et les Suédois; et comme il étoit foible, ses alliés furent toujours ses maîtres.

Le zèle avec lequel l'empereur persécutoit les protestans, son fameux édit de restitution, les vues qu'il avoit sur l'archevêché de Magdebourg, et surtout la manière despotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoient inspirer à l'électeur que l'éloignement pour ce prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une puissance étrangère, les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les pays de Brandebourg, la fierté d'Oxenstiern, et le dessein que cette couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George-Guillaume d'entrer dans l'alliance des Suédois : il appréhendoit de plus, qu'ils ne se servissent de lui, comme d'un instrument principal, pour lui arracher la succession de la Poméranie. En certains temps, révolté contre la dureté de Ferdinand II, il se jetoit, comme par désespoir, dans les bras de Gustave-Adolphe; et dans

d'autres, poussé à bout par les projets d'Oxenstiern, il recherchoit l'appui de la cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, sans force et sans puissance, il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort; et la fortune, qui passoit tous les jours des armées impériales aux suédoises, et des suédoises aux impériales, se plut à rendre ce prince la victime de sa légèreté; de sorte que les alliés n'eurent jamais des avantages assez suivis pour le protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entreprises de leurs ennemis communs.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

LE GRAND ÉLECTEUR.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME naquit à Berlin le 6 de février 1620. Il étoit digne du nom de grand, que ses peuples et ses voisins lui ont donné d'une commune voix. Le ciel l'avoit formé exprès pour rétablir, par son activité, l'ordre dans un pays où la mauvaise administration de la régence précédente avoit mis une confusion totale, afin d'être le défenseur et le

restaurateur de sa patrie, l'honneur et la gloire de sa maison. Le mérite d'un grand roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un électeur: au-dessus du rang qu'il occupoit, il déploya dans sa régence les vertus d'une ame forte et d'un génie supérieur; tantôt tempérant son héroïsme par sa prudence, et tantôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enlève notre admiration. Il rétablit ses anciens états par sa sagesse, et en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, et lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne foi furent, qu'il assista ses alliés; et les effets de sa valeur, qu'il défendit ses peuples. Dans les dangers imprévus, il trouvoit des ressources inopinées; et dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'éducation de ce prince avoit été celle d'un héros; il apprit à vaincre dans un âge où le commun des hommes apprend à bégayer ses pensées. Le camp de Fréderic-Henri d'Orange fut son école militaire; il assista aux siéges des forts de Schenk et de Bréda.

Schwartzenberg, ministre de George-Guillaume, connoissant l'esprit transcendant du jeune prince, l'éloigna de la cour de son

père,

père, et le tint en Hollande autant qu'il le put, ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune prince vint cependant trouver son père, malgré le ministre, et fit avec l'Electeur le voyage de Prusse, où la mort de George-Guillaume le mit en possession de ses états.

Frédéric-Guillaume avoit vingt ans lorsqu'il parvint à la régence; mais ses provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'électorat un désert affreux, où l'on ne reconnoissoit les villages que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître, et les villes que par des décombres et des ruines.

Les duchés de la succession de Clève étoient en proie aux Espagnols et aux Hollandois, qui en tiroient des contributions exorbitantes, et qui les pilloient sous prétexte de les défendre.

La Prusse, que Gustave-Adolphe avoit envahie peu de temps auparavant, saignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

Dans des conjonctures aussi désespérées, où son héritage étoit envahi par tant de

souverains, prince sans être en possession de ses provinces, électeur sans en avoir le pouvoir, allié sans avoir d'amis, Frédéric-Guillaume commença sa régence; et dans cette première jeunesse, qui étant l'âge des égaremens rend à peine les hommes capables d'obéissance, il donna des marques d'une sagesse consommée, et de toutes ces vertus qui le rendoient dignes de commander aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ses finances; il proportionna sa dépense à sa recette, et se défit des ministres, dont la mauvaise administration avoit le plus contribué aux malheurs de ses peuples. Le comte de Schwartzenberg, qui voyoit son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois: il étoit gouverneur de la Marche, président du conseil, grand-chambellan, et grand-commandeur de Malthe; il avoit réuni sur lui toutes les charges importantes; il étoit plus souverain que son maître. Il avoit été une créature de la maison d'Autriche. A la mort de l'électeur George-Guillaume, il alla demeurer à Spandau, où il mourut la même année. Son fils, qu'il avoit fait élire coadjuteur de l'ordre et de la commanderie de

Malthe, ne fut point reconnu par l'Electeur; ce prince lui fit de plus restituer tous les bailliages appartenant à l'état, que le comte son pere s'étoit appropriés.

Après la mort de ce comte, l'Electeur envoya le baron de Borgsdorff à Spandau et à Kustrin pour apposer son scellé sur les effets du défunt; les commandans de ces forteresses refusèrent de lui obéir, sous prétexte, qu'ils ne dépendoient que de l'empereur, auquel ils avoient prêté serment. Borgsdorff dissimula; et sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochau, commandant de Spandau, qu'il saisit un jour que par imprudence il étoit sorti de sa forteresse; mais il eut l'adresse d'échapper. Les commandans des autres places, intimidés par cet exemple, se rangèrent incontinent à l'obéissance.

Ladislas, roi de Pologne, donna l'investi- 1642.
ture de la Prusse à Frédéric-Guillaume, qui la reçut en personne, et s'engagea de lui payer un tribut annuel de cent vingt mille florins, et de ne faire ni trève ni paix avec les ennemis de cette couronne : le baron de Loeben reçut celle de l'électorat de l'empereur Ferdinand III; mais il n'obtint point

celle des duchés de la succession de Clève, parce que les différends pour cette succession n'étoient pas décidés entre les prétendans.

1643. Après avoir satisfait à ces formalités, l'Electeur ne pensa qu'aux moyens de retirer ses provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées; il négocia, et sa politique le fit rentrer dans la possession de ses biens. Il conclut une trève (*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuèrent la plus grande partie de ses états; il paya cent quarante mille (**) écus aux garnisons suédoises qui tenoient encore quelques villes, et leur fit livrer mille boisseaux de blé par an. Il fit de même un traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du pays de Clève, dont ils s'étoient emparés; et il obtint des Hollandois l'évacuation de quelques autres villes.

1645. Les puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre, dont le poids s'appesantissoit, et qui de jour en jour devenoit plus ruineuse, sentirent toutes un même désir de rétablir la paix entre elles. Les villes d'Osnabruck

(*) A Stockholm; Goetze et Leuchtmar furent ses envoyés.

(**) Qui font près de 200 mille écus de notre monnoie.

et de Münster furent choisies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les conférences ; et Frédéric-Guillaume y envoya ses ministres.

La multitude des matières, la complication des causes, tant d'ambitieux à contenter, la religion, les prééminences, le compromis de l'autorité impériale et des libertés du corps germanique ; tout ce chaos énorme à débrouiller occupa les plénipotentiaires jusqu'à l'année 1647, qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la paix.

Nous ne rapporterons point le traité de 1647.
Westphalie dans toute son étendue, et nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce traité, qui sont relatifs à cette histoire.

La France, qui avoit épousé les intérêts de la Suède, demandoit que ce royaume conservât la Poméranie, en dédommagement des frais que la guerre avoit coûtés à Gustave-Adolphe et à ses successeurs ; et quoique l'Empire et l'Electeur refusassent de se désister de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric-Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les îles de Rugen et de Wollin, les villes de Stettin, de Garz, de

Colno, et les trois embouchures de l'Oder : ajoutant que si les descendans mâles de la ligne électorale venoient à manquer, la Poméranie et la nouvelle Marche retomberoient à la Suède ; et qu'en attendant il seroit permis aux deux maisons de porter les armes de ces provinces. En équivalent de cette cession, on sécularisa en faveur de l'électeur les évêchés de Halberstadt, de Minden et de Camin, dont on le mit en possession, de même que du comté de Hohenstein et de Régenstein ; et il reçut l'expectative de l'archevêché de Magdebourg, dont Auguste de Saxe étoit alors administrateur. Quant à la religion, on convint que la luthérienne et la calviniste seroient désormais autorisées dans le Saint-Empire romain.

1648. Cette paix, qui sert de base à toutes les possessions et à tous les droits des princes d'Allemagne, dont Louis XIV devint le garant, fut publiée l'année 1648.

1649. L'Electeur, dont on avoit ainsi fixé les intérêts, conclut l'année suivante un nouveau traité avec les Suédois pour le réglement des limites, et pour l'acquit de quelques dettes, dont la Suède ne voulut payer que le quart.

1650. Ce ne fut que l'année 1650, que l'électorat,

la Poméranie et les duchés de Clève furent entièrement évacués par les Suédois et par les Hollandois.

Le duc de Neubourg pensa jeter alors les affaires dans la même confusion dont on venoit de les tirer avec tant de peine; il s'avisa de persécuter avec rigueur les protestans du duché de Juliers et de Berg; sur quoi Frédéric-Guillaume se déclara leur protecteur, et envoya son général Spar avec quelques troupes sur le territoire du duc, lui faisant en même-temps proposer un accommodement par la médiation des Hollandois.

Charles IV, duc de Lorraine, prince errant et vagabond, chassé de ses états par la France, et qui, avec un petit corps de troupes, menoit plutôt la vie d'un tartare que d'un souverain, vint dans ces entrefaites au secours du duc de Neubourg; son arrivée pensa faire évanouir les dispositions pacifiques des deux partis. On s'accorda cependant; quant à l'ordre des possessions, on s'en tint au traité de Westphalie (*); et quant à la liberté de conscience, à ceux

(*) Le duché de Clève, et les comtés de la Mark et de Ravensberg échurent à l'Electeur; Juliers, Berg et Ravenstein, au Duc.

qu'on avoit faits depuis l'année 1612 jusqu'à l'année 1647.

1654. Dans ces temps, il arriva en Suède un événement dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe : la reine Christine abdiqua la couronne de Suède en faveur de son cousin Charles-Gustave, prince de Deux-Ponts. Les politiques, qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt et d'ambition, condamnèrent beaucoup cette reine : les courtisans, qui cherchent des finesses par-tout, débitoient que l'aversion qu'elle avoit pour Charles-Gustave, qu'on lui vouloit faire épouser, avoit poussé cette princesse à quitter la souveraineté : les savans la louèrent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la philosophie; si elle avoit été véritablement philosophe, elle ne se seroit point souillée du meurtre de Monaldesqui, et elle n'auroit point regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des sages, la conduite de cette reine ne parut que bizarre; elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le trône : une action pareille n'acquiert de grandeur que par l'importance des motifs qui la font résoudre, par les circonstances qui l'accom-

pagnent, et par la magnanimité dont elle est soutenue.

A peine Charles-Gustave fut-il monté sur le trône, qu'il s'occupa des moyens de se signaler par lès armes. Il s'en falloit de six ans que la trève que Gustave-Adolphe avoit faite avec la Pologne, ne fût expirée ; son dessein étoit de porter Jean Casimir (qui, depuis l'an 1648, avoit été élu roi à la place de Ladislas) à renoncer aux prétentions que la couronne de Pologne formoit sur celle de Suède et à lui céder la Livonie.

Frédéric-Guillaume, qui se défioit de Charles-Gustave, pénétra dès-lors quels étoient ses desseins; mais pour flatter ce prince, il termina par sa médiation les démêlés que la régence suédoise de Stade avoit avec la ville de Brème, relatifs aux libertés de cette ville anséatique.

Les Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Russie, demandèrent à l'Electeur ses ports de Pillau et de Mémel, de même que Gustave-Adolphe avoit demandé à George-Guillaume ses forteresses de Kustrin et de Spandau. Les conjectures avoient bien changé depuis ces temps-là; et le prince, auquel les Suédois s'adressoient,

étoit bien un autre homme que George-Guillaume. L'Electeur rejeta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit faites avec indiscrétion; ajoutant que, si l'intention du roi de Suède étoit positivement d'attaquer la Russie, il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre; d'autant plus que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisoient appréhender qu'ils ne s'approchassent de ses frontières. Cette défaite artificieuse fit connoître aux Suédois que l'Electeur n'étoit ni timide, ni dupe.

Il avertit cependant la république de Pologne du danger qui la menaçoit; et celle-là le pria de l'assister de son artillerie, de ses troupes et de ses bons conseils : cette prière fut suivie d'une ambassade, qui demanda sa médiation afin de hâter son accommodement avec la Suède; et celle-ci d'un autre, qui le pressa de fournir des subsides pour subvenir aux frais de la guerre.

L'Electeur, qui connoissoit les délibérations tumultueuses de cette république, incertaine dans ses résolutions, légère dans ses engagemens, prête à faire la guerre sans en avoir préparé les moyens, épuisée par la rapine des grands, et mal obéie par ses troupes, répondit

qu'il ne pouvoit pas se charger des malheurs qu'il appréhendoit, ni sacrifier le bien de ses provinces pour sauver cette république, qui payeroit ses services d'ingratitude.

Afin d'assurer la tranquillité de ses états à la veille d'une guerre près de s'allumer, il fit, avec les Hollandois, une alliance défensive, qui devoit durer huit ans; il rechercha l'amitié de Cromwel, cet usupateur heureux, qui, sous le titre de protecteur de sa patrie, y exerçoit un despotisme absolu; il essaya de se lier avec Louis XIV, qui depuis la paix de Westphalie étoit devenu l'arbitre de l'Europe; il flatta de même la hauteur de Ferdinand III, afin de l'engager dans ses intérêts. Mais il ne reçut en réponse que de ces vaines paroles, dont la politesse des ministres assaisonne l'âpreté des refus : Ferdinand III augmenta ses troupes, et l'Electeur suivit son exemple.

Les soupçons que l'Electeur avoit eus des 1655.
desseins de la Suède, ne tardèrent pas à se confirmer; un corps de suédois, commandé par le général de Wittenberg, traversa la nouvelle Marche sans en avoir fait la réquisition, et marcha vers les frontières de la Pologne : à peine Steinbock attaqua-t-il ce

royaume, que deux palatinats de la grande Pologne se rendirent à lui.

Comme tout l'effort de la guerre se portoit du côté des frontières de la Prusse, l'Electeur y marcha à la tête de ses troupes, afin d'être plus à portée de prendre des mesures, et de les exécuter avec promptitude; il conclut à Marienbourg une alliance défensive avec les états de la Prusse polonoise, qui roula sur un secours mutuel de quatre mille hommes que se promettoient les parties confédérées, et sur l'entretien des garnisons brandebourgeoises dans Marienbourg, Graudenz et quelques autres villes.

Les Suédois n'étoient pas alors les seuls ennemis de la Pologne; le Czar avoit pénétré jusqu'en Lithuanie dès l'année précédente. Cette irruption avoit pour prétexte l'omission frivole de quelques titres que la chancellerie polonoise avoit oublié de donner au Czar; et il étoit bien étrange qu'une nation qui ne savoit peut-être pas lire, fît la guerre à ses voisins pour la vétille grammaticale d'une adresse de lettre.

Cependant les Suédois, profitant de l'embarras de leurs ennemis, faisoient des progrès considérables; maîtres de la Prusse, ils y prirent

des quartiers en s'approchant de Koenigsberg. Ces entreprises rendoient la situation de l'Electeur plus dure de jour en jour ; il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conserver sa neutralité, sans exposer la Prusse à une ruine
inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait 1656.
à plusieurs reprises des propositions avantageuses, il s'attacha à leur fortune, et conclut à Koenigsberg son traité avec cette couronne, par lequel il se reconnoissoit vassal de la Suède, et lui promettoit hommage de la Prusse ducale, à condition qu'on séculariseroit l'évêché de Warmie en sa faveur. Pour fortifier son parti, Frédéric-Guillaume entra en alliance avec Louis XIV, qui lui garantit ses provinces situées le long du Rhin et du Wéser. Il changea depuis, à Marienbourg, son traité avec les Suédois en alliance offensive, le Roi et l'Electeur eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, et surtout des moyens de reprendre Varsovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes suédoises.

L'Electeur marcha ensuite par la Mazovie, et joignit l'armée suédoise au confluent du Bog et de la Vistule : les alliés passèrent le

Bog, en même-temps que l'armée polonoise passa la Vistule à Varsovie; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

Les ministres de France, d'Avaugour et de Lombres, se flattoient de concilier les esprits par le moyen de leurs négociations; ils passèrent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre; mais les Polonois, fiers de leur nombre (*), méprisant les alliés, dont les forces ne montoient qu'à seize mille hommes, rejetèrent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces médiateurs.

L'armée polonoise etoit dans un camp retranché; sa droite s'étendoit vers un marais; et la Vistule, qui couloit en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même-temps cette aile. Charles-Gustave et Fredéric-Guillaume marchèrent à eux le 28 de juillet de grand matin.

Le Roi, qui menoit la première colonne, passa un petit bois, et appuya sa droite à la Vistule; mais le terrain étoit si étranglé, qu'en se déployant il ne pouvoit présenter à l'ennemi qu'un front de douze escadrons et de trois bataillons. Le camp des Polonois étoit fort de

(*) Ils avoient 40,000 combattans.

ce côté-là, et difficile à attaquer; ce qui obligea le roi de rester en colonne, et la journée se passa en escarmouches et en canonnades. L'Electeur, qui commandoit la gauche, laissa le bois que le Roi avoit passé sur sa droite; et comme la nuit survint, l'armée demeura dans cette position, sans repaître et sans quitter les armes, jusqu'au retour de l'aurore.

Le lendemain 29, l'Electeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche, d'où il découvrit au-delà de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes; il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déployant dans la plaine, et assurant son flanc par six escadrons qui le couvroient. Les Tartares aperçurent ce mouvement, et attaquèrent l'Electeur de tous côtés; mais ils furent repoussés, et son aile se forma entièrement dans la plaine; sur quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la première, et ils se retirèrent en confusion vers leur camp.

Le Roi voyant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition: l'infanterie polonoise, qui faisoit mine de sortir de son retranchement, le contint pendant un temps; mais quelques

canons qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet, que toutes les fois que les troupes polonoises essayèrent de déboucher, elles furent mises en confusion, et contraintes d'abandonner leur entreprise. Pendant ce temps, Charles-Gustave, changeant son ordre de bataille, retira ses troupes par le bois qu'il avoit passé la veille, et vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'Electeur avoit déjà déployées.

L'armée polonoise sortit alors de son retranchement par sa droite, et forma un front supérieur à celui des alliés; elle avoit disposé toute sa cavalerie sur sa droite, que couvroit un village garni d'infanterie, qui étoit flanqué et défendu par une batterie placée sur une éminence. Le roi de Suède se porta avec sa gauche sur leur flanc droit: aussitôt les Polonois mirent le feu au village, l'abandonnèrent, et se rallièrent derrière un village plus en arrière, qu'un marais couvroit: le Roi les poursuivit, et leur gagna le flanc pour la seconde fois; ce qui produisit de la part des Polonois un nouvel incendie de village, et une nouvelle retraite. Dans ce danger la cavalerie polonoise fit un effort

général;

général ; elle attaqua les alliés en flanc, en dos et de front tout à la fois : comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derrière ; les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là, et le corps de bataille, les mit en désordre après quelques décharges, de sorte qu'ils fuyoient de tous les côtés. La nuit déroba pour cette fois une victoire complète aux Suédois ; ils attendirent, sur le champ de bataille, les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure, le roi de Suède jugea à propos de changer son ordre de bataille ; il forma ses deux premières lignes d'infanterie, et mit sa cavalerie sur la troisième, à l'exception des cuirassiers et des dragons brandebourgeois, que l'Électeur mit à la droite de ses troupes, trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'ennemi étoit demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche ; on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq cents chevaux. Après quelques décharges de canons, la cavalerie chassa l'ennemi du bois, et les alliés le firent occuper par

deux cents fantassins. Cette opération étoit d'autant plus nécessaire, que tant que les ennemis restoient maîtres de ce bois, ils protégeoient leur cavalerie, de manière qu'on auroit pu difficilement l'entamer. L'Electeur attaqua alors la cavalerie polonoise, qui étoit en bataille sur une hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos, et la dissipa entièrement. L'infanterie ennemie, abandonnée de ses gens de cheval, et ayant perdu ses canons dès la veille, s'enfuit dans une confusion totale, sans attendre les Suédois et les Brandebourgeois; elle passa en hâte la Vistule, dans un si grand désordre que beaucoup de monde se noya; et ne se croyant pas même en sureté derrière cette rivière, elle abandonna Varsovie, qui se rendit dès le lendemain aux vainqueurs.

L'armée polonoise perdit six mille hommes dans ces combats différens; et les alliés, fatigués de tant de travaux, et exténués pour n'avoir point pris de nourriture depuis trois jours, se trouvèrent hors d'état de poursuivre les vaincus.

Jean Casimir avoit assisté en personne à la défaite de ses troupes; la reine son épouse et quelques unes des premières sénatrices

de ce royaume en avoient été les spectatrices, du pont de la Vistule; mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras, la confusion et la honte d'une déroute totale.

Après que l'armée victorieuse eut pris quelque repos, elle fit une marche de six milles d'Allemagne à la poursuite des Polonois; mais l'Electeur laissa quelques troupes aux ordres du roi de Suède, et retourna en Prusse avee le gros de son armée, pour en chasser des Tartares qui y faisoient des incursions. Comme il remarquoit le besoin extrême que Charles-Gustave avoit de son assistance, il se servit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entière souveraineté de la Prusse par le traité de Labiau; La Suède ne se réserva que la succession éventuelle de ce duché. L'Electeur notifia à l'Empereur le gain de la bataille de Varsovie; mais Ferdinand III, qui appréhendoit encore les Suédois, qui voyoit à contre-coeur la bonne intelligence qui régnoit entre eux et les Brandebourgeois, et qui de plus envioit les succès brillans de ces deux héros, ce contenta de lui répondre: „ Qu'il plaignoit les Polonois d'avoir affaire „ à deux aussi braves princes.„

1657. L'Empereur, qui étoit alors en paix avec tous ses voisins, crut qu'il étoit de sa dignité de se mêler des troubles de la Pologne, soit pour défendre ce royaume, soit pour abaisser le roi de Suède, soit pour en profiter lui-même; il envoya Hatzfeld à la tête de seize mille hommes au secours de cette république. Le Danemark épousa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suède. Cette ligue puissante devenoit pour Gustave un présage certain de l'inconstance de la fortune. Ferdinand III, non content d'assister les Polonois de ses troupes, voulut les délivrer d'un ennemi redoutable, et il sollicita Frédéric-Guillaume dans les termes les plus pressans de se détacher des Suédois.

L'Électeur, pressé de tous côtés, se résolut à prévenir les lois de la nécessité; il se prêta de bonne grâce à ce qu'il n'étoit pas en état de refuser; et prévoyant que l'Empereur et le roi de Danemark pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faisant une irruption dans ses états d'Allemagne, il signa à Wélau sa paix avec les Polonois. Cette couronne reconnut la souveraineté de la Prusse; elle lui céda les bailliages de Lauenbourg et de Butow, en

dédommagement de l'évêché de Warmie; la ville d'Elbing lui fut engagée moyennant une somme d'argent; et la succession de Prusse fut étendue sur ses cousins les margraves de Franconie; la Pologne et le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux mille hommes. L'Electeur évacua toutes les villes dépendantes de cette république où il avoit garnison; et ce traité important fut confirmé à Bromberg.

Comme les anciennes liaisons que l'Electeur avoit eues avec la Suède et avec la France étoient rompues par la paix qu'il venoit de faire avec les Polonois, il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles, et il fit une alliance avec l'Empereur et le roi de Danemark. Par ce traité, Ferdinand III s'engageoit de fournir six mille hommes; et Frédéric-Guillaume, un contingent de trois mille cinq cents hommes, à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir besoin. L'archiduc Léopold remplit alors le trône impérial, devenu vacant par la mort de l'empereur Ferdinand III; l'archiduc Ferdinand, que dès l'année 1653 son père avoit fait élire roi des Romains, malgré la bulle d'or et contre l'intention de

la plupart des princes de l'Empire, étant mort du vivant de son père.

Cependant le roi de Suède, irrité de ce que l'Empereur et le roi de Danemark faisoient avorter dès leur naissance les projets qu'il avoit sur la Pologne, s'en vengea sur le Seeland, où il fit une irruption, et força le roi de Danemark à signer sa paix à Roschild. A peine cette paix fut-elle conclue, que le roi de Danemark la rompit; et le retour de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte. Frédéric III de Danemark, quoiqu'agresseur, sollicita les secours de l'Empereur et de l'Electeur contre la Suède, et les obtint.

Frédéric-Guillaume, prêt à secourir le roi de Danemark, établit le prince d'Anhalt gouverneur de ses états pendant son absence. Il partit de Berlin à la tête de sa cavalerie et de trois mille cuirassiers impériaux; il força les Suédois qui étoient dans le Holstein à se retirer au delà de l'Eyder, et mit garnison brandebourgeoise et impériale à Gottorp; après avoir chassé les Suédois de l'île d'Aland, il mit ses troupes en quartiers d'hiver dans le Jutland.

1658. L'année d'après il ouvrit la campagne

par la prise de Friderichsode et de l'île de Fennoë. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'île de Fionie lui manqua, à cause que huit vaisseaux de guerre suédois dissipèrent les barques chargées de ses troupes de débarquement.

Pour diviser davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux et deux mille Brandebourgeois (*) dans la Poméranie citérieure. Lui et Starenberg s'emparèrent de quelques petites villes de l'île de Wollin, et mirent le siége devant Stettin; Wurtz, qui en étoit commandant, fit une belle défense. La renommée annonça cette expédition en Danemark, où Wrangel commandoit les Suédois; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux cents Brandebourgeois dans l'île d'Usedom, et jeta seize cents hommes de secours dans Stettin.

Wurtz ne laissa pas languir ce secours dans l'oisiveté; il fit une furieuse sortie, chassa les Impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans

(*) Le comte de Dohna y commandoit les troupes de l'Electeur

leur camp, et les contraignit de lever le siége, qui avoit déjà duré 46 jours.

La guerre se rapprochoit des pays de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie; ce qui porta l'Electeur à quitter le Jutland. Il suivit Wrangel; il prit Warnemunde et Tribsees, battit en personne un détachement de trois cents chevaux auprès de Stralsund, et finit sa campagne par la prise de Demmin.

Tandis que la guerre se faisoit vivement dans le Holstein et en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonois du grand et du petit Werder, et de la ville de Marienbourg dans la Prusse royale : ils en furent
1659. chassés l'année d'après par les Impériaux et les Polonois; et Polentz, général de l'Electeur, fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques villes.

Il est nécessaire d'ajouter, pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires, que la plupart des villes qui soutenoient des siéges alors, ne résisteroient pas vingt-quatre heures à la manière dont on les attaque à présent, à moins qu'elles ne fussent soutenues par une armée entière.

Charles Gustave mourut à la fleur de son

âge, parmi le trouble et les agitations où il avoit plongé le Nord ; la minorité de son fils Charles XI, qui avoit cinq ans, modéra l'instinc belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs maîtres. Jean Casimir, roi de Pologne, avoit abdiqué presque en même-temps la couronne, et les Polonois avoient élu à sa place Michel Coribut. Après la mort du roi de Suède, et l'abdication du Polonois, les animosités cessèrent de part et d'autre.

Les parties belligérantes, qui soupiroient après la paix, ne demandoient que leur sureté, et comme elles se trouvoient toutes dans les mêmes dispositions, elles convinrent d'ouvrir les conférences dans l'abbaye d'Oliva proche de Dantzic. L'ambition n'ayant aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuse; on garantit à l'Electeur le traité de Bromberg, et l'on reconnut sa souveraineté sur la Prusse. Les autres puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

Les états de la Prusse se soumirent avec 1660. peine au traité de Bromberg; ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer

de leur liberté. Un gentilhomme, nommé Rode, plus séditieux que les autres, fut arrêté; et après que les premiers mouvemens de cette révolte se furent apaisés, l'Electeur reçut en personne l'hommage des Prussiens à Koenigsberg.

1661. La tranquillité qui régnoit dans toute l'Europe permit à l'Electeur de donner toute son
1662. attention au bien de ses peuples. S'il devenoit le défenseur de ses états en temps de guerre,
1663. il n'avoit pas moins la noble ambition de leur servir de père en temps de paix; il soulageoit les familles ruinées par les ennemis; il relevoit
1664. les murailles détruites des villes; les déserts devenoient des champs cultivés; les forets se changeoient en villages; et des colonies de laboureurs nourrissoient leurs troupeaux dans des endroits que les ravages de la guerre avoient rendus l'asile des bêtes sauvages. L'économie rurale, cette industrie si méprisée et si utile, étoit encouragée par ses soins. On voyoit journellement quelques nouvelles créations; et l'on parvint à former le cours d'une rivière artificielle, qui, joignant la Sprée à l'Oder, facilitoit le commerce des provinces, et abrégeoit le transport des marchandises tant pour la Baltique que pour l'Océan. Frédéric-

Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de son caractère et par son application au bien public, que par ses vertus militaires et sa politique mesurée, qui lui faisoient faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir, et dans le temps où elles devoient être faites. La valeur fait les grands héros; l'humanité fait les bons princes.

Durant cette paix, l'Electeur reçut l'hom- 1665.
mage éventuel de l'archevêché de Magdebourg, et mit garnison dans cette capitale. Il réunit de même à ses domaines la seigneurie de Régenstein, qui étoit un fief de la principauté de Halberstadt, et maintint ses droits contre les prétentions des ducs de Brunswic.

Après avoir rapporté les soins que l'Electeur prit pour l'intérieur du gouvernement, il sera nécessaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe. Il envoya à l'Empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un secours de deux mille hommes sous le commandement du duc de Holstein; il assista de même Michel Coribut, roi de Pologne, dans la guerre qu'il avait à soutenir contre les Infidelles : ce fut aussi par son entremise que les fils du duc de Lunebourg s'accordèrent touchant l'héritage pater- 1666.

nel ; et il ajusta, avec le duc de Neubourg, tous les différends qui restoient à accommoder touchant la succession de Clève. Les Suédois firent avec lui une alliance défensive, et il conclut à la Haye une quadruple alliance avec le roi de Danemarck, la république de Hollande et le duc de Brunswic, à laquelle l'Empereur accéda.

Ces alliances, dont l'objet étoit d'assurer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre; elles dénotoient trop la supériorité de la France et la foiblesse de l'Empire, dont tant d'états réunis pouvoient à peine s'opposer à la puissance d'un seul monarque.

1667. On vit bientôt combien ces précautions des princes de l'Empire étoient vaines. Louis XIV, qui commençoit à régner par lui-même, bruloit d'impatience de signaler son règne par quelque action digne d'attacher sur lui les regards de l'Europe. Il marcha à la tête de son armée pour attaquer la Flandre espagnole. Une dot qui n'avoit point été payée à Marie-Thérèse, fournit à la France le sujet d'un manifeste; et quoique ces raisons ne parussent pas aussi vraisemblables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV crut procéder selon les règles, en

envahissant les pays-bas espagnols, alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les ligues qui se formoient pour le soutien de l'Espagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'Electeur; et ce prince promit de ne point se mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangère.

Louis XIV s'empara d'une partie de la 1668.
Flandre espagnole presque sans résistance; l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les soins du prince Condé, qui, envieux de la belle campagne que Turenne avoit fait en Flandre, voulut le surpasser par celle qu'il fit alors. Les Espagnols, dans ce pressant besoin, eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés et méprisés; et cette république les protégea dans cette occasion contre les entreprises du roi de France. De Wit, pensionnaire de Hollande, le chevalier Temple, ministre d'Angleterre, et Dohna, ambassadeur de Suède, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après, la Suède, la Hollande et l'Angleterre conclurent une alliance à la Haye : Louis XIV dissipa cet orage, en proposant lui-même la paix aux Espagnols; elle se conclut effectivement à

Aix-la-chapelle. Les conditions en furent, que le Roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquises, et qu'il rendroit la Franche-comté aux Espagnols. Les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce prince, ce fut d'autant plus inutile-
1669. ment qu'il étoit irrité contre les Hollandois, et que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus nécessaire. Les des-
1670. seins que Louis XIV formoit sur les Provinces unies, n'étoient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose: ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires, y sont souvent les plus clairvoyans. Frédéric-Guillaume prévit que la paix que la France venoit de faire avec l'Espagne, pourroit devenir funeste aux Hollandois; il essaya de détourner l'orage qui menaçoit cette république. Louis XIV, bien loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques, tâcha d'entraîner l'Electeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois; il chargea de cette commission le prince de Furstenberg, qui se rendit à Berlin; et ce prince vit avec étonnement un souverain qui préféroit les sentimens de l'amitié et de la

reconnoissance aux amorces de l'intérêt et aux appâts de l'ambition.

Il se forma bientôt une ligue pour le sou- 1671.
tien des Provinces-unies : l'électeur de Brandebourg et celui de Cologne, l'évêque de Munster et le duc de Neubourg, signèrent un traité à Bielefeld; mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster passèrent dans le parti contraire.

La Hollande, attaquée par la France, 1672.
harcelée en même-temps par l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses alliés. Les malheureux font une expérience certaine du coeur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermomètre, qui indique en même-temps le refroidissement de leurs amis. Leurs provinces étoient conquises par Louis XIV, leurs troupes intimidées et fugitives, et la ville d'Amsterdam sur le point d'être prise : dans cet état comment osoient-elles espérer qu'un prince eût l'ame assez magnanime pour affronter les hasards que cette république avoit à craindre pour elle et pour ses défenseurs, en s'opposant au monarque le plus puissant et le plus heureux

de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités ? Cependant ce défenseur se trouva; et Frédéric-Guillaume eut l'ame assez grande pour conclure une alliance avec cette république, lorsque toute l'Europe comptoit la voir submergée par les flots sur lesquels elle avoit régné avec un empire si absolu.

Il s'engagea de fournir un corps de vingt mille hommes, dont la moitié devoit être à la paye de la république. L'Electeur et la Hollande se promirent de plus de ne point faire de paix séparée avec leurs ennemis. Peu de temps après, l'empereur Léopold accéda à cette alliance.

Cependant les succès rapides de Louis XIV avoient fait changer la forme du gouvernement de Hollande; le peuple, que la calamité publique et les intrigues du prince d'Orange rendoient furieux, accusa le Pensionnaire de tous ses malheurs, et vengea sur les frères de Wit avec une cruauté inouie les maux que la Hollande avoit à souffrir. Guillaume d'Orange fut tumultueusement élu stathouder par le peuple; et ce prince, âgé de dix-neuf ans, devint l'ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louis XIV ait eu à combattre.

L'Electeur, parent du nouveau Stathouder,

s'empressa

s'empressa de le secourir; à peine eut-il assemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt, où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux. Il continua incontinent sa marche vers la Westphalie. Sur le bruit de son approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques villes dans le pays de Clève, et vint à sa rencontre à la tête de trente mille François. La ville de Groningue, évacuée par l'évêque de Munster, et le siége de Mastricht levé par les François, furent les seuls fruits de cette diversion. L'Electeur vouloit combattre Turenne, et marcher tout droit au secours des Hollandois; mais Montécuculi, qui avoit des ordres secrets de ne point agir offensivement, ne voulut point y consentir; il allégua toutes sortes de mauvaises raisons pour en dissuader l'Electeur, qui, n'étant pas assez puissant pour agir avec ses propres forces, fut contraint de se conformer aux intentions de l'Empereur. Il marcha donc du côté de Francfort sur le Mein, en donnant avis au prince d'Orange des raisons de sa conduite; cette marche obligea pourtant Turenne de repasser le Rhin à Andernach, et débarrassa les Hollandois de trente mille ennemis.

Turenne auroit été suivi, si la chose n'avoit

dépendu que de l'Electeur, qui avait fait des préparatifs pour passer le Rhin à Nirstein; mais Montécuculi s'y opposa hautement, et lui déclara que les Impériaux ne passeroient pas cette rivière. La campagne s'écoula ainsi infructueusement, et l'Electeur prit ses quartiers d'hiver en Westphalie.

Les François profitèrent de cette inaction; Turenne passa le Rhin à Wésel, s'empara du duché de Clève, et du comté de la Mark, et s'avança vers le Wéser; l'évêque de Munster tenta inutilement de prendre Bielefeld.

On conseilla à l'Electeur de remettre ses affaires à la décision d'une bataille; le prince d'Anhalt étoit de cet avis, et le fortifioit de bonnes raisons. Il soutint que si Turenne étoit battu, il seroit obligé de repasser le Rhin, et que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas poursuivre les troupes vaincues, à cause qu'il se seroit trop éloigné des frontières de la France. L'Electeur penchoit assez pour cet avis; c'étoit un dimanche; et les ministres, autant timides vis-à-vis des François qu'envieux de la réputation du prince d'Anhalt, engagèrent le prédicant à alonger son discours : le sermon dura près de trois heures; ce qui leur donna le temps d'arranger les choses

de façon que ce projet vint à manquer. Les troupes de l'Empereur refusèrent d'agir ; et l'Electeur crut qu'il n'étoit pas assez fort pour se mesurer seul contre la France, sans le secours de ses alliés.

Ce prince ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par générosité. Un françois, nommé Villeneuve, qui étoit dans le camp de Turenne, offrit à l'Electeur d'assassiner son général ; Frédéric-Guillaume eut horreur de ce crime, et avertit Turenne de se garder du traître, ajoutant qu'il embrassait avec plaisir l'occasion de lui témoigner que l'estime qu'il avoit pour son mérite n'étoit point altérée par le mal que les François avoient fait souffrir à ses provinces.

Les Hollandois devoient les subsides qu'ils 1673.
s'étoient chargés de payer ; l'Empereur et l'Espagne n'avoient point encore pris parti contre la France, et toutes les provinces que l'Electeur possédoit en Westphalie étoient perdues. Tant de raisons jointes à son impuissance disposèrent Frédéric-Guillaume à faire son accommodement avec la France : la paix fut conclue à Vossem, et Louis XIV la ratifia dans son camp devant Mastricht. On

rendit à l'Electeur toutes ses provinces, à l'exception des villes de Rees et de Wésel, que les François gardèrent, jusqu'à ce que la paix avec la Hollande fût conclue. L'Electeur promit de ne plus assister les Hollandois, se réservant toutefois la liberté de défendre l'Empire au cas qu'il fût attaqué; le reste de ces articles de paix rouloit sur l'indemnisation des dommages qu'avoient faits les troupes françoises, que Louis XIV promit de payer à l'Electeur. Tous les efforts qu'il fit pour disposer le roi de France à comprendre les Hollandois dans cette paix, furent inutiles; il s'étoit sacrifié pour sauver cette malheureuse république. Si tant de princes plus puissans que lui eussent imité en partie sa générosité, la Hollande auroit été sauvée plutôt, et l'Electeur ne se seroit pas vu contraint de plier sous la puissance du roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV avoit terrassé les Hollandois, obligé leurs alliés à les abandonner, et contenu les deux maisons d'Autriche dans l'inaction. Cependant l'arc de triomphe qu'on lui fit ériger devant la porte Saint-Denys, pour la conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé, que cette conquête fut perdue. Les

François avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit considérablement leurs armées; ils avoient négligé de s'emparer d'Amsterdam, l'ame de cet état; les Hollandois lâchèrent leurs écluses pour se sauver; Turenne ne put empêcher la jonction du prince d'Orange et de Montécuculi : toutes ces choses jointes ensemble firent perdre aux François leur avantage, et les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV, afin de regagner la supériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-comté: Turenne entra dans le Pala- 1674.
tinat; ses troupes y commirent des excès énormes. L'Electeur Palatin, qui de son château avoit vu brûler plusieurs villages, s'en plaignit à la diète; et l'Empereur, qui avoit tranquillement vu subjuguer la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'Empire; il rompit avec le roi de France, et c'est peut-être la seule guerre que la maison d'Autriche ait entreprise pour la sureté et la défense de l'Allemagne.

Léopold se joignit à l'Espagne, et à la Hollande, et Frédéric-Guillaume s'engagea de conduire seize mille hommes au secours de 'Empire; les Hollandois et les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans

l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV attaquoit l'Empire, la résolution que l'Electeur prit de le secourir dans cette occasion, n'étoit point contraire aux engagemens qui subsistoient avec la France depuis la paix de Vossem.

Le commencement de cette campagne fut malheureux pour les alliés. Le prince d'Orange venoit d'être battu à Senef par le prince de Condé; Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le duc de Lorraine Charles IV à Sinzheim, et marcha de là à Holzheim, où il defit Bournonville, qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'Electeur passa le Rhin à Strasbourg, et joignit Bournonville peu de jours après sa défaite : il trouva les généraux qui commandoient cette armée, divisés et animés les uns contre les autres, et plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

Depuis la jonction des Brandebourgeois, l'armée impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes. L'Electeur, qui cherchoit la gloire, et qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement. L'armée prit le camp de Kokersberg

les Brandebourgeois s'emparèrent du petit château de Woselsheim ; et Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Saar, et se retira en Lorraine.

Ainsi se perdit infructueusement cette campagne, ou les troupes de l'Empire, manquant de profiter de leur supériorité, laissèrent à leurs ennemis le temps et les moyens de leur porter les coups les plus dangereux; l'Electeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Masmunster, et les Impériaux bloquèrent Brisac.

Turenne étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une armée où régnoit la discorde; il reçut un secours de dix mille hommes de l'armée de Flandre. Après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'Electeur avoit prévu ce qui devoit arriver, et il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant; la retraite des François l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Thann et de Bedfort, pénètre dans les quartiers des Impériaux, en enlève deux, fait prisonnier

un régiment des dragons (*) brandebourgeois, bat Bournonville dans le Sundgau auprès de Muhlhausen, et poursuit ce général, qui se joint en hâte à l'Electeur, lequel avoit assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive, il présente sa première ligne vis-à-vis du front de ce camp, qui étoit inattaquable, et le tourne avec la seconde. L'Electeur, posté dans un terrain serré, pris en flanc par Turenne, et contrarié par Bournonvile, décampa pendant la nuit, et repassa le Rhin à Strasbourg. Les Impériaux levèrent le siége de Brisac, et les François devinrent les maîtres de l'Alsace. Frédéric-Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois.

Les mauvais succès que l'Electeur eut dans cette campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connoissent les principes selon lesquels se conduit la cour de Vienne.

Les ministres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux ministres du roi de France, et Bournonville ne pouvoit pas se comparer à Turenne.

A Vienne, des ministres qui n'étoient que politiques, dressoient dans la retraite de leur

(*) Régiment de Spaen.

cabinet des projets de campagne qui n'étoient point militaires ; et il prétendoient mener les généraux par la lisière, dans une carriere où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, des ministres qui savoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, et croyoient les Condé et les Turenne d'assez grands hommes pour s'en rapporter à eux sur la manière de les exécuter (*).

Les généraux françois, presque souverains dans leurs armées, s'abandonnoient à la libre impulsion de leur génie; ils profitoient de l'occasion lorsqu'elle se présentoit : au lieu que les ennemis la perdoient souvent par l'envoi de courriers qui demandoient à l'Empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étoient pas faisables à leur retour.

L'Empereur, qui dans ses armées décoroit l'Electeur de la représentation, ne mettoit sa confiance qu'en ses propres généraux; de là

(*) Le cardinal de Richelieu, montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit passer une rivière, le général allemand lui donna sèchement sur les doigts, et lui dit : „ M. le cardinal, votre doigt n'est pas un pont. „

vint que Montécuculi fit manquer les projets de la campagne de 1672, et que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le conseil de Vienne, qui n'étoit point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sinzheim et de Holzheim, pensoit que l'Allemagne seroit perdue s'il risquoit la quatrième; ajoutons à cela la mésintelligence des généraux de l'Empereur. Ces raisons, prises ensemble, firent que Frédéric-Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

1675. Pendant que Turenne assuroit les frontières de la France par son habileté, le conseil de Louis XIV travailloit à le débarrasser d'un ennemi dangereux; et afin de séparer Frédéric-Guillaume des Impériaux, la France lui suscita une diversion qui les rappela dans ses propres états.

Quoiqu'en 1673 la Suède eût fait une alliance défensive avec l'Electeur, la France trouva le moyen de la rompre; et Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une armée suédoise.

Le prince d'Anhalt, qui en étoit gouverneur, se plaignit amèrement de cette irruption;

Wrangel se contenta de lui répondre que les Suédois se retireroient avec leurs troupes, dès que l'Electeur auroit fait sa paix avec la France.

Le prince d'Anhalt informa l'Electeur de la désolation de ses états, et des pillages que les Suédois y exerçoient ; et comme il avoit trop peu de troupes pour se présenter devant une armée, l'Electeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

Tandis que les troupes brandebourgeoises se refaisoient des fatigues de la campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie, les paysans de la Marche, désespérés des vexations des Suédois, s'attroupèrent, et remportèrent quelques avantages sur leurs ennemis ; ils avoient formé des compagnies ; l'on voyoit sur leurs drapeaux le nom de l'Electeur, avec cette légende :

Pour le Prince et pour la Patrie,
Nous sacrifierons notre vie.

Wrangel, qui tenoit pourtant une espèce d'ordre parmi les Suédois, tomba malade ; et son inaction augmenta les concussions et les

pillages. Les églises n'étoient point épargnées, et l'avidité intéressée du soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

Les Marches, qui soupiroient après leur libérateur, ne l'attendirent pas long-temps; Frédéric-Guillaume, qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, et arriva le 11 de Juin à Magdebourg. Il fit fermer les portes de cette forteresse, incontinent après son arrivée, et il usa de toutes les précautions possibles, pour dérober aux ennemis les nouvelles de son approche. L'armée passa l'Elbe vers le soir, et arriva par des chemins détournés, la nuit d'aprés, aux portes de Rathenow : il fit avertir de son arrivée le sieur de Briest, (*) qui étoit dans cette ville, et concerta avec lui en secret les moyens de surprendre les Suédois.

Briest s'acquitta habilement de sa commission; il donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenow; les Suédois si livrèrent sans retenue aux charmes de la boisson, et pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'Electeur fit

(*) Il étoit conseiller de province, et très-attaché à l'Electeur.

passer la Havel sur différens bâteaux à des détachemens d'infanterie, pour assaillir la ville de tous les côtés.

Le général Derfflinger, se disant commandant d'un parti suédois, poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenow; il fit égorger les gardes, et en même-temps toutes les portes furent forcées; la cavalerie nettoya les rues, et les officiers suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil qu'ils étoient prisonniers d'un prince qu'ils croyoient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces temps les postes avoient été établies comme à présent, cette surprise auroit presque été impossible; mais c'est le propre des grands hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

L'Electeur, qui savait de quel prix sont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenow que toute son infanterie l'eût joint; il marcha avec sa cavalerie droit à Nauen, afin de séparer le corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg. Quelque diligence qu'il fît dans cette conjoncture décisive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté

Brandebourg au bruit de son approche, et s'étoient retirés par Nauen, une heure avant qu'il arrivât; il les suivit avec vivacité, et il apprit, par la déposition des prisonniers et des déserteurs, que ce corps marchoit à Fehrbellin, où il s'étoit donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'armée brandebourgeoise consistoit en cinq mille six cents chevaux; elle n'avoit point d'infanterie, et menoit cependant douze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix régimens d'infanterie, et huit cents dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre, et la différence des armes, l'Electeur ne balança point d'aller aux ennemis, afin de les combattre.

Le 18 de Juin il marche aux Suédois. Il confie seize cents chevaux de son avant-garde au prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnoître l'ennemi. Ce prince part; et après avoir traversé un bois, il voit les troupes suédoises campées entre les villages de Hackenberg et de Tornow, ayant un marais à leur dos, le pont de Fehrbellin au de là de leur droite, et une plaine rase devant leur front; il pousse les

grandes gardes, les poursuit et les mène battant jusqu'au gros de leur corps; les troupes sortent en même-tems de leur camp, et se rangent en bataille. Le prince de Hombourg, plein d'un courage bouillant, s'abandonne à sa vivacité, et engage un combat qui auroit eu une fin funeste, si l'Electeur, averti du danger dans lequel il se trouvoit, ne fût accouru à son secours.

Frédéric-Guillaume, dont le coup-d'oeil étoit admirable, et l'activité étonnante, fit dans l'instant sa disposition; il profita d'un tertre pour y placer sa batterie, et en fit faire quelques décharges sur les ennemis. L'infanterie suédoise en fut ébranlée; et lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter, il fondit avec toute sa cavalerie sur la droite des ennemis, l'enfonça et la défit. Les régimens suédois du corps et d'Ostrogothie furent entièrement taillés en pièces; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche; les Suédois se jetèrent dans les marais où ils furent tués par les paysans, et ceux qui se sauvèrent s'enfuirent par Fehrbellin, où ils rompirent le pont derrière eux.

Il est digne de la majesté de l'Histoire de

rapporter la belle action que fit un écuyer de l'Electeur dans ce combat. L'Electeur montoit un cheval blanc; Froben, son écuyer, s'aperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval, qui se distinguoit par sa couleur, que sur les autres; il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'Electeur étoit ombrageux, et à peine ce fidelle domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué, et sauva ainsi par sa mort la vie à l'Electeur.

Ce prince, qui n'avoit point d'infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'ennemi dans sa fuite; il se contenta d'établir son camp sur le champ de bataille où il avoit acquis tant de gloire. Il pardonna au prince de Hombourg d'avoir exposé avec tant de légéreté la fortune de tout l'état, en lui disant: „ Si je vous jugeois „ selon la rigueur des lois militaires, vous „ auriez mérité de perdre la vie; mais à „ Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat d'un „ jour aussi heureux, en répandant le „ sang d'un prince qui a été un des prin- „ cipaux instrumens de ma victoire! „

Les Suédois perdirent, dans cette journée, aussi célèbre que décisive, deux étendards,

huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes, et grand nombre d'officiers.

Derfflinger arriva avec l'infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de prisonniers, et reprit, avec leur bagage, une partie du butin qu'ils avoient fait dans les marches de Brandebourg. L'armée suédoise, qui étoit fondue et réduite à quatre mille combattans, se retira par Ruppin et Witstock dans le duché de Mecklenbourg.

Peu de capitaines ont pu se vanter d'avoir fait une campagne pareille à celle de Fehrbellin. L'Electeur forme un projet aussi grand que hardi, et l'exécute avec une rapidité étonnante; il enlève un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croyoit encore en Franconie; il vole aux plaines de Fehrbellin, où les ennemis s'assembloient; il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence; et avec un corps de cavalerie, inférieur et harassé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une infanterie nombreuse et respectable, qui avoit subjugué par sa valeur l'Empire et la Pologne. Par l'habileté de sa conduite il laisse à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit

été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté. Cette expédition, aussi brillante que valeureuse, mérite qu'on lui applique le *veni*, *vidi*, *vici*, de César; il fut loué par ses ennemis, béni par ses sujets; et sa postérité date de cette fameuse journée le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

Les Suédois, battus par l'Electeur, furent déclarés ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses membres; s'ils avoient été secondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des alliés.

L'Electeur, fort des secours des Impériaux et des Danois, attaqua à son tour les Suédois dans leurs provinces; il entra en Poméranie, et se rendit maître des trois principaux passages de la Peene.

Les Brandebourgeois prirent la ville de Wolgast et l'île de Wollin; Wismar ne se rendit aux Danois qu'après que le prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes électorales.

1676. Les intérêts qui lioient également le roi de Danemark et le grand Electeur, dans la guerre qu'ils faisoient aux Suédois, furent resserrés plus étroitement par une alliance

qu'ils conclurent ensemble au commencement de l'année 1676.

La forte garnison que les Suédois avoient à Stralsund, incommodée du voisinage des troupes brandebourgeoises, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'île de Wollin; Mardefeld y passa avec un détachement suédois, et assiégea les troupes électorales qui en défendoient la capitale. La vigilance du maréchal Derfflinger leur fit payer assez cher leur entreprise; il rassembla quelquesuns de ses quartiers, passa dans l'île de Wollin, battit Mardefeld, et l'auroit entièrement défait, si le Suédois n'eût gagné ses vaisseaux en hâte, et ne se fût sauvé à Stralsund.

Au commencement de la campagne, la Baltique se vit couverte de deux puissantes flottes, qui bloquèrent les Suédois dans leurs ports, et les empêchèrent d'envoyer des secours en Poméranie : l'une étoit la flotte que les Hollandois envoyoient au secours des alliés, commandée par l'Amiral Tromp, le plus grand marin de son siècle; l'autre étoit celle du roi de Danemark, sous les ordres de l'amiral Juel, qui ne le cédoit guères en réputation au premier. Les capres brandebourgeois se distinguèrent même dans

cette campagne, et firent des prises sur les Suédois.

Cette nation, prévoyant qu'il lui seroit impossible de résister au nombre d'ennemis qu'elle venoit de s'attirer, hasarda quelques propositions de paix, pour détacher l'Électeur de ses alliés, et peut-être même pour le commettre avec eux : voici comment la Suède s'y prit.

Wangelin, qui avoit été fait prisonnier à Rathenow, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, et se servit de toutes les séductions de la politique, pour engager l'Électeur à se réconcilier avec la Suède; mais Fréderic-Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejeta loin de lui des propositions aussi contraires à sa gloire.

Il se mit à la tête de ses troupes, et prit Anclam, malgré l'opposition qu'y mit le général Koenigsmark; il tourna ensuite ses armes victorieuses vers Stettin, qu'il se contenta de bloquer, la saison étant trop avancée pour en faire le siége dans les formes.

1677. La campagne suivante s'ouvrit sur mer par une bataille navale, où la flotte suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI, qui n'avoit été que pupille jusqu'alors,

parvenu à l'age de majorité, commença à paroître comme roi; il se mit à la tête de son armée; et pour son coup d'essai il gagna la fameuse bataille de Lunden en Scanie, où Christian V fut mis en fuite, après avoir laissé six mille hommes sur la place.

La fortune des Suédois, qui prévaloit contre le roi de Danemark, devenoit impuissante contre l'Électeur; cette campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuses.

L'Électeur, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6 de Juin devant cette place; les Brandebourgeois attaquèrent cette ville par la rive droite de l'Oder; et les Lunebourgeois, qui s'étoient joints à l'Électeur, poussèrent leurs approches du côté de la rive gauche de cette rivière: le siége dura six mois de tranchée ouverte.

Les fortifications de Stettin consistoient dans des boulevards de terre, entourés d'un fossé, et défendus par une mauvaise contrescarpe; quelques redoutes en étoient les seuls ouvrages extérieurs. Selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places à présent, cette bicoque n'auroit pu faire une longue résistance : alors les troupes de

l'Electeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des siéges; elles étoient excellentes pour des coups de main, mais elles menoient peu de gros canons, peu de mortiers avec elles, et manquoient surtout d'habiles ingénieurs.

Stettin capitula le 14 Décembre. La garnison étoit réduite à trois cents hommes; et les relations de ces temps assurent que les assiégeans y perdirent dix mille hommes. Il paroît cependant clairement, que ce nombre a été grossi, soit que ces auteurs crussent qu'un siége ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, soit qu'ils fussent trompés eux-mêmes par de fausses nouvelles. Les plus grandes forteresses maçonnées, casematées et minées, que de grandes armées assiègent, ne coûtent pas aussi cher aux princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, selon ces auteurs, aux Brandebourgeois.

Après la prise de cette ville, les Lunebourgeois se retirèrent chez eux.

Les avantages brillans que l'Électeur remporta sur ses ennemis, ne firent pas sur la cour impériale l'impression favorable à laquelle on devoit s'attendre; l'Empereur

vouloit avoir de foibles vassaux et de petits sujets, et non pas des princes riches et des électeurs puissans. Comme sa politique tendoit au despotisme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les princes dans la médiocrité et dans l'impuissance. Ses conseillers (et entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire : „ Qu'on voyoit à Vienne avec „ chagrin qu'un nouveau roi des Vandales „ s'agrandît sur les bords de la Baltique. „ Ou il falloit le souffrir et se taire, ou il falloit avoir des moyens pour l'empêcher.

Pendant que les expéditions militaires 1678. de l'Electeur n'étaloient qu'une suite de prospérités et de triomphes, Louis XIV donnoit des lois à l'Europe, et lui prescrivoit des conditions de paix. Par le traité de cette année, la France resta en possession de la Franche-comté, qui y fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre espagnole, et de la forteresse de Fribourg. Après que cette paix eut été signée à Nimègue, le prince d'Orange tenta vainement de la rompre en livrant l'inutile combat de Saint-Denys, où le duc de Luxembourg triompha malgré la ruse et

la mauvaise foi de son adversaire. Les Hollandois, en faisant cette paix, avoient pensé à eux, et point à leurs alliés : Frédéric-Guillaume leur reprocha leur ingratitude; mais la chose étoit dès-lors sans remède.

La France proposa à l'Electeur de rendre aux Suédois les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, et de les indemniser des frais de la guerre. Il auroit été difficile que Louis XIV eût prescrit des conditions plus humiliantes à un prince abattu par ses défaites; aussi l'Electeur n'en voulut-il point entendre parler; ses voeux s'élevoient plus haut, et il espéroit de conserver par des traités ce qu'il avoit acquis par des combats. Il gagna plus par ses négociations à la paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes et par ses nombreuses victoires.

La guerre continua en Poméranie. Les Suédois enlevèrent dans l'île de Rugen deux détachemens, l'un danois, l'autre brandebourgeois, chacun fort de six cents hommes; et le roi de Dannemark perdit Christiania et le district de Blekingen.

La fortune de l'Electeur, ou (pour mieux

dire) son habileté, n'étant assujettie à aucun hasard, parut dans cette guerre également stable; il reçut un secours de quatre mille Lunebourgeois, avec lesquels et à l'aide des vaisseaux danois, il fit une descente dans l'île de Rugen, en chassa les Suedois, et leur enleva la Fehrschanz; il s'empara tout de suite de l'île de Daenholm, passa à Stralsund, et fit bombarder cette ville avec tant de vivacité, qu'elle se rendit au bout de deux jours. Il termina enfin cette belle campagne par la prise de Gripswalde.

Il sembloit que la fortune se plût à fournir à ce prince des occasions où il pût déployer ses grands talens; à peine avoit-il fini sa campagne qu'il apprit que le général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize mille Suédois.

Il reçut cette nouvelle sans étonnement, et y remédia sans embarras; son esprit fertile en expédiens, lui fournissoit en foule des projets dont il ne lui restoit à faire que le choix et l'application. Il pensa et il exécuta dans le même moment; le général Goertzke fut détaché avec trois mille hommes; il arriva heureusement à Koenigsberg, où il se joignit à Hohendorff, et

se tint dans l'inaction jusqu'à l'arrivée de l'Electeur.

Pour fortifier son parti, Frédéric-Guillaume fit une alliance défensive avec ces mêmes Hollandois qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté; il les dispensa de lui payer les subsides arriérés, leur fit la cession réelle du fort de Schenk, et n'en reçut en récompense que de frivoles garanties, que ces républicains ingrats refusèrent même d'accomplir.

Les Suédois avançoient en attendant, et faisoient des progrès en Prusse; ils avoient brûlé, en passant, le fauxbourg de Mémel, et s'étoient emparés de Tilsit et d'Insterbourg; leurs troupes s'étoient étendues, et leurs partis couroient tout le pays.

1679. L'Electeur répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence. Le dix de Janvier il part de Berlin, se met à la tête de neuf mille hommes, avec lesquels Derfflinger avoit pris les devants, passe la Vistule le 15, précédé par la terreur de son nom, qui étoit devenu redoutable aux Suédois. Horn se confond à son approche; il perd l'espérance de résister au vainqueur de Fehrbellin; il se retire, et ses troupes se découragent. Goertzke profite

de ce trouble, le suit, le harcelle, le retarde; et ce commencement de désordre fait perdre huit mille hommes aux Suédois. Un grand nombre de paysans, qui s'étoient joints au corps de Goertzke, se jetèrent sur les traîneurs, et sur ceux qui s'écartoient de l'armée suédoise, les firent prisonniers, ou les massacrèrent.

L'Electeur, qui ne perdoit pas ses momens dans l'oisiveté, se trouvoit sur les bords du Frisch-Haff, il avait fait préparer des traîneaux, sur lesquels il mit toute son infanterie et ses troupes dans l'ordre où elles devoient combattre; la cavalerie à leurs côtés suivoit l'Electeur, qui faisoit de cette façon étrange et nouvelle sept grands milles d'Allemagne par jour : on étoit surpris de voir cette course de traîneaux d'une armée sur la glace unie d'un golfe qui, deux mois auparavant, avoit été couvert de vaisseaux de toute la terre, que le commerce de la Prusse y attiroit.

La marche de l'Electeur avec son armée ressembloit au spectacle d'une fête galante et superbe; l'Electrice et toute sa cour étoient avec lui sur des traîneaux; et ce prince étoit reçu dans tous les endroits où il passoit, comme le libérateur de la patrie.

Arrivé à Labiau, il détacha le général Tréfenfeld avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois et lui donner le temps de les joindre; il fit le même jour une traite considérable sur le golfe de Courlande, et arriva le 19 de Janvier avec son infanterie à trois milles de Tilsit, où les Suédois avoient leur quartier: il apprit, le même jour, que Tréfenfeld avoit battu deux régimens des ennemis auprés de Splitter, et qu'il leur avoit pris vingt-huit drapeaux (*) et étendarts, deux paires des timbales, et sept cents chariots de bagage.

Les Suédois, battus par Tréfenfeld, harcelés par Goertzke, et intimidés par le voisinage de l'Electeur, abandonnèrent Tilsit, et se retirèrent du côté de la Courlande; Goertzke atteignit leur arrière-garde, forte de quatorze cents hommes, entre Schulzen-Krug et Coadjut, et la défit entièrement. Il revint d'un côté, et Tréfenfeld de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les

(*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de drapeaux auprès d'un corps aussi foible; ou il s'est glissé quelque faute de nombre: j'aurois hésité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas constaté par différentes relations qui se trouvent dans les archives royales.

ennemis avoient fait, et conduisant avec eux grand nombre de prisonniers.

La retraite des Suédois ressembloit à une déroute ; de seize mille qu'ils étoient, à peine trois mille retournèrent-ils en Livonie : ils étoient entrés en Prusse comme des Romains, ils en sortirent comme des Tartares.

Ainsi se termina cette expédition, unique dans son espèce, dans laquelle le génie de l'Electeur se déploya tout entier ; où, ni la rigueur de la saison dans ce climat sauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder jusqu'aux frontières de la Livonie, ni les fatigues, ni le nombre des ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette campagne si bien projetée, si bien exécutée, ne valut à l'Electeur que de la réputation : c'est la monnoie des héros ; mais ce n'est pas toujours celle dont les princes se contentent.

Les ennemis de Frédéric-Guillaume l'avoient attiré de l'Alsace dans la Marche, et de la Poméranie en Prusse. A peine en eut-il expulsé les Suédois, que les cris de ses sujets lui annoncèrent que trente mille François, sous les ordres du général Calvo, étoient entrés dans le duché de Clève.

Louis XIV insistoit sur l'entier rétablissement des Suédois, et rien ne put le fléchir sur cet article ; Colbert rejeta avec hauteur toutes les propositions que lui avoient faites les ministres de l'Electeur.

La partie devenoit trop inégale; l'Electeur de Brandebourg et le roi de Danemark, qui étoient restés les seuls champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute lutte sur Charles XI et sur Louis XIV ensemble. Malgré la répugnance que l'Electeur avoit à se désister de ses conquêtes, il fit pour quinze jours une trève avec les François, et leur remit les villes de Wésel et de Lippstadt jusqu'à l'entière conclusion de la paix.

Ce terme s'étant écoulé sans qu'on eut pu convenir de rien, Créqui entra avec dix mille hommes dans la principauté de Minden ; les Lunebourgeois l'y joignirent, et ces troupes renfermèrent conjointement entre elles et le Wéser un corps brandebourgeois que le général Spaen commandoit : c'étoit le même régiment de dragons fait prisonnier en Alsace, qui fut pris auprès dé Minden pour la seconde fois ; depuis, l'Electeur le supprima entièrement.

Frédéric-Guillaume, abandonné par l'Empereur, et ne recevant que des refus de la part des Hollandois, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, résolut enfin de s'accommoder. Il envoya le sieur de Meinders à Saint Germain-en-Laye, où la cour de France se tenoit, et où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes: savoir, que le traité de Westphalie serviroit de base à cette paix; que l'Electeur auroit en propriété tous les péages des ports de la Poméranie ultérieure, avec les villes de Camin, Garz, Greiffenberg et Wildenbruck: il consentit de son côté à remettre les Suédois en possession de toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, et à ne point assister le roi de Danemark; moyennant quoi la France évacua ses provinces de Westphalie, et lui paya trois cents mille ducats, pour l'indemniser des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ses états.

Cette paix ainsi conclue et ratifiée fut mise en exécution, sans qu'aucun incident en suspendît l'accomplissement.

Le roi de Danemark ne tarda point à suivre l'exemple de l'Electeur; il fit sa paix avec la France et la Suède à Fontainebleau, avec

cette différence que l'Électeur y trouva du moins quelques avantages, et que le roi de Danemark, pour avoir attendu trop long-temps, n'en profita en aucune manière.

La paix de Saint-Germain termina les exploits militaires de Frédéric-Guillaume; ses dernières années furent pacifiques, et s'écoulèrent avec moins d'éclat. Cependant son grand génie se manifesta jusque dans les moindres actions de sa vie.

Les vertus de ce prince se modifioient selon les circonstances où il se trouvoit, paraissant tantôt plus héroïques et plus sublimes, tantôt plus douces et plus secourables.

Un préjugé assez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuse témérité des ambitieux; l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles; ils préfèrent les Erostrates qui brûlent les temples, aux Amphions qui élèvent des villes, et les victoires d'Octave au règne d'Auguste.

Frédéric-Guillaume étoit également admirable à la tête de ses armées, où il paraissoit comme le libérateur de sa patrie, et à la tête de son conseil, où il administroit la justice à ses peuples. Ses belles qualités lui attiroient la

confiance de ses voisins; son équité lui avoit élevé une espèce de tribunal suprême, qui s'étendoit au-delà de ses frontières, et d'où il jugeoit ou concilioit des souverains et des rois. Il fut choisi médiateur entre le roi de Danemark et la ville de Hambourg; Christian V reçut cent vingt-cinq mille écus de cette ville, qui étoit une éponge que les Danois pressoient dans le besoin: elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric-Guillaume.

L'Orient rendit un hommage à ce prince dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontières de l'Asie. Murad Géray, kan des Tartares, rechercha son amitié par une ambassade; l'interprète du Budziak avoit un nez de bois et point d'oreilles; et l'on fut obligé d'habiller l'ambassadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la cour.

L'Electeur, recherché des Tartares, se fit respecter des Espagnols. Cette cour lui devoit des subsides dont il ne pouvoit obtenir le payement; il envoya vers la Guinée neuf petits vaisseaux, dont il s'étoit servi dans la Baltique; et cette escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre espagnol, qu'elle conduisit dans le port de Koenigsberg.

1680. Environ dans ce temps Frédéric-Guillaume entra en possession du duché de Magdebourg, qui fut à jamais incorporé à l'électorat de Brandebourg, après la mort du dernier administrateur, qui étoit un prince de la maison de Saxe.

L'Electeur eut depuis, comme directeur du cercle de Westphalie, la commission impériale de protéger les états de l'Ost-Frise contre leur prince, qui les chicanoit sur leurs priviléges; et comme il avoit des vues sur cette principauté, il profita de cette occasion pour mettre garnison brandebourgeoise à Gretzil, et il établit à Embden une compagnie de négocians, qui commercèrent en Guinée, et y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

Ces petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV. Ce monarque avoit fait de la paix un temps de conquêtes; il avoit établi des chambres de réunion, qui, par l'examen d'anciennes chartes et d'anciens documens, lui adjugeoient des villes et des seigneuries, dont il se mettoit en possession sous prétexte que c'étoient originairement des fiefs ou des dépendances de la préfecture de Strasbourg et de l'Alsace.

L'Empire, épuisé par une longue guerre,

se contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV; mais l'Electeur, qui n'avoit 1681. point été compris dans la paix de Nimègue, refusa de signer cette lettre, et conclut une alliance avec l'Electeur de Saxe et le duc de Hanovre, pour le maintien de la paix de Westphalie et de Saint-Germain.

Louis XIV, qui ne vouloit point être trou- 1682. blé par l'Empereur, ni par l'Empire dans ses conquêtes pacifiques, fit jouer des ressorts en Orient, qui ne tardèrent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

Il s'en falloit de deux ans que la trève que les Infidelles avoient faite avec les Chrétiens (*) ne fût écoulée; cependant les Turcs, appelés par les protestans de Hongrie, qui s'étoient révoltés contre la maison d'Autriche, vinrent 1683. avec une armée formidable jusqu'aux portes de Vienne.

Léopold qui, de même que les princes de sa maison, n'étoit pas guerrier, se sauva à Linz, malgré toute sa hauteur; cependant Vienne fut secourue par Jean Sobieski, roi de Pologne, un des grands hommes de son siècle; et l'Empereur rentra à Vienne avec

(*) Après la bataille de Saint-Gothar.

moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses ennemis. Les représentations du Pape, des Electeurs de Brandebourg et de Bavière, et des principaux princes de l'Allemagne, le portèrent enfin à conclure une trève avec la France, qui fut signée le 15 d'Août 1684.

L'Electeur fit la même année une alliance avec les cercles de la basse Saxe et de la Westphalie, pour leur commune défense; on y stipula que les princes qui rassembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des états voisins: ces traits caractérisent trop les moeurs de ces temps-là pour les omettre.

L'Electeur avoit des prétentions sur les duchés de Jaegerndorff, Ratibor, Oppeln, Brieg, Wolau et Lignitz, situés en Silésie: ces duchés lui étoient dévolus en toute justice, par des traités de confraternité, faits avec les princes qui les avoient possédés, et confirmés par les rois de Bohème. Il se flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable pour demander à l'Empereur qu'il fit justice à ses

prétentions ; et il sollicita en même-temps l'investiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoissoit de droits que les siens, de prétentions que celles de la maison d'Autriche, et de justice que sa fierté, accorda ce qu'il ne pouvoit pas refuser, c'est-à-dire, l'investiture 1685.
du duché de Magdebourg. Il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes brandebourgeoises, qu'il vouloit faire servir dans la guerre contre les Turcs ; mais l'Electeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder. Deux mille Brandebourgeois se joignirent aux troupes de Sobieski, et aidèrent les Polonois à repousser les Turcs qui les attaquoient.

Tous les événemens sembloient concourir aux avantages de l'Electeur. Louis XIV, dont la politique avoit protégé les protestans d'Allemagne contre l'Empereur, persécuta ceux de son royaume, qui étoient inquiets et remuans, et il troubla la France par la révocation du fameux édit de Nantes : il se fit une émigration dont on n'avoit guère vu d'exemples dans l'Histoire ; un peuple entier sortit du royaume par esprit de parti, en haine du Pape, et pour recevoir sous un autre ciel la communion sous les deux espèces. Quatre

cents mille ames s'expatrièrent ainsi, et abandonnèrent tous leurs biens pour détonner dans d'autres temples les vieux pseaumes de Clément Marot. Beaucoup enrichirent l'Angleterre et la Hollande de leur industrie; vingt mille François s'établirent dans les états de l'Electeur; leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans. Frédéric-Guillaume les reçut avec la compassion qu'on doit aux malheureux, et avec la générosité d'un prince qui encourage les possesseurs d'arts utiles à ses peuples. Cette colonie prospéra toujours, et récompensa son bienfaiteur de sa protection; l'électorat de Brandebourg puisa depuis dans son propre sein une infinité de marchandises qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'étranger.

Frédéric-Guillaume s'aperçut que sa pitié le brouilleroit avec Louis XIV; et comme on regardoit en France de mauvais oeil l'asile qu'il avoit accordé aux réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec l'Empereur, et lui envoya, sous la conduite du général Schoening, huit mille hommes, pour s'en servir contre
1686. les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la prise de Bude; elles acquirent

une réputation distinguée à l'assaut général de cette ville, où elles entrèrent des premières. L'Empereur leur refusa cependant, après cette campagne, des quartiers en Silésie, et elles retournèrent hiverner dans la Marche de Brandebourg. En récompense de ce service l'Empereur céda ensuite le cercle de Swibus à l'Electeur, en forme de dédommagement de ses justes prétentions.

Le refuge des François à Berlin, et les secours que l'Electeur avoit accordés à l'Empereur, achevèrent d'indisposer Louis XIV contre lui; il refusa de continuer le subside annuel qu'il lui payoit depuis la paix de Saint-Germain.

Cependant Louis XIV violoit ouvertement, sous prétexte de remplir l'esprit du traité de Nimègue, la trève qu'il avoit conclue avec l'Empereur; il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre; il prit Trèves, et en fit raser les ouvrages, et l'on travailloit à force à relever les fortifications d'Huningue. Il soutenoit les prétentions de Charlotte, princesse palatine, épouse du duc d'Orléans, sur quelques bailliages du Palatinat, droits auxquels elle avoit renoncé par son contrat de mariage. Un voisin aussi entreprenant

donna enfin l'alarme à l'Allemagne; et les cercles de Souabe, de Franconie et du bas Rhin firent une alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formoit l'ambition de ce monarque.

1687. Tant de sujets de plainte ne purent exciter l'Empereur à s'en faire raison; la guerre des Turcs rendoit Léopold circonspect, et le gouvernement foible d'Espagne ne sortoit point de sa léthargie. Nous verrons cependant dans la suite que l'élection du prince de Furstenberg, que le chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'Empereur de rompre avec un voisin dont les entreprises ne gardoient aucune mesure, et qui ne connoissoit aucunes bornes à sa puissance.

L'Electeur ne vit point le commencement de cette guerre. Il accorda pour la seconde fois sa protection à la ville de Hambourg, que le roi de Danemark assiégeoit en personne; ses envoyés, Paul Fuch et Schmettau, firent consentir Frédéric V à lever son camp de devant cette ville, et à rétablir toutes les choses sur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entreprise. Environ dans ce temps le duc de Weissenfels s'accorda avec l'Electeur

sur les quatre bailliages démembrés du duché de Magdebourg dont le duc étoit en possession; l'Electeur acheta celui de Bourg pour trente-quatre mille écus, et renonça aux prétentions qu'il avoit sur ceux de Querfurt, Juterboch et Dahme.

Le Nord fut sur le point d'être troublé inopinément par les différends que le roi de Danemark eut avec le duc de Gottorp, touchant la paix de Roschild, par laquelle le roi de Suède Charles Gustave avoit procuré à ce duc l'entière souveraineté de ses états. Les Danois, en haine de cette paix, chassèrent ce prince du Sleswic, et déclarèrent qu'ils étoient résolus de conserver la possession de ce duché comme celle du Danemark même. L'empereur Léopold voulut se mêler de ces différends; mais le roi de Danemark ne consentit à sen remettre de ses intérêts que entre les mains de l'Electeur de Brandebourg. On tint des conférences à Hambourg et à Altona; Frédéric V offrit au duc de Gottorp de lui céder de certains comtés, dont les produits égaleroient les revenus du Sleswic, à l'exception de la souveraineté; le duc refusa ces offres. L'Electeur n'eut point la satisfaction

de conclure l'accommodement, et la mort termina sa régence glorieuse.

Frédéric-Guillaume avoit été attaqué de la goutte depuis long-temps; cette maladie dégénéra par la suite en hydropisie. Il sentit les progrès de son mal, et vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable. Deux jours avant sa fin il fit assembler son conseil; après avoir assisté aux délibérations, et avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain et une liberté d'esprit entière, il tint un discours à ses ministres, les remercia des fidelles services qu'ils lui avoient rendus, et les exhorta à servir son fils avec le même attachement; après quoi il s'adressa au prince électoral, lui exposa les devoirs d'un bon prince, et lui fit une courte analyse de l'état où il laissoit ses affaires; il lui recommanda affectueusement de secourir le prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit sur l'Angleterre; il insista surtout sur l'amour et la conservation des peuples qu'il alloit gouverner, et les lui recommanda comme un bon père peut recommander ses enfans en mourant. Il fit ensuite quelques actes de piété, et attendit tranquillement la mort: il expira le 28 d'Avril

1688, avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses victoires.

Il eut deux femmes, Henriette d'Orange, mère de Frédéric III, qui lui succéda, et Dorothée de Holstein, mère des margraves Philippe, Albert, Charles et Louis, et des princesses Elisabeth Sophie et Marie-Amélie.

Frédéric-Guillaume avoit toutes les qualités qui font les grands hommes, et la Providence lui fournit toutes les occasions de les déployer. Il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens; il n'abusa jamais de ses vertus héroïques et n'employa sa valeur qu'à défendre ses états et à secourir ses alliés. Il étoit prévoyant et sage, ce qui le rendoit grand politique: il étoit laborieux et humain, ce qui le rendoit bon prince. Insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre épouse. S'il aimoit le vin et la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée. Son tempérament vif et colère le rendoit sujet aux emportemens, mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du

Portrait.

second, et son coeur réparoit avec abondance les fautes qu'un sang trop facile à émouvoir lui faisoit commettre. Son ame étoit le siége de la vertu ; la prospérité n'avoit pu l'enfler, ni les rèvers l'abattre. Magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais son caractère ; il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation, et pour le dire enfin en un mot, sa vie fait son éloge.

Comparaison. Dans ce siècle, trois hommes attirèrent sur eux l'attention de toute l'Europe; Cromwel, qui usurpa l'Angleterre, et couvrit le parricide de son roi d'une modération apparente et d'une politique soutenue; Louis XIV, qui fit trembler l'Europe devant sa puissance, protégea tous les talens, et rendit sa nation respectable dans tout l'univers; Frédéric-Guillaume, qui avec peu de moyens fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un état qu'il avoit trouvé enseveli sous ses ruines. Le nom de grand n'est dû qu'à des caractères héroïques et vertueux : Cromwel, dans sa profonde politique, fut souillé des crimes de son ambition ; ce seroit donc avilir la mémoire de

Louis XIV et de Frédéric-Guillaume que de mettre leur vie en opposition avec celle d'un tyran heureux.

Ces deux princes étoient regardés, chacun dans sa sphère, comme les plus grands hommes de leur siècle; leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, et d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports. Comparer ces princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallèle les foudres de Jupiter et les flèches de Philoctète : examiner leurs qualités personnelles, en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'ame et les actions de l'Electeur n'étoient pas inférieures au genie et aux exploits du monarque.

Ils avoient tous les deux la physionomie prévenante et heureuse, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur ame, l'abord facile, l'air et le port majestueux. Louis XIV étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans son maintien, et l'expression plus laconique et plus nerveuse : Frédéric-Guillaume avoit contracté aux universités de Hollande un air plus froid et une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne : mais les

Bourbon comptoient au nombre de leurs aïeux plus de souverains que les Hohenzollern; ils étoient rois d'une grande monarchie, qui avoit eu long-temps des princes parmi leurs vassaux; les autres étoient électeurs d'un pays peu étendu, et alors dépendant en partie des Empereurs.

La jeunesse de ces princes eût une destinée à peu près semblable : le Roi mineur, poursuivi dans son royaume par la fronde et les princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat que ses sujets rebelles livrèrent à ses troupes au faubourg S. Antoine. Le prince électoral, dont le père avoit été dépouillé de ses états par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la guerre sous le prince Frédéric-Henri d'Orange, et se distingua aux siéges des forts de Schenk et de Bréda. Louis XIV, parvenu à la régence, soumit son royaume par le poids de l'autorité royale. Frédéric-Guillaume, succédant à son père dans un pays envahi, rentra en possession de son héritage, à force de politique et de négociations.

Richelieu, ministre de Louis XIII, étoit un génie du premier ordre; des mesures prises de longue main, soutenues avec courage,

jetèrent les fondemens solides de grandeur sur lesquels Louis XIV n'eut qu'à bâtir: Schwartzenberg, ministre de George-Guillaume, étoit un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Frédéric-Guillaume, lorsqu'il parvint à la régence. Le monarque françois est digne de louange, pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé ; le héros allemand fit plus, il se fraya le chemin seul.

Ces princes commandèrent tous deux leurs armées : l'un ayant sous lui les plus célèbres capitaines de l'Europe ; se reposant de ses succès sur les Turenne, les Condé, les Luxembourg ; encourageant l'audace et les talens ; excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire. Il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faisoit des campagnes par grandeur ; il assiégeoit des villes, mais il évitoit les batailles. Il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enlevèrent toutes les places de Flandre aux Espagnols ; à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la la Franche-Comté en moins de trois semaines à la France : il encouragea ses troupes par sa

présence, lorsqu'elles passèrent le Rhin au gué de Tolhuys, action que l'idolâtrie des courtisans et l'enthousiasme des poëtes fit passer pour miraculeuse. L'autre n'ayant qu'à peine des troupes, et manquant de généraux habiles, suppléa lui seul, par son puissant génie, aux secours qui lui manquoient; il formoit ses projets et les exécutoit; s'il pensoit en général, il combattoit en soldat; et par rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession, Au passage du Rhin j'oppose la bataille de Varsovie, qui dura trois jours, et dans laquelle le grand Electeur fut un des principaux instrumens de la victoire. A la conquête de la Franche-Comté j'oppose la surprise de Rathenow, et la bataille de Fehrbellin, où notre héros, à la tête de cinq mille cavaliers, défit les Suédois, et les chassa au-delà de ses frontières; et si ce fait ne paraît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son amée vola sur une mer glacée, fit quatre-vingt milles en huit jours, et où le nom seul de ce grand prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

Les actions du monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre

des

des troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, et par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables que son courage et son génie y font tout, qu'avec peu de moyens il exécute les entreprises les plus difficiles, et que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

Les prospérités de Louis XIV ne se soutinrent que pendant la vie des Colbert, des Louvois, et des grands capitaines que la France avoit portés : la fortune de Frédéric-Guillaume fut toujours égale, et l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses ministres et de ses généraux, et que l'héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.

Le Roi ajouta, par ses conquêtes, la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace et en quelque façon l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe : l'Electeur acquit par des traités la Poméranie, le Magdeboug, le Halberstadt, et Minden, qu'il incorpora au Brandebourg, et il se servit de l'envie qui déchiroit ses

voisins, de-sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

Louis XIV étoit l'arbitre de l'Europe, par sa puissance qui en imposoit aux plus grands rois : Frédéric-Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne, par sa vertu qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposoit, le roi de Danemark et d'autres princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'Electeur, et respectoient ses jugemens équitables.

François I avoit essayé vainement d'attirer les beaux-arts en France : Louis XIV les y fixa ; sa protection fut éclatante ; le goût attique et l'élégance romaine renaquirent à Paris ; Uranie eut un compas d'or entre ses mains ; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers ; et des palais somptueux servirent d'asile aux Muses. George-Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays : la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le nord de l'Allemagne. Frédéric-Guillaume repeupla ses états ; il changea des marais en prairies, des déserts en hameaux,

des ruines en villes; et l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables; il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

Louis XIV mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts : la mémoire de l'Electeur sera chère à ses derniers neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un, dont la protection libérale servit à éclairer le monde : l'humanité doit des autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

Mais le Roi chassa les réformés de son royaume, et l'Electeur les recueillit dans ses états : sur cet article le prince superstitieux et dur est bien inférieur au prince tolérant et charitable; la politique et l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entière aux vertus de l'Electeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité françoise l'emporte sur la frugalité allemande : Louis XIV avoit autant d'avance sur Frédéric-Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'un donna des subsides en foulant ses

peuples : l'autre les reçut en soulageant les siens. En France, Samuel Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne : dans la Marche, la banque des états paya, malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens, et le fléau de la peste.

Tous deux firent des traités et les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité : les princes puissans éludent l'esclavage de leur paroles par une volonté libre et indépendante; les princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagemens, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

Le monarque se laissa gouverner vers la fin de son règne par sa maîtresse, et le héros par son épouse : l'amour propre du genre-humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

Ils finirent tous deux en grands hommes comme ils avoient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire et la vie avec une indifférence stoïque; conduisant d'une main sure le gouvernail de l'état jusqu'au moment de leur mort; tournant leurs pensées sur leurs peuples, qu'ils recomman-

dérent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle; et ayant justifié par une vie pleine de gloire et de merveilles le surnom de grand qu'ils reçurent de leurs contemporains, et que la postérité leur confirme d'une commune voix.

FRÉDÉRIC III. (*)

PREMIER

ROI DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC III naquit à Koenigsberg en Prusse, le 22 de Juillet 1657, de Louise Henriette d'Orange, première femme du grand Electeur. Il perdit de bonne heure sa mère, et l'Electrice Dorothée lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse. Elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric-Guillaume contre ce fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, et dont l'éducation avoit été assez négligée: l'aigreur du père alla jusqu'au point qu'il auroit vu sans regret passer sa succession à son second fils le prince Philippe.

(*) En qualité d'Electeur.

On osa soupçonner l'Electrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son beau-fils; mais comme on n'en apporte aucune preuve certaine, et que ce fait est avancé assez légèrement, il ne doit point trouver place dans l'Histoire ; il ne faut pas souiller la mémoire des grands par de telles imputations, sans avoir en main la conviction de ces crimes.

Les faits justifient l'Electrice : Frédéric III vécut; il epousa, en 1679, en premières nôces, Elisabeth-Henriette, fille de Guillaume VI, landgrave de Hesse; il se remaria en 1684, après la mort de cette princesse, avec Sophie-Charlotte, fille du duc de Hanovre Ernest Auguste, et soeur de George, qui depuis devint roi d'Angleterre.

L'Electrice Dorothée en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce prince: on assure que le grand Electeur s'étoit déterminé sur ses sollicitations à faire un testament par lequel il partageoit toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son règne entre ses enfans du second lit. Le parti autrichien se servit habilement de ce testament pour indisposer le nouvel Electeur contre la France; l'Empereur s'engagea d'annuller cette disposition paternelle, à condition que Frédéric III lui rendît le

le cerle de Swibus; nous verrons, dans la suite de cette histoire, comment cette convention s'exécuta.

L'avénement de Frédéric III à la régence 1688.
fut l'époque d'une nouvelle guerre; Louis XIV en fut l'auteur. Il demandoit quelques bailliages du Palatinat, comme devant revenir à madame d'Orléans; il se plaignoit de l'injure que les princes allemands lui avoient faite de se liguer à Augsbourg contre la France; il déclaroit que son honneur étoit engagé à soutenir l'élection que les chanoines de Cologne avoient faite du prince de Furstenberg, à laquelle l'Empereur mettoit opposition.

Cette déclaration de guerre fut soutenue par des armées. Le maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg et Mayence; le Dauphin fit en personne les siéges de Manheim et de Frankenthal; presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une campagne sous la domination françoise.

L'Electeur, qui chargeoit la France de tous 1689.
les chagrins que sa belle-mère lui avoit donnés, à cause qu'elle avoit engagé Frédéric-Guillaume, par des raisons d'intérêt, dans le parti de Louis XIV, étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit françois. Les

partisans de l'Empereur nourrissoient soigneusement ce prince dans cette disposition, dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages; ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la monarchie universelle de Louis XIV, avec lequel ils ensorceloient la moitié de l'Europe; l'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, et plongée dans des guerres qui lui étoient tout-à-fait étrangères: mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émousser, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion, et les princes allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un despotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

Dans ce temps-là le charme étoit encore dans sa première force, et il opéra avec efficace sur un esprit préparé par ses préjugés à en recevoir favorablement l'impression. Frédéric III se crut donc obligé de secourir l'Empereur; il envoya le général Schoening avec un corps considérable sur le bas Rhin; les Brandebourgeois s'emparèrent de Rhinbergue; l'Electeur prit en personne le commandement de l'armée, et il mit le siége devant Bonn. Mayence se rendit aux alliés;

les troupes qui avoient pris cette ville se joignirent à celles de l'Electeur, et empêchèrent Boufflers de secourir Bonn; d'Asfeld, qui en étoit gouverneur, rendit cette ville par capitulation le 12 d'Octobre.

L'Electeur fit encore la campagne suivante, 1690.
et continua de fournir des secours considérables aux alliés contre la France. Le prince d'Orange ne commanda point cette année l'armée des alliés en Flandre; son ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus personnels.

Depuis la mort de Cromwel, son fils Richard, plus philosophe que politique, ayant renoncé à la puissance que le Protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglois appelèrent d'une commune voix Charles II au trône de son père. Après sa mort Jacques II lui succéda. Guillaume Stathouder de Hollande, qui avoit épousé sa fille aînée, nommée Marie, profita de l'indisposition de la nation angloise contre son roi, dont le crime principal étoit d'être catholique. Il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre ce prince; ce parti éclata peu de temps après la mort du grand Electeur; et ce fut alors que le prince d'Orange entreprit de détrôner

son beau-père; et ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tardoient trop à lui procurer. Un juif d'Amsterdam, nommé Schwarzau, lui prêta deux millions pour cette expédition, en lui disant : „ Si vous êtes heu-„ reux, je sais que vous me les rendrez; si „ vous êtes malheureux, je consens de les „ perdre. „

Guillaume passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le roi Jacques, battit le parti des opposans, et devint en quelque façon souverain légitime de ces royaumes par l'approbation du peuple, qui sembla autoriser son usurpation. Jacques, qui n'avoit pu se faire considérer sur le trône, ni régner sur une nation dont il devoit respecter les priviléges, laissa échapper le sceptre de ses mains; et poursuivi par ses propres enfans, qui lui avoient arraché la couronne, il se réfugia en France, où sa dignité et ses malheurs ne purent le faire estimer.

1691. Le nouveau Roi d'Angleterre prit le commandement de l'armée des alliés : il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les princes contre la puissance de Louis XIV, qu'il haïssoit. Le monde étoit armé et en guerre, pour lui conserver le

despotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces-unies, qu'il auroit perdues en temps de paix : on l'appeloit *le Roi de Hollande et le Stathouder d'Angleterre.* Malheureux à la guerre, où il fut presque toujours battu, fécond en ressources, et vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable, qui se reproduisoit sans cesse ; il étoit aussi respecté de ses ennemis après ses défaites, que Louis XIV l'étoit après ses victoires.

Il eut une entrevue avec l'Electeur au sujet des intérêts politiques du temps ; le caractère de chacun de ces deux princes étoit trop différent pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations. Guillaume étoit froid, simple dans ses moeurs, et rempli de choses solides : Frédéric III étoit impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial, et sur les nuances des dignités ; un fauteuil et une chaise à dos pensèrent brouiller ces princes pour jamais. Cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'armée de Flandres, que le roi Guillaume commandoit ; et l'Electeur envoya un autre secours considérable à l'Empereur contre les infidelles ; ces troupes se distinguèrent à la bataille de Salankemen,

que le prince Louis de Bade gagna sur les Turcs.

1692. Le roi Guillaume, ou moins heureux, ou moins habile, perdit en Flandres les batailles de Leuze et de Landen.

1693. Le duc Ernest Auguste de Hanovre, beau-père de Frédéric III, fournit de son côté à l'Empereur un corps de six mille hommes pour la guerre de Hongrie, et en récompense de ce secours il obtint la dignité électorale. La création de ce neuvième électorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'Empire; il ne se trouva que les Electeurs de Brandebourg et de Saxe qui l'appuyèrent: mais l'Empereur, qui avoit besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les payant par des titres frivoles.

1694. Il sembloit que cette époque favorisât l'ambition des princes de l'Europe. A peu près dans le même temps que le prince d'Orange mit la couronne d'Angleterre sur sa tête, Ernest, duc de Hanovre, devint Electeur; Auguste, Electeur de Saxe, se frayoit le chemin au trône de Pologne; et Frédéric III rouloit déjà dans sa tête le projet de sa royauté.

Comme c'est une des actions principales de la vie de ce prince, que cet événement est des

plus importans pour la maison de Brandebourg, et qu'il sert de noeud à la politique de Frédéric III, il est nécessaire que nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moyens on l'exécuta, et tous les détails qui influèrent sur ce projet et sur cette négociation.

L'ambition de Frédéric III se trouvoit resserrée tant par son état que par ses possessions. Sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'agrandir aux dépens de ses voisins, aussi forts et aussi puissans que lui. Il ne restoit de ressources à ce prince que l'enflure des titres pour suppléer à l'intrinsèque de la puissance; et par ces raisons tous ses voeux se tournèrent du côté de la royauté.

On trouve dans les archives un mémoire raisonné, qu'on attribue au père Vota jésuite; il roule sur le choix des titres de roi des Vandales, ou de roi de Prusse, et sur les avantages que la maison de Brandebourg retirera de sa royauté: on crut même que c'étoit ce jésuite qui avoit inspiré à Frédéric III l'idée de cette nouvelle dignité. On s'abuse d'autant plus que sa société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'agrandissement dun prince protestant; il est plus naturel de croire que l'élévation du prince

d'Orange, et les espérances d'Auguste de Saxe, avoient donné de la jalousie à Frédéric III, et excité en lui l'émulation de se placer sur un trône à leur exemple. On se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions et du cœur humain les principes des actions des hommes.

Ce projet étoit si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au conseil de l'Electeur. Ses ministres Danckelmann et Fuchs se récrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoyoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, et sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs ; mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un prince amoureux de ses idées, jaloux de ses voisins, et avide de grandeur et de magnificence.

Danckelmann data sa disgrace de ce jour; il fut envoyé à Spandau daus la suite du temps, pour avoir dit son sentiment avec hardiesse, et pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une cour corrompue par la flatterie, et contredit un prince vain dans les projets de sa grandeur. Heureux

sont les princes dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrètes ! Mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

A la faveur de Danckelmann succéda un jeune courtisan, qui n'avoit de mérite qu'une connoissance parfaite des goûts de son maître ; c'étoit le baron de Colbe, depuis comte de Wartenberg. Sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent les suffrages, il possédoit l'art de la cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie, et en un mot de la bassesse : il entra aveuglément dans les vues de son maître, persuadé que servir ses passions c'étoit affermir sa fortune particulière.

Colbe n'étoit pas assez simple pour ne pas s'apercevoir qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière : d'Ilgen, secrétaire dans le bureau des affaires étrangères, gagna sa confiance, et le dirigea avec tant de sagesse, que Colbe fut déclaré premier ministre, et qu'il fut mis à la tête du département des affaires étrangères.

Frédéric III n'étoit en effet flatté que par les dehors de la royauté, par le faste

de la représentation, et par un certain travers de l'amour propre qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité. Ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'oeuvre de politique : la royauté tira la maison de Brandebourg de ce joug de servitude où la maison d'Autriche tenoit alors tous les princes d'Allemagne. C'étoit une amorce que Frédéric III jetoit à toute sa postérité, et par laquelle il sembloit lui dire : „ Je vous ai acquis un titre, rendez-„ vous en digne; j'ai jeté les fondemens de „ votre grandeur, c'est à vous d'achever „ l'ouvrage. „ Il employa toutes les ressources de l'intrigue, et fit jouer tous les ressorts de la politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité. C'étoit un préalable dans cette affaire, de s'assurer des bonnes dispositions de l'Empereur; son approbation entraînoit les suffrages de tout le corps germanique. Pour prévenir favorablement l'esprit de ce prince, l'Electeur lui remit le cercle de Swibus; et se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la principauté d'Ostfrise et le comté de Limbourg. Par les mêmes principes les

troupes

troupes brandebourgeoises servirent dans les armées impériales en Flandre, sur le Rhin et en Hongrie; les intérêts de l'Electeur, qui n'avoit ni directement, ni indirectement part à ces guerres, auroient été plutôt d'observer une exacte neutralité. Quoique Frédéric III eût préparé tous les moyens qui devoient mettre la dignité royale dans sa maison, il ne pouvoit pas poursuivre ce dessein en le brusquant, et il falloit attendre que les conjonctures le favorisassent; nous verrons dans la suite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

Pendant que l'Europe étoit déchirée par des guerres violentes, il accommoda, à l'exemple de son père, les ducs de Mecklenbourg-Schwérin et de Strélitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la succession.

Il fonda l'université de Halle, et y attira d'habiles professeurs; et afin de faciliter le commerce que cette ville fait de ses sels, il fit construire de belles écluses sur la Saale, qui la rendirent plus navigable.

Berlin vit alors une ambassade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé

le Fort représentoit l'ambassadeur moscovite, et qu'il avoit à sa suite le czar Pierre Alexiowitz.

Ce jeune prince s'étoit aperçu, à force de génie, qu'il étoit un barbare, et que sa nation étoit sauvage; il sortit alors pour la première fois de ses états, ayant formé le noble projet de s'instruire, et de rapporter dans le sein de sa patrie les lumières de la raison et l'industrie qui lui manquoient. La nature avoit fait de ce prince un grand homme; mais un défaut total d'éducation l'avoit laissé sauvage. De là résultoit sans cesse dans sa conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes et de singularités, de reparties spirituelles et de manières grossières, de desseins salutaires et de vengeances cruelles : il se plaignoit lui-même de ce que, parvenant à policer sa nation, il ne pouvoit encore dompter sa férocité. En morale c'étoit un phénomène bizarre, qui inspiroit l'admiration et l'horreur : pour ses sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres et les clochers, et dont la pluie rendoit les contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, et de là en Angleterre.

L'Europe s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la paix générale ; les alliés étoient rebutés du mauvais succès de leurs armes; et Louis XIV, qui voyoit Charles II, roi d'Espagne, sur son déclin, et d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, se prêta facilement à la paix. Quoiqu'il rendît ses conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ses avantages passagers à des desseins plus durables ; il avoit besoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre dont l'objet étoit de la dernière importance pour la maison de Bourbon. La paix fut conclue à Ryswic; et l'Electeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage.

Dans le Nord, Auguste de Saxe obtint la 1698.
couronne de Pologne par une seconde élection, qui l'emporta sur celle du prince de Conti, par les soins de Flemming son ministre et son général, par l'approche de ses troupes, et par ses libéralités réelles, plus efficaces que les magnifiques promesses de l'abbé de Polignac. Le nouveau roi de Pologne s'étoit 1699.
épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III l'advocatie de l'abbaye de Quedlinbourg et Pétersberg près de Halle.

L'Electeur profita des troubles de la Pologne, et s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient. On moyenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagèrent une couronne et des bijoux russiens, qui sont encore conservés à Koenigsberg; après quoi l'Electeur fit évacuer la ville, et conserva, du consentement de la république, la possession du territoire d'Elbing.

1700. L'Europe ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux, au commencement de ce siècle, à cause de la succession de Charles II, roi d'Espagne, qui vint à mourir; la maison de Bourbon et celle d'Autriche se la disputoient.

On avoit essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette succession devoit donner lieu.

Louis XIV étoit convenu d'abord d'un traité de partage avec les puissances maritimes. Charles II, indigné de ce traité, avoit institué par un testament le jeune prince électoral de Bavière, son neveu, héritier de tous ses états. Mais toutes ces espérances furent trompées; le prince de Bavière mourut; on fit un second traité de partage, qui n'eut pas plus lieu que

le premier : le destin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'Empereur protestoit contre tout partage ; il soutenoit l'indivisibilité de la monarchie espagnole, et prétendoit qu'étant d'une même maison divisée en deux branches, elles avoient droit de succéder l'une à l'autre, celle d'Espagne à celle d'Autriche, et celle d'Autriche à celle d'Espagne. L'empereur Léopold et Louis XIV étoient au même degré ; tous deux petits-fils de Philippe III, tous deux avoient épousé des filles de Philippe IV. Le droit d'aînesse étoit dans la maison de Bourbon, et Louis XIV fondoit principalement ses droits sur ce fameux testament de Charles II, que le cardinal Portocarrero et son confesseur lui firent signer agonisant et d'une main tremblante : ce testament changea la face de l'Europe.

Louis XIV céda ses droits au second de ses petits-fils Philippe d'Anjou, espérant d'applanir, par le choix de ce prince éloigné du trône de France, les difficultés et les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroit porter à sa grandeur ; Philippe passa en Espagne ; il fut reconnu roi par tous les princes, à l'exception de l'empereur Joseph.

Au commencement de cette guerre la

France étoit au comble de sa grandeur. Elle se voyoit victorieuse de tous ses ennemis; la paix de Ryswic faisoit l'éloge de sa modération; Louis XIV déployoit, dans l'univers entier, sa splendeur et sa magnificence; il étoit craint et respecté. La France étoit comme un athlète préparé seul au combat, qui entroit dans une lice où il ne paroissoit aucun adversaire. Rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer et de terre également nombreux. Dans ses plus violens efforts cette monarchie entretint quatre cents mille combattans; mais les grands généraux étoient morts, et il se trouva, avant que le mérite de Villars se fût fait connoître, que la France avoit huit cents mille bras, mais point de tête : tant il est vrai de dire que la fortune des Etats ne dépend souvent que d'un seul homme.

La maison d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse; elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues; son gouvernement étoit dans la langueur et dans la foiblesse, et cette puissance, jointe au corps germanique, ne pouvoit rien sans le secours des Hollandois et des Anglois : mais avec moins de ressources et de troupes que

la France, elle avoit à la tête de ses armées le prince Eugène de Savoie.

Le roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre et la Hollande, étoit dans l'engourdissement de la surprise, en apprenant la mort de Charles II, et il reconnut le duc d'Anjou roi d'Espagne par une espèce de précipitation; mais dès que la réflexion l'eut ramené à son flegme naturel, il se déclara pour la maison d'Autriche, parce que la nation angloise le vouloit, et que son intérêt sembloit le demander.

Le Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII portoit en Danemark. La jeunesse de ce prince avoit inspiré à ses voisins l'audace de l'attaquer; mais ils trouvèrent un héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

Frédéric III, qui étoit en paix, prit part à la grande alliance qui se formoit contre Louis XIV, dont le roi Guillaume étoit l'ame, et l'archiduc d'Autriche le prétexte; il prit des subsides, afin de soulager la prodigalité de sa magnificence, et il crut que les secours qu'il fournissoit aux alliés lui frayeroient le chemin à la royauté. Par un effet étonnant des contradictions auxquelles l'esprit humain est sujet,

ce prince, qui avoit l'ame si fière et si vaine, s'abaissoit à se mettre aux aumônes de princes qu'il ne regardoit que comme ses égaux. Toutes les offres que lui fit la France pour le détacher des alliés furent inutiles; ses engagemens étoient pris, et il se trouvoit lié par des subsides, par son inclination et par ses espérances.

Ce fut dans ces conjonctures que se négocia à Vienne le traité de la couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III, roi de Prusse, moyennant qu'il lui founît un secours de dix mille hommes à ses dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une compagnie de garnison à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'Empereur dans toutes les affaires de l'Empire, que sa royauté n'altérât en rien les obligations de ses Etats d'Allemagne, qu'il renonçât au subside que la maison d'Autriche lui devoit, et qu'il promît de donner sa voix pour l'élection des enfans mâles de l'empereur Joseph, „ à moins qu'il n'y eût des raisons graves et „ indispensables qui obligeassent les Electeurs „ d'élire un Empereur d'une autre maison. „

Ce traité fut signé et ratifié : Rome cria, et Varsovie se tut : l'ordre teutonique protesta

contre cet acte, et osa revendiquer la Prusse. Le roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des ennemis à la France, les achetoit à tout prix; il avoit besoin des secours de l'Electeur dans la grande alliance, et il fut des premiers à le reconnoître. Le roi Auguste, qui affermissoit sa couronne sur sa tête, y souscrivit; le Danemark, qui ne craignoit et n'envioit que la Suède, s'y prêta facilement. Charles XII, qui soutenoit une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses ennemis; et l'Empire fut entraîné par l'Empereur comme on l'avoit prévu.

Ainsi se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le conseil de l'Electeur, dans les cours étrangères, chez les amis comme chez les ennemis; à laquelle il fallut une complication de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir; qu'on avoit traitée de chimérique, et dont on prit bientôt une opinion différente. Le prince Eugène dit en l'apprenant: „ Que l'Empereur „ devroit faire pendre les ministres qui lui „ avoient donné un conseil aussi perfide. „

Le couronnement se fit l'année suivante. 1701.
Le Roi, que nous appellerons désormais

Frédéric I, se rendit en Prusse; et dans la cérémonie du sacre on observa qu'il se mit lui-même la couronne sur la tête. Il créa, en mémoire de cet événement, l'ordre des chevaliers de l'ordre de l'aigle noir.

Le public ne pouvoit cependant revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette royauté: le bon sens du vulgaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité. Ceux qui n'étoient pas peuple pensoient de même: il échappa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ses femmes: „ Qu'elle étoit au désespoir d'aller „ jouer en Prusse la reine de théâtre, vis-à- „ vis de son Esope. „ Elle écrivit à Leibnitz: „ Ne croyez pas que je préfère ces grandeurs „ et ces couronnes dont on fait ici tant de cas, „ aux charmes des entretiens philosophiques „ que nous avons eus à Charlottenbourg. „

Aux pressantes sollicitations de cette princesse se forma à Berlin l'académie royale des sciences, dont Leibnitz fut le chef; on persuada à Frédéric I qu'il convenoit à sa royauté d'avoir une académie, comme on fait accroire à un nouveau noble qu'il est séant d'entretenir une meute: on se propose de parler

en son lieu de cette académie avec plus d'étendue.

Le Roi s'abandonna après son couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies et à la magnificence, sans plus y mettre de bornes; à son retour de Prusse il fit une entrée superbe à Berlin.

Pendant le divertissement de ces fêtes et de ces célébrités on apprit que Charles XII, cet Alexandre du Nord, qui auroit ressemblé en tout au roi de Macédoine s'il eût eu sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complète. Le roi de Danemark et le Czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune héros, l'un en Norvège et l'autre en Livonie: Charles XII força dans sa capitale le monarque danois à faire la paix; de là il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingt mille Russes auprès de Narva, et battit trente mille Saxons au passage de la Duna.

La fuite des Saxons les entraîna vers les frontières de la Prusse. Frédéric I en fut d'autant plus inquiet que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les armées impériales, et que la guerre s'approchoit de son nouveau royaume; Charles XII promit

cependant la neutralité pour la Prusse, en considération de l'intercession de l'Empereur, de l'Angleterre et de la Hollande.

Ces années étoient l'époque des triomphes du roi de Suède ; il disposoit en souverain de la Pologne ; ses négociations étoient des ordres, et ses batailles des victoires. Mais ces victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, consumoient les vainqueurs, et obligeoient le héros à renouveler souvent ses armées. Un transport de troupes suédoises se rendit en Poméranie; Berlin en prit l'alarme. Ces troupes n'en traversèrent pas moins l'Electorat, et se rendirent en Pologne, lieu de leur destination.

Le Roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes; au lieu de les employer à la sureté de ses états, il les envoya en Flandre à l'armée des alliés. Il se rendit lui-même au pays de Clèves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, au trône duquel Anne, seconde fille du roi Jacques, succéda.

Les droits de Frédéric I se fondoient sur le testament de Frédéric-Henri d'Orange, qui avoit substitué ses biens, au cas d'extinction des mâles, à sa fille épouse du grand Electeur. Le Roi Guillaume laissa un testament tout contraire en faveur du prince Frison de Nassau,

dont les Etats-généraux devoient être les exécuteurs. Les biens de la succession consistoient dans la principauté d'Orange, de Meurs, et dans différentes seigneuries et fonds de terre situés en Hollande et en Zélande.

Frédéric I menaçoit de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendoit justice; cette menace persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes. On parvint cependant à régler les conditions d'un accord provisionnel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales; un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I, et il consentit à laisser ses troupes en Flandre. Louis XIV mit le prince de Conti en possession d'Orange; le Roi s'en trouva grièvement offensé; il augmenta son armée, et prit même des troupes de Gotha et de Wolfenbuttel à son service. Il déclara peu après la guerre à la France, à cause que l'armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le pays de Clèves.

Louis XIV ne s'aperçut pas qu'il eût un ennemi de plus; et le nouveau Roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts. Il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions; il obligea le

duc Antoine-Ulric de Wolfenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV, après que les ducs de Hanovre et de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moyen des subsides françois.

1702. Dans ce temps l'Angleterre faisoit des effors prodigieux pour la maison d'Autriche ; ses flottes transportèrent l'archiduc Charles, qui depuis devint empereur, dans le royaume d'Espagne, qu'une armée angloise devoit aider à lui conquérir : l'enthousiasme de l'Europe pour la maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer.

Tant que dura la guerre de succession, les troupes prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avoient acquises sous le grand Electeur ; elles prirent Kayserswerth près du Rhin, et dans cette action de Hoechstaett, où Villars surprit et battit Styrum, le prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille prussiens qu'il commandoit. Je lui ai ouï dire que, lorsqu'il s'aperçut de la confusion et de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, et traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois, qu'il gagna vers la nuit, sans que la cavalerie françoise osât l'entamer.

Le succès des troupes prussiennes sur le Rhin, et leur bonne conduite en Souabe, ne rassurèrent pas Frédéric I contre l'appréhension que lui donnoit le voisinage des Suédois ; rien ne leur résistoit alors. Le génie de Pierre I, la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII. Ce héros étoit à la fois plus valeureux que le Czar, et plus vigilant que le roi de Pologne. Pierre préféroit la ruse à l'audace ; Auguste, les plaisirs aux travaux ; et Charles, l'amour de la gloire à la possession du monde entier. Les Saxons étoient souvent surpris ou battus : les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos ; ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions. Les armées suédoises étoient seules jusqu'alors assaillantes et victorieuses : mais Charles XII, dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissoit jamais, ne savoit exécuter ses projets que par la force ; il vouloit assujettir les événemens comme il domptoit ses ennemis. Le Czar et le roi de Pologne suppléoient à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du cabinet : ils réveilloient la jalousie de l'Europe, et suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune prince

ambitieux, implacable dans ses haines, et qui ne savoit se venger des Rois ses ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêchèrent pas Frédéric I, qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une alliance défensive avec Charles XII, qui avoit une armée victorieuse dans le voisinage. Frédéric I et Stanislas reconnurent réciproquement leur royauté : ce traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII ne se démentit point.

1703. Quoique cette alliance dût rassurer le Roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de garnisons suffisantes, et il envoya de nouveaux secours à l'armée alliée en Souabe.

1704. Ce fut dans cette province que les Prussiens eurent une part considerable au gain de la fameuse bataille de Hoechstaett : ils étoient à la droite sous les ordres du prince d'Anhalt, et de ce corps d'armée que le Prince Eugène commandoit. A la première attaque la cavalerie et l'infanterie impériale plièrent devant les François et les Bavarois; mais les Prussiens soutinrent le choc et enfoncèrent les ennemis. Le prince Eugène vint se mettre à leur tête; piqué de la mauvaise manoeuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit

combattre

combattre avec de braves gens, et non avec des troupes qui lâchoient le pied. C'est un fait connu que milord Marlborough prit vingt-sept bataillons et quatre régimens de dragons prisonniers dans le village de Bleinheim, et que le gain de cette bataille fit perdre aux François la Bavière et la Souabe.

Milord Marlborough se rendit à Berlin, après avoir terminé cette glorieuse campagne, pour disposer Frédéric I à l'envoi d'un corps de ses troupes en Italie. Cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII en voyant une carte géographique étendue sur sa table, pénétra facilement le caractère de Frédéric I en jetant un regard sur sa cour. Il étoit rempli de soumission et de souplesse devant ce prince; il flattoit adroitement sa vanité, et s'empressoit à lui présenter l'aiguière lorsqu'il se levait de table. Frédéric ne put lui résister, et il accorda aux flatteries du courtisan ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du grand capitaine et à l'habileté du profond politique. Le fruit de cette négociation fut que le prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

La mort de la reine Sophie Charlotte, 1705.
mit alors toute la cour en deuil. C'étoit une

princesse d'un mérite distingué, qui joignoit tous les appas de son sexe aux grâces de l'esprit et aux lumières de la raison ; elle avoit voyagé dans sa jeunesse en Italie et en France sous la conduite de ses parens ; on la destinoit pour le trône de France. Louis XIV fut touché de sa beauté ; mais des raisons de politique firent échouer son mariage avec le Dauphin. Cette princesse amena en Prusse l'esprit de société, la vraie politesse, et l'amour des arts et des sciences. Elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'académie royale ; elle appela Leibnitz et beaucoup d'autres savans à sa cour. Sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses ; Leibnitz, qu'elle pressoit un jour sur ce sujet, lui dit : „ Madame, il n'y a pas „ moyen de vous contenter ; vous voulez „ savoir le pourquoi. „ Charlottenbourg étoit le rendez-vous des gens de goût ; toutes sortes de divertissemens et de fêtes variées à l'infini rendoient ce séjour délicieux et cette cour brillante.

Sophie Charlotte avoit l'ame forte ; sa religion étoit épurée, son humeur douce, son esprit orné de la lecture de tous les bons livres françois et italiens. Elle mourut à

Hanovre dans le sein de sa famille; on voulut introduire un ministre réformé dans son appartement. „ Laissez-moi mourir (lui dit-elle) sans disputer. „ Une dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes:
„ Ne me plaignez pas, (reprit-elle,) car je
„ vais à présent satisfaire ma curiosité sur les
„ principes des choses que Leibnitz n'a jamais
„ pu m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini,
„ sur l'être et sur le néant; et je prépare au
„ Roi mon époux le spectacle d'une pompe
„ funèbre, où il aura une nouvelle occasion
„ de déployer sa magnificence. „ Elle recommanda en mourant à l'Electeur son frère les savans qu'elle avoit protégés, et les arts qu'elle avoit cultivés: Frédéric I se consola, par la cérémonie de ses obsèques, de la perte d'une épouse qu'il n'auroit jamais pu assez regretter.

En Italie la guerre commençoit à devenir 1706.
plus vive; les Prussiens, que milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Casano avec le prince Eugène, et à Calcinato, lorsque le général Réventlau, qui les commandoit, y fut surpris par le grand prieur de Vendôme.

Le prince Eugène pouvoit être battu; mais 1707.

il savoit réparer ses pertes en grand homme, et l'échec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent une part principale.

Quoique le duc d'Orléans proposât aux François de sortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi : la Feuillade et Marsin avoient des ordres de la cour qui portoient, à ce qu'on assure, de ne point hasarder de bataille ; celle de Hoechstaett avoit intimidé le conseil de Louis XIV.

Les François, qui auroient été du double supérieurs aux alliés, s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immense, et de plus séparés par la Doire.

Les Prussiens, qui avoient l'aile gauche de l'armée des alliés, attaquèrent la droite du retranchement françois qui s'appuyoit à la Doire : le prince d'Anhalt étoit déjà au bord du fossé, et la résistance des ennemis ralentissoit la vigueur de son attaque, lorsque trois grenadiers se glissèrent le long de la Doire, et tournèrent le retranchement par

un endroit où il n'étoit pas bien appuyé à cette rivière. Tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée françoise *nous sommes coupés*. Elle abandonne son poste, prend la fuite; et en même temps le prince d'Anhalt escalade le retranchement, et gagne la bataille. Le prince Eugène en fit un compliment au Roi : l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il partoit d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

Frédéric I fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques. Il acheta le comté de Tecklenbourg, en Westphalie, du comte de Solms Braunsfels ; et madame de Nemours, qui étoit en possession de la principauté de Neuchâtel, venant de mourir, le conseil d'Etat de Neuchâtel prit la régence, et élut quelques uns de ses membres pour juger des prétentions que le roi de Prusse formoit d'un côté, et tous les parens de la maison de Longueville d'un autre. La principauté de Neuchâtel fut adjugée au Roi, comme ayant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la maison d'Orange. Louis XIV s'éleva contre cette sentence ; mais il avoit de si grands intérêts à discuter, qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges ; et la

souveraineté de Neuchâtel fut assurée à la maison royale par la paix d'Utrecht.

Charles XII étoit parvenu alors au plus haut période de ses prospérités : il avoit détrôné Auguste de Pologne, et lui avoit prescrit les lois d'une paix dure à Alt-Ranstaedt au milieu de la Saxe. Le Roi voulut disposer le roi de Suède à quitter la Saxe; il lui envoya son grand maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

Charles XII, qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les Etats d'un prince qu'il avoit mis aux abois, pour renouveler la même scène avec le Czar à Moscou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propositions, et lui demanda ironiquement, si les troupes prussiennes étoient aussi bonnes que les brandebourgeoises. „ Oui, Sire (lui répondit „ l'envoyé), elles sont encore composées „ de ces vieux soldats qui se trouvèrent à „ Fehrbellin. „

Charles XII obligea l'Empereur, en passant par la Silésie, à restituer cent vingt-cinq églises aux protestans de ce duché. Le Pape en murmura, et n'épargna pas les protestations et les plaintes; Joseph lui répondit,

„ que si le roi de Suède lui eût proposé de
„ se faire luthérien lui-même, il ne savoit
„ pas trop ce qui en seroit arrivé. „

Ces mêmes Suédois, qui faisoient alors la terreur du nord, rétablirent avec les Prus- 1708. siens et les Hanovriens, dans la ville de Hambourg, le calme qu'une sédition populaire avoit troublé. Frédéric I y envoya quatre mille hommes, pour soutenir les prérogatives des échevins et des syndics. Il eut quelques démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette ville avoit enfoncé les portes du résident prussien, qui tenoit une chapelle réformée dans sa maison. Le Roi fit arrêter des marchandises des négocians de cette ville, qui descendoient le Rhin et passoient par Wésel; et il menaça d'interdire le culte catholique dans ses Etats, comme il en avoit usé lorsque l'Electeur Palatin avoit persécuté les protestans du Palatinat. La crainte de ces représailles fit rentrer la ville de Cologne dans son devoir, et lui apprit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.

La cour de Frédéric I étoit alors pleine d'intrigues; l'esprit de ce prince étoit flottant entre les cabales de ses favoris, comme une

mer agitée par des vents différens. Ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie ; leurs artifices étoient grossiers, et leur manége peu adroit : tous se haïssoient, et brûloient en secret du désir de se supplanter : s'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition à s'enrichir aux dépens de leur maître. Le Prince royal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

Les marques de sa mauvaise volonté leur suggérèrent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel appui ; ils persuadèrent au Roi de passer à de troisièmes nôces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des médecins, et qu'il chicanât par un reste de tempérament un souffle de vie qu'il alloit perdre. Le sieur Marschal de Biberstein se chargea de cette intrigue ; il représenta au Roi que le Prince royal n'auroit point d'enfans de son épouse, fille de l'Electeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte ; que le bonheur de ses peuples demandoit qu'il songeât sérieusement à affermir sa succession ; qu'il étoit encore vigoureux, et qu'après ce mariage il seroit sûr de voir passer à ses descendans cette couronne

qui lui avoit coûté tant de peines à acquérir. Ce même discours, répété par différentes personnes, persuada ce bon prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ses Etats : les médecins achevèrent de le déterminer au mariage, en l'assurant que son tempérament souffroit du célibat. On lui choisit une princesse de Mecklenbourg-Schwérin, nommée Sophie-Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordoient point avec les siennes; il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des nôces, qui fut célébrée avec un faste asiatique; le reste du mariage ne fut que malheureux.

La fortune se lassa enfin de protéger les 1709.
caprices de Charles XII. Il avoit joui de neuf années de succès; les neuf dernières de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers. Il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une armée nombreuse, chargée de trésors, et des dépouilles des Saxons.

Leipsic fut la Capoue des Suédois; soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce prince, et le poussât au delà de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuyer; il vouloit disposer de la Russie

comme de la Pologne, et détrôner le Czar comme il avoit détrôné Auguste.

Dans ce dessin il s'avança vers les frontières de la Moscovie, où deux chemins le conduisoient: l'un par la Livonie, où tous les secours de la Suède étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pu s'avancer jusquà la nouvelle ville que le Czar fondoit alors sur les bords de la Baltique, et détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe: l'autre chemin traversoit l'Ukraine, et conduisoit à Moscou par des déserts impraticables. Charles XII se détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, et que la difficulté de l'entreprise irritoit son courage; ou parce qu'il comptoit sur Mazeppa, prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son armée de vivres, et de le joindre avec un nombre considérable des siens. Le Czar fut averti des intrigues de ce Cosaque; il dissipa les troupes que Mazeppa assembloit, et s'empara de ses magasins; de sorte que, lorsque le roi de Suède arriva dans l'Ukraine, il ne trouva que des déserts affreux, au lieu d'un pays abondant en subsistances, et un prince fugitif qui venoit chercher un asile dans

son camp, au lieu d'un allié puissant qui lui amenât des secours.

Ces contre-temps ne rebutèrent point Charles XII; il assiégea Pultava, comme s'il n'eut manqué de rien. Lui qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près. Son général Loewenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions et un secours de treize mille hommes, fut battu par le Czar à trois reprises, et obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit; il n'arriva au camp du Roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues, et qui augmentèrent dans le camp la disette qui y régnoit.

Le Czar s'approcha bientôt de Pultava; et dans cette plaine se donna cette bataille si célèbre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siècle.

Charles XII, qui jusqu'alors comme l'arbitre des destins n'avoit rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un prince blessé et porté sur des brancards. Pierre Alexiowitz, qui n'avoit été que législateur jusqu'alors, assisté de Menzikof, montra dans cette journée qu'il possédoit les parties

d'un grand capitaine, et que ses ennemis lui avoient appris à vaincre. Tout étoit fatal aux Suédois ; la blessure de leur roi qui l'empêchoit d'agir, la misère qui lui ôtoit les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette bataille décisive, le nombre de leurs ennemis, et le temps qu'ils avoient eu d'élever des redoutes et de disposer avantageusement leurs troupes ; enfin les Suédois furent battus, et perdirent, par un instant décisif et malheureux, le fruit de neuf années de travaux et de tant de prodiges de valeur. Charles XII fut réduit à chercher un asile chez les Turcs : ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement, par ses intrigues, de soulever la Porte contre les Moscovites ; il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit, qu'on auroit appelée opiniâtreté s'il n'eût pas été un héros. Après cette défaite l'armée suédoise mit bas les armes devant le Czar aux bords du Borysthène, comme l'armée moscovite l'avoit fait devant Charles XII aux rives de la Baltique après la bataille de Narva.

Auguste, qui vit son antagoniste renversé, se crut dégagé de sa parole et du traité d'Alt-Ranstaedt ; il s'aboucha à Berlin avec le roi

de Danemark et Frédéric I; ensuite de quoi Auguste rentra avec une armée en Pologne, et le roi de Danemark attaqua les Suédois en Scanie. Frédéric I, que ces puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

En Pologne tous les partisans des Suédois se tournèrent du côté des Saxons. Stanislas étoit auprès de l'armée suédoise que Crassau commandoit: ce général se trouvant resserré par les Moscovites et les Saxons, traversa la nouvelle Marche, et se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I, qui voyoit avec déplaisir ces passages et ces armées nombreuses dans son voisinage.

Le Roi fit un voyage à Koenigsberg, où il obtint du Czar, qui s'y étoit rendu, qu'il rétabliroit le jeune duc de Courlande, neveu de Fredéric I, dans ses états, à condition qu'il épouseroit la nièce de Pierre Alexiowitz.

Ce prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes; elles ne se distinguèrent pas moins en Flandre qu'en Italie, elles firent des merveilles sous le commandement du comte de Lottum, tant à la bataille d'Oudenarde qu'au siége de Lille.

Les François, découragés par le mauvais succès de leurs armes et par la perte de trois

grandes batailles rangées, faisoient à la Haye des propositions de paix; mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, et les espérances des deux partis et leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder. Si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées et si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de paix, qui ne leur paroissent intolérables que dans les momens où la passion les gouverne, ou dans lesquels la fortune les favorise?

Les alliés ouvrirent la campagne par la prise de Tournai et la bataille de Malplaquet, où le Prince royal se trouva en personne. Le comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire; il fut le premier qui força le retranchement françois avec les Prussiens; il forma ses troupes sur le parapet, et de là il soutint la cavalerie impériale, que les François repoussèrent à deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette victoire.

1710. En Poméranie les Suédois faisoient appréhender par leurs démonstrations qu'ils n'eussent dessein de pénétrer en Saxe; le Roi

craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres états; et dans l'intention d'assoupir les troubles du nord, il prit toutes les mesures qui pouvoient les augmenter. Il proposa l'entretien d'une armée de neutralité; mais cette armée ne s'assembla jamais. Crassau consentit à une suspension d'armes; Charles XII, qui l'apprit, protesta, du fond de la Bessarabie, contre toute neutralité : ce traité ébauché fut rompu, et il eut le sort de tous ces actes publics que la nécessité et l'impuissance font faire dans un temps, et que la force secondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

Du côté du sud la France renoua les négociations de la paix à Gertruidenberg, et dès les premières conférences, elle s'engagea à reconnoître la royauté de Prusse et la souveraineté de Neuchâtel. L'ouvrage de la paix avorta encore, et les Prussiens furent employés, dans cette campagne, sous le prince d'Anhalt, aux siéges d'Aire et de Douai, qu'ils prirent. Le Roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la ville de Gueldre où il avoit garnison, que les Espagnols ne lui payassent les subsides qu'ils lui devoient; et il conserva la possession de cette ville par la paix.

Dans ce temps mourut le duc de Courlande,

neveu du Roi; les Moscovites s'emparèrent de nouveau de la Courlande; ils prirent Elbing: mais comme le Roi avoit des droits sur cette ville, un bataillon prussien y fut mis en garnison.

Le passage et le voisinage de tant d'armées avoit porté la contagion en Prusse; la disette, qui commençoit à s'y faire sentir vivement, augmenta la violence et le venin de la peste. Le Roi, auquel on cachoit une partie du mal, abandonna ces peuples à leur infortune; et tandis que ses revenus et ses subsides ne suffisoient pas même à la magnificence de sa dépense, il vit périr malheureusement plus de deux cents mille ames qu'il auroit pu sauver par quelques libéralités.

Le Prince royal, révolté de la dureté que son père marquoit aux Prussiens, parla fortement aux comtes de Wartenberg et de Witgenstein (*), afin de procurer des secours et des vivres à ces peuples, qui périssoient autant par la misère que par la contagion. Il trouva ces ministres inflexibles; ils lui refusèrent sèchement d'acheter pour dix mille écus de blé, dont on auroit au moins pu

(*) Directeurs des finances.

soulager

soulager les habitans de Kœnigsberg. Vivement piqué de ce refus, ce prince résolut de perdre ces ministres iniques : il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner. La fortune a ses revers, la cour a ses orages : le parti des Kameke, envieux de la faveur de Wartenberg, fut charmé d'employer le prétexte du bien public pour servir aux vues de son ambition. Un jeune courtisan de cette famille, qui jouoit souvent aux échecs avec le Roi, trouva le moyen de lui faire tant d'insinuations contre ces ministres, et de lui répéter si souvent la même chose, que Witgenstein fut envoyé à la forteresse de Spandau, et Wartenberg exilé. Le Roi se sépara du grand chambellan qu'il chérissoit, en fondant en larmes : Wartenberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt mille écus, et il y mourut peu après sa disgrace.

Dans le nord, Charles XII avoit refusé la 1711.
neutralité, comme nous venons de le dire : le Czar, les rois de Pologne et de Danemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie. Frédéric I refusa constamment d'entrer dans cette ligue ; il ne vouloit point exposer ses états aux incursions, aux ravages et aux hasards de la guerre ; et il espéra même

de gagner par sa neutralité aux dissensions de ses voisins.

Le commencement des opérations ne leur fut pas favorable ; les Danois levèrent le siége de Wismar, et Auguste leva ceux de Stralsund et de Stettin.

Pendant que l'Europe étoit travaillée par ces convulsions, que l'espérance, l'intérêt et l'ambition souffloient la discorde dans les coeurs des deux partis, mourut l'empereur Joseph : l'Empire élut à sa place l'archiduc Charles, qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné et chassé ensuite de Madrid après la perte de la bataille d'Almanza.

La mort de Joseph applanit le chemin à la paix générale. Les Anglois, qui commençoient à se lasser de tant de dépenses, ouvrirent les yeux sur l'objet de cette guerre, à mesure que les nuages de leur enthousiasme vinrent à se dissiper ; ils se convainquirent que la maison d'Autriche seroit assez puissante en conservant ses pays héréditaires, le royaume de Naples, le Milanès et la Flandre ; et ils se disposèrent à tenir des conférences à Utrecht, dans le dessein de faire la paix.

Le Roi, qui désiroit de terminer les démêlés

de la succession d'Orange par un traité définitif, se rendit dans le pays de Clèves pour régler cette affaire avec le prince de Nassau Frise; mais ce malheureux prince se noya au passage du Moerdyck, en voulant se rendre à la Haye. L'acquisition que Frédéric I fit par l'extinction de la branche protestante des comtes de Mansfeld, étoit un objet de peu d'importance. Ce pays ayant été mis en séquestre depuis long-temps entre les mains du roi de Prusse et de l'Electeur de Saxe, la régence prussienne se tint à Mansfeld, et la saxonne à Eisleben.

Cependant tout s'acheminoit insensiblement à la paix : les conférences continuoient à Utrecht; les comtes de Doenhoff, de Metternich et de Biberstein s'y rendirent en qualité de plénipotentiaires du Roi. 1712.

Pendant qu'on tenoit ces conférences, il arriva en Angleterre une révolution dont l'Europe accusa le maréchal de Tallard, qui avoit été prisonnier à Londres. Soit que ce maréchal, ou que ce qu'on appelle le hasard en fussent la cause, le parti de milord Marlboroug fut culbuté : ceux de la nation qui désiroient la paix l'emportèrent : le duc d'Ormond eut le commandement des troupes angloises

en Flandre, et il se sépara des alliés au commencement de la campagne. Le prince Eugène, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offensive; le prince d'Anhalt et les Prussiens furent chargés du siége de Landrecies: mais Villars marcha à Denain, fondit sur le camp que milord Albemarle y commandoit, et le battit avant que le prince Eugène pût le secourir. Cette victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quesnoi, Douai et Bouchain.

Les alliés suivirent l'exemple des Anglois, et songèrent sérieusement à la paix: l'Empereur étoit le seul qui voulût continuer la guerre, soit que la lenteur de son conseil n'eût pas le temps de se décider, ou que ce prince se crût assez fort pour résister seul à Louis XIV. Sa condition n'en devient que plus mauvaise.

Le Roi fit alors surprendre la garnison hollandoise qui étoit à Meurs, et maintint par la possession les droits qu'il avoit sur cette place.

Mais les sentimens pacifiques du sud n'influèrent point sur le nord. Le Roi de Danemark entra dans le duché de Brême, et prit Stade; le Czar et le roi de Pologne tentèrent

une descente dans l'île de Rugen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer. Les alliés ne furent pas plus heureux au siége de Stralsund, qu'ils furent obligés de lever. Steinbock venoit de remporter une victoire sur les Saxons et sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg; et un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le pays fut délivré d'ennemis. Les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette ville aux troupes du Roi comme directeur du cercle de la basse Saxe; mais les Suédois en délogèrent les Prussiens. La neutralité du Roi n'en souffrit aucune atteinte; et il continua de négocier, afin de porter les esprits à quelque conciliation, et pour conjurer les orages qui s'assembloient autour de ses états.

Au commencement de 1713 Frédéric I mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis long-temps miné ses jours; il ne vit point la consommation de la paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage.

Il eut trois femmes : la première fut une princesse de Hesse, dont il eut une fille, mariée au prince héréditaire de Hesse, à

présent roi de Suède; (*) Sophie Charlotte de Hanovre mit au monde Frédéric-Guillaume, qui lui succéda; et il renvoya la troisième, qui étoit une princesse de Mecklenbourg, à cause de sa démence.

Caractère. Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I; il ne nous reste qu'à jeter rapidement quelques regards sur sa personne et sur son caractère. Il étoit petit et contrefait; avec un air de fierté, il avoit une physionomie commune. Son ame étoit comme les miroirs, qui réfléchissent tous les objets qui se présentent; flexible à toutes les impressions qu'on lui donnoit; ceux qui avoient gagné un certain ascendant sur lui, savoient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance. Il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur, plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide : il sacrifia trente mille hommes de ses sujets dans les différentes guerres de l'Empereur et des alliés, afin de se procurer la royauté; et il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement, qu'afin de contenter son goût pour le céré-

(*) L'an 1751.

monial, et de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dispositions.

Il étoit magnifique et généreux; mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions ! Il trafiquoit du sang de ses peuples avec les Anglois et les Hollandois, comme ces Tartares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux bouchers de la Podolie pour les égorger. Lorsqu'il vint en Hollande pour recueillir la succession du roi Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre; on lui remit un gros brillant de cette succession, et les quinze mille hommes se firent tuer au service des alliés.

Les préjugés du vulgaire semblent favoriser la magnificence des princes; mais autre est la libéralité d'un particulier, et autre est celle d'un souverain. Un prince est le premier serviteur et le premier magistrat de l'état; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts; il les lève, afin de pouvoir défendre l'état par le moyen des troupes qu'il entretient, afin de soutenir la dignité dont il est revêtu, de récompenser les services et le mérite, d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches et les obérés, de soulager les malheureux en tout genre et de toute espèce; afin de mettre

de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'état en général. Si le souverain a l'esprit éclairé et le cœur droit, il dirigera toutes ses dépenses à l'utilité du public et au plus grand avantage de ses peuples.

La magnificence qu'aimoit Frédéric I n'étoit pas de ce genre; c'étoit plutôt la dissipation d'un prince vain et prodigue; sa cour étoit une des plus superbes de l'Europe; ses ambassades étoient aussi magnifiques que celles des Portugais; il fouloit les pauvres afin d'engraisser les riches; ses favoris recevoient de fortes pensions, tandis que ses peuples étoient dans la misère; ses bâtimens étoient somptueux, ses fêtes superbes; ses écuries et ses offices tenoient plutôt du faste asiatique que de la dignité européenne.

Ses libéralités paroissoient plutôt l'effet du hasard que celui d'un choix judicieux: ses domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premières saillies de son emportement; il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure. La bizarrerie de sa dépense ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, et qu'on ne fait de toute sa vie

qu'un seul tableau : on est alors étonné de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périssent. Ce prince voulut engager ses domaines de la principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV fit l'acquisition du temps de la régence ; et il vendoit vingt mille hommes aux alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

Sa cour étoit comme une grande rivière, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux; ses favoris regorgeoient de ses libéralités, et ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses ; tandis que la Prusse et la Lithuanie étoient abandonnées à la famine et à la contagion, sans que ce monarque généreux daignât les secourir. Un prince avare est pour ses peuples comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

Frédéric I n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence pour les foiblesses humaines : depuis le baron de Danckelmann jusqu'au comte de

Wartenberg, ses favoris eûrent tous une fin malheureuse.

Son esprit foible et superstitieux avoit un attachement singulier pour le calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres religions. Il est à croire qu'il auroit été persécuteur, si les prêtres se fussent avisés de joindre des cérémonies aux persécutions. Il composa un livre de prières, que pour son honneur on n'imprima pas.

Si Frédéric I est digne de louange, c'est pour avoir toujours conservé ses états en paix, tandis que ceux de ses voisins étoient ravagés par la guerre, pour avoir eu le coeur naturellement bon, et si l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteinte à la vertu conjugale; enfin il étoit grand dans les petites choses, et petit dans les grandes; et son malheur a voulu qu'il fût placé dans l'Histoire entre un père et un fils dont les talens supérieurs le font éclipser.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

SECOND

ROI DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME étoit né à Berlin le 15 d'Août de l'année 1688, (comme nous l'avons dit,) de Frédéric I, roi de Prusse, et de Sophie Charlotte, princesse de Hanovre. Son règne commença sous les auspices favorables de la paix. Cette paix fut conclue à Utrecht, eutre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, et la plupart des princes de l'Allemagne. Frédéric-Guillaume obtint que Louis XIV reconnût sa royauté, la souveraineté de la principauté de Neuchâtel, et qu'il lui garantît le pays de Gueldre et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. La France et l'Espagne lui accordèrent en même temps le titre de Majesté, qu'elles ont refusé encore long-temps aux rois de Danermark et de Sardaigne, 1713.

Après le rétablissement de la paix, toute l'attention du Roi se tourna sur l'intérieur du gouvernement. Il travailla au rétablissement de l'ordre dans les finances, la police, la justice, et le militaire, parties qui avoient été également négligées sous le règne précédent. Il avoit une ame laborieuse dans un corps robuste; jamais homme ne naquit avec un esprit aussi capable de détails. S'il descendoit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de sa politique, et travaillant à donner le dernier degré de perfection aux parties, c'étoit pour perfectionner le tout.

Il retrancha toutes les dépenses inutiles, et boucha les canaux de la profusion par lesquels son père avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains et superflus. La cour se ressentit la première de cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre de personnes nécessaires à sa dignité, ou utiles à l'état. De cent chambellans qu'avoit eus son père, il en resta douze; les autres prirent le parti des armes, ou devinrent des négociateurs. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un prince doit

être économe du sang et du bien de ses sujets. C'étoit à cet égard un philosophe sur le trône, bien différent de ces savans qui font consister leur science stérile dans la spéculation des matières abstraites qui semblent se dérober à nos connoissances. Il donnoit l'exemple d'une austérité et d'une frugalité dignes des premiers temps de la république romaine : ennemi du faste et du dehors imposant de la royauté, sa stoïque vertu ne lui permettoit pas même les commodités les moins recherchées de la vie. Des moeurs aussi simples, une frugalité aussi grande, formoient un contraste parfait avec la hauteur et la profusion de Frédéric I.

Les objets politiques que ce prince se proposoit par ses arrangemens intérieurs, étoient de se rendre formidable à ses voisins par l'entretien d'une armée nombreuse. L'exemple de George-Guillaume lui avoit appris combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas se défendre, et celui de Frédéric I, dont les troupes étoient moins à ce prince qu'aux alliés qui les payoient, lui avoient fait connoître qu'un souverain n'est respecté qu'autant qu'il se rend redoutable par sa puissance. Lassé des humiliations que

tantôt les Suédois et tantôt les Russes firent essuyer à Frédéric I, dont il traversoient impunément les états, il voulut protéger efficacement ses peuples contre l'inquiétude de ses voisins, et se mettre en même temps en état de soutenir ses droits sur la succession de Berg, qui alloit être ouverte à la mort de l'Electeur Palatin, dernier prince de la maison de Neubourg. Quoique le public soit dans la prévention que le projet d'un gouvernement militaire ne venoit pas du Roi même, mais qu'il lui avoit été suggéré par le prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion, à cause qu'elle est erronée, et qu'un esprit aussi transcendant que l'étoit celui de Frédéric-Guillaume, pénétroit et saisissoit les plus grands objets, et connoissoit mieux les intérêts de l'état qu'aucun de ses ministres, ni de ses généraux.

Si des hasards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire que des officiers anglois donnèrent lieu à Fréderic Guillaume de former les projets qu'il exécuta dans la suite. Ce prince fit dans sa jeunesse les campagnes de Flandre, et comme il assistoit au siége de Tournai, il trouva deux généraux anglois qui disputoient vivement ensemble: l'un sou-

tenoit que le roi de Prusse auroit de la peine à payer quinze mille hommes sans subsides, et l'autre soutenoit qu'il en pouvoit entretenir vingt mille. Le jeune prince, tout en feu, leur dit: le Roi mon père en entretiendra trente mille lorsqu'il le voudra. Les Anglois prirent cette réponse pour la saillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de sa patrie; mais Fréderic Guillaume, parvenu au trône, prouva plus qu'il n'avoit avancé, et la bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint cinquante mille hommes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides.

La paix d'Utrecht, qui avoit apaisé en partie les troubles qui agitoient le sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le nord entre Charles XII, qui étoit encore prisonnier à Adrianople, et le Czar, le roi Auguste et Fréderic IV de Danemark, qui s'étoient ligués contre lui.

Frédéric Guillaume ne vouloit point se mêler des troubles du nord, et à l'exemple de son père il observa une exacte neutralité. La situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit, le nombre de ses troupes, et le besoin

que l'on avoit de son assistance, le firent rechercher des deux parties. Il voyoit que la nature et le voisinage de cette guerre l'obligeroient tôt ou tard de s'en mêler ; mais il ne perdoit rien pour attendre ; et peut-être voulut-il voir de quel côté tourneroit la fortune, avant que de prendre des engagemens qui le lieroient dans la suite.

Cette fatalité que le vulgaire appelle hasard, les théologiens prédestination, et dont les sages rejettent la cause sur l'imprudence des hommes, cette fatalité, dis-je, s'opiniâtroit encore également à persécuter Charles XII. Tandis que ce roi perdoit son temps à cabaler contre le Czar à Constantinople, son général Steinbock, qui avoit exercé des cruautés inouïes sur les malheureux habitans d'Altona, se retira à Toenningen à l'approche des Moscovites et des Saxons. Son dessein étoit d'y passer l'Eyder sur la glace ; son malheur voulut qu'il survînt un dégel inopiné ; manquant de pont pour passer, et se trouvant entouré par les ennemis, il fut contraint de se rendre prisonnier avec les douze mille hommes qu'il commandoit.

La perte de ces troupes, et l'ignominie que leur reddition imprimoit aux armes

suédoises, ne furent que des avant-coureurs de plus grands malheurs, qui menaçoient ce royaume. La mauvaise conduite de ce général rejaillit principalement sur la Poméranie suédoise. Les armées moscovites et saxonnes, qui n'avoient plus d'ennemis en tête, se préparoient déjà à entrer dans cette province, qui alloit de nouveau devenir le théâtre de la guerre. Dans cette appréhension le Duc administrateur de Holstein, et le général Welling, gouverneur de la Poméranie, proposèrent au Roi de lui remettre la Poméranie suédoise en séquestre. Leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de troupes pour défendre cette province; et ils eurent recours à ce remède désespéré, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur maître, qu'ils auroient plutôt vu passer la Poméranie entière sous la domination prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du Czar.

Le Roi, qui regardoit les propositions de l'Administrateur et de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au séquestre de la Poméranie, se flattant que ce seroit le moyen de maintenir la paix dans cette

province voisine de ses états. Vingt mille Prussiens se mirent incessamment en marche, et se campèrent sur les frontières de la Poméranie, en même temps que Bassewitz, ministre du duc de Holstein, accompagné du général Arnim, que le Roi y avoit envoyé, se rendirent à Stettin, et ordonnèrent au nom de Welling à Meyerfeld, qui étoit gouverneur de cette place, de la remettre aux Pruss ens. Meyerfeld, qui connoissoit la façon de penser de son maître, refusa d'obéir, et demanda du temps pour qu'il pût recevoir de la régence de Stockolm des instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir. La désobéissance de Meyerfeld étoit un témoignage authentique de ce que Welling avoit trop présumé de son autorité, et de ce que sa précipitation l'avoit engagé dans toute cette affaire plus avant qu'il ne le devoit, et qu'il n'en avoit le pouvoir. Le Roi, qui ne s'étoit chargé de ce séquestre que par complaisance, s'en désista, sans témoigner le moindre ressentiment. Il retira aussitôt ses troupes, abandonnant la Poméranie au sort des événemens. Il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combat-

tant, que de la conserver à la faveur du séquestre.

Menzikof, qui avoit désarmé Steinbock dans le Holstein, vint fondre sur la Poméranie à la tête des Moscovites et des Saxons. Il mit d'abord le siége devant Stettin. Cette ville, qu'il fit bombarder, et qu'il pressoit vivement, fut dans peu de jours réduite aux abois. Bassewitz, Welling et Meyerfed crurent encore bien servir Charles XII en remettant cette place entre les mains du Roi. On y fit entrer deux mille hommes des troupes de Holstein, qui en composèrent la garnison.

Les alliés consentirent à ce séquestre, à condition que le Roi empêcheroit les Suédois de pénétrer de la Poméranie en Pologne, de même que cette république s'engagea de son côté à maintenir la neutralité ; et pour lever les scrupules qui pouvoient rester aux alliés sur cette affaire, le Roi leur paya 400,000 écus. Il donna une seigneurie et une bague de grand prix à Menzikof, qui auroit peut-être vendu son maître, si le Roi avoit voulu l'acheter. De patissier Menzikof étoit parvenu à devenir premier ministre et généralissime du Czar. Lui et toute cette nation étoient

si barbares, qu'il ne se trouvoit dans cette langue aucune expression qui signifiât l'honneur et la bonne foi.

Charles XII et le roi de Danemark, celui de Pologne et l'Empereur, étoient également mécontens de ce séquestre : le Roi de Suède, parce qu'il voyoit bien qu'il perdoit la Poméranie, ou qu'il auroit le roi de Prusse pour ennemi, lui qui en avoit déjà tant. Le roi de Danemark et le roi de Pologne s'étoient proposé à la vérité de dépouiller Charles XII de ses provinces : pleins de cet unique objet de leur vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leur conquête, et ils voyoient avec envie que le séquestre mît le roi de Prusse en possession de la Poméranie ; moyennant quoi il retiroit tout le fruit de la guerre, sans en avoir partagé avec eux les hasards.

L'Empereur chassé de l'Espagne, et soutenant seul une guerre malheureuse contre la France, avoit l'esprit aigri de ses mauvais succès, et voyoit avec chagrin que Frédéric Guillaume fît des acquisitions, quand il ne faisoit que des pertes. Cependant la place étoit livrée, l'argent payé, Menzikof corrompu, et de plus le roi de Prusse étoit

un prince qui s'étoit rendu formidable. Ces raisons obligèrent ses voisins d'étouffer leur jalousie, et de continuer à ménager Frédéric Guillaume.

Le roi de Suède écrivit au roi de Prusse, du fond de la Bessarabie, qu'il protestoit contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourseroit jamais les 400,000 écus payés à ses ennemis, et qu'il ne souscriroit de sa vie au séquestre.

Quelque dur que fût le procédé de Charles XII, le Roi conjointement avec l'Empereur prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la paix. Ces deux princes proposèrent d'assembler un congrès à Bronswic; mais ils échouèrent contre l'opiniâtreté du roi de Suède, et contre les haines du Czar et du roi de Pologne, qui avoient appris dans l'école de Charles XII à ne point mettre de bornes aux sentimens de leur vengeance.

Pendant que la discorde régnoit dans le nord, Frédéric Guillaume fit l'acquisition du comté de Limbourg. (*) Frédéric I en avoit

(*) Volrad, qui en étoit en possession, vint à mourir, et avec lui s'éteignit sa race.

reçu l'expectative de l'Empereur, en faveur de la cession de la principauté de Swibus.

Dans le sud Philippe V régnoit déjà paisiblement en Espagne; et Victor Amédée, duc de Savoie, reconnu roi de Sicile par la paix d'Utrecht; s'étoit fait couronner à Palerme, malgré les menaces de l'Empereur et les cris du Pape; Louis XIV, qui venoit de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressoit vivement Charles VI, que son obstination roidissoit contre la paix. Dans le cours de cette campagne Villars prit Landau et Fribourg, sans que l'habileté du prince Eugène pût s'y opposer.

L'Empereur soutenoit cette guerre plutôt par orgueil que par raison. Trop foible par lui-même pour résister à Louis XIV, ses troupes étoient fondues, ses ressources épuisées, et la bourse des puissances maritimes étoit fermée pour lui.

1714. Le mauvais succès de cette campagne, et la crainte d'un avenir plus malheureux, firent connoître à l'Empereur que sans force l'arrogance est vaine, et qu'il y a une politique pour tous les temps, qui cale les voiles dans la tempête, et les déploie lorsque le vent

est favorable. La hauteur autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité.

Eugène et Villars se rendirent à Rastad dans le marquisat de Bade ; ils convinrent entre eux des préliminaires ; ce qui achemina l'ouverture du congrès de Bade en Suisse, où la paix fut signée le 7 de Septembre. L'Empereur céda Landau à la France, il reconnut Philippe V, et renonça à ses prétentions sur le royaume d'Espagne. Louis XIV restitua les conquêtes qu'il avoit faites au delà du Rhin ; il promit de raser les fortifications d'Huningue, et de ne point troubler l'Empereur dans la possession du royaume de Naples, du Milanès et du Mantouan ; il reconnut le neuvième électorat ; et l'on convint de régler par un traité particulier ce qui restoit à discuter touchant la barrière de Flandre.

Dans ce temps mourut la reine d'Angleterre, après une maladie longue et cruelle. Quelques-uns de ses ministres avoient fait d'inutiles efforts pour appeler le Prétendant à sa succession. George de Hanovre, petit-fils de la Princesse Palatine, fille de Jacques I, fut proclamé roi d'Angleterre, et porté sur ce trône par les voeux de toute cette

nation. C'est ce prince que nous avons vu gouverner l'Angleterre en respectant la liberté, se servant des subsides que lui accordoit le parlement, pour le corrompre ; roi sans faste, politique sans fausseté, et qui s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

Après avoir parlé des affaires du sud, il est temps de revenir au nord, où la complication des événemens embrouilloit les choses plus que jamais. Charles XII, lassé de cette opiniâtreté sans exemple qui le retenoit au lit à Demirtoka, toujours résolu d'exciter la Porte contre le Czar, tandis que ses ennemis, profitant de son absence, détruisoient ses armées, et lui enlevoient ses plus riches provinces ; Charles XII, dis-je, passa subitement, et sans admettre des nuances, de cette inactivité aux plus rudes travaux. Il partit de Demirtoka, faisant une diligence prodigieuse, et traversant à cheval les états héréditaires de l'Empereur, la Franconie et le Mecklenbourg ; il arriva le onzieme jour à Stralsund, lorsqu'on l'y attendoit le moins.

Sa première démarche fut de protester contre le séquestre de Stettin, et de déclarer, que n'ayant signé aucune convention, il n'é-

toit point obligé de reconnoître celle que ses généraux avoient faite en son absence. Avec un caractère comme celui de ce prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force. Frédéric Guillaume fit avertir Charles XII qu'il ne souffriroit point que les Suédois entrassent en Saxe, et il fit en même temps avancer un corps considérable de troupes auprès de Stettin. Le peu d'attention que les Suédois sembloient faire à ces remontrances, obligea le Roi d'entrer dans l'alliance des Russes, des Saxons et des Hanovriens, afin de maintenir ses engagemens contre l'opiniâtreté de Charles XII. Ce monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast et de Greifswalde, où il y avoit garnison prussienne. Cependant, par un reste de ménagement, il renvoya ces troupes sans leur faire de violence. Mais la modération de ce caractère violent n'étoit que passagère. Au commencement de la campagne suivante les Suédois délogèrent les Prussiens de l'île d'Usedom, et firent prisonnier de guerre un détachement de 500 hommes. Ils rompirent par cette hostilité la neutralité des Prussiens, et devinrent les agresseurs. Le Roi, jaloux de sa gloire, fut irrité du procédé des Suédois. Quoiqu'il eût

peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faisoit, il ne put s'empêcher de s'écrier: „ Ah! faut-il qu'un Roi que j'es-„ time me contraigne à devenir son ennemi! “ Flemming se trouvoit alors à Berlin; c'étoit le même qui par ses intrigues avoit rendu son maître roi de Pologne, et qui fut cause qu'on le détrôna, par l'imprudente conduite qu'il tint comme général.

Flemming apprenant l'infraction que les Suédois venoient de faire à la neutralité, se rendit d'abord chez le Roi, et profita si bien des premiers momens de son emportement, qu'il le poussa à l'heure même à déclarer la guerre à Charles XII.

Dès le mois de Juin vingt mille Prussiens joignirent les Saxons et les Danois en Poméranie. Le Roi se rendit à Stettin, où après avoir fait désarmer les bataillons des troupes de Holstein qui y étoient en garnison, il fit prêter le serment de fidélité à la bourgeoisie, et delà il vint en personne se mettre à la tête de son armée.

L'Europe vit alors un roi qui se trouvoit assiégé par deux rois en personne: mais ce roi, c'étoit Charles XII, à la tête de quinze mille Suédois aguerris, et amoureux jusqu'à

l'idolâtrie de l'héroïsme de leur prince. De plus sa grande réputation et les préjugés de l'univers combattoient encore pour lui. Dans l'armée des alliés le roi de Prusse examinoit les projets, décidoit des opérations, et persuadoit aux Danois de s'y prêter. Le roi de Danemark, mauvais soldat et peu militaire, ne s'étoit rendu au siége de Stralsund que dans l'espérance d'y jouir du spectacle de Charles XII humilié. Sous ces deux rois le prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires. C'étoit un homme d'un caractère violent et entier; vif, mais sage dans ses entreprises, qui avec la valeur d'un héros avoit l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugène. Ses moeurs étoient féroces, son ambition démesurée; savant dans l'art des siéges, heureux guerrier, mauvais citoyen, et capable de toutes les entreprises des Marius et des Sylla, si la fortune avoit favorisé son ambition de même que celle de ces Romains. Les généraux Danois étoient des fanfarons, et leurs ministres des pédans.

Cette armée, composée comme nous venons de le dire, vint mettre le siége devant Stralsund. Cette ville est assise au bord de la mer Baltique; la flotte suédoise pouvoit

la rafraîchir de vivres, de munitions et de troupes. Son assiette est forte : un marais impraticable défend les deux tiers de sa circonférence ; le seul côté dont elle est accessible, étoit défendu par un bon retranchement, qui du septentrion prenoit au bord de la mer, et alloit s'appuyer, à l'orient, au marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campoient douze mille Suédois, et Charles XII à leur tête. Le nombre d'obstacles qu'il y avoit à vaincre, obligea les assiégeans à les lever successivement. Le premier point étoit d'éloigner la flotte suédoise des côtes de la Poméranie, afin de priver Charles XII de toutes les sortes de secours qu'il pouvoit attendre de la Suède.

Le roi de Danemark ne vouloit point risquer un combat avec l'escadre qu'il avoit dans ces parages ; et ce préalable du siége devint une affaire de négociation. Il est aussi facile de prouver à un homme clairvoyant la nécessité d'une chose par de bonnes raisons, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de faire sentir l'évidence à un esprit borné, qui se défie de soi-même, et qui craint que les autres ne l'égarent.

Cependant l'ascendant que le génie du roi

de Prusse avoit sur celui du roi de Danemark, força en quelque manière ce prince à voir la victoire que son amiral remporta sur l'escadre suédoise. Les deux rois furent spectateurs de ce combat, qui se donna à une lieue des côtes, et la mer devint libre aux alliés. Les Prussiens, commandés par le général Arnim, firent ensuite une descente dans l'île d'Usedom, d'où ils chassèrent les Suédois. Ils prirent le fort de Peenamunde l'épée à la main.

Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque du retranchement. Pour le malheur des Suédois, il se trouva un officier prussien qui facilita cette entreprise, la plus difficile et la plus décisive de tout le siége. Cet officier s'appeloit Gaudi. Il se ressouvint que dans le temps qu'il faisoit ses humanités au collége de Stralsund, il s'étoit souvent baigné dans ce bras de mer, qui n'étoit ni profond ni fangeux proche du retranchement. Pour plus de sûreté, il le sonda de nuit, et trouva qu'on y pouvoit passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, et prendre les ennemis en flanc et à dos. Ce projet fut heureusement exécuté. On attaqua les Suédois de nuit; tandis qu'un

corps marchoit droit au retranchement, un autre passoit la mer proche du rivage, et se trouva dans leur camp, avant même qu'ils s'en aperçussent. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, et surtout le corps considérable qui leur tomboit en flanc, les mit promptement en déroute ; ils abandonnèrent leur retranchement, et se sauvèrent vers la ville. Charles XII, au désespoir d'être abandonné de ses troupes, voulut combattre seul. Ses généraux ne le sauvèrent qu'à peine de la poursuite des assiégeans ; tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund, fut tué ou fait prisonnier. Le nombre de ceux qu'on prit ce jour-là passoit quatre cents hommes.

Pour resserrer entièrement la ville, il fut résolu de se rendre maître de l'île de Rugen, d'où les assiégés pouvoient encore tirer quelque secours. Le prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, passa, sur des vaisseaux de transport, le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île. Cette flotte conservoit l'ordre de bataille que les troupes observent sur terre. On fit mine d'aborder à l'île du côté de l'orient, mais tournant tout-à-coup

à gauche, le prince d'Anhalt débarqua ses troupes au petit port de Stresow, où l'ennemi ne l'attendoit point. Il se posta en quart de cercle, de sorte que ses deux ailes étoient appuyées à la mer; il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens, qu'il fortifia de chevaux de frise. Sa disposition étoit telle, que deux lignes d'infanterie soutenoient le retranchement; la cavalerie formoit la troisième, à l'exception de six escadrons qu'il avoit postés au dehors de ses lignes, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là.

Charles XII, trompé par la feinte du prince d'Anhalt, ne put arriver à temps pour s'opposer à son débarquement. Connoissant l'importance de cette île, quoiqu'il n'eût que quatre mille hommes, il s'avança de nuit vers le prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ses troupes, que dans l'espérance de le surprendre. Il marchoit à pied, l'épée à la main, à la tête de son infanterie, qu'il conduisit jusqu'au bord du fossé. Il arracha de ses propres mains les chevaux de frise qui le bordoient; il fut blessé légèrement dans cette attaque, et le général During tué à ses côtés.

L'inégalité du nombre, l'obscurité de la nuit, l'effort de ces six escadrons prussiens, qui tombèrent sur le flanc des Suédois, les obstacles d'un retranchement garni de chevaux de frise, et sur-tout la blessure du Roi, toutes ces raisons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur. La fortune avoit tourné le dos à cette nation; tout s'acheminoit à son déclin.

Le Roi, blessé, se retira pour se faire panser; ses troupes rebutées s'enfuirent; le lendemain douze cents Suédois furent faits prisonniers à la Fehr-Schanz; et l'île de Rugen fut entièrement occupée par les alliés. On donna beaucoup de regrets à la mémoire du brave colonel Wartensleben, qui fut tué à la tête des gendarmes prussiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

Après cette infortune, Charles XII abandonna l'île de Rugen, et repassa à Stralsund. Cette ville étoit presque réduite aux abois. Les assiégeans, parvenus à la contrescarpe, commençoient déjà à construire leur galerie sur le fossé principal. Le caractère du roi de Suède étoit de se roidir contre les revers; il vouloit s'opiniâtrer contre la fortune, et

défendre

défendre en personne la brèche, à laquelle les assiégeans alloient donner un assaut général. Ses généraux se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement; et voyant qu'ils ne pouvoient pas le fléchir par les prières, ils lui firent voir le danger qu'il couroit de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville : il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa, à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte danoise qui bloquoit le port de Stralsund, et il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suède. Quatorze années auparavant il étoit parti de ce royaume comme un conquérant qui alloit assujettir le monde à sa fortune, et il y revint alors comme un fugitif, poursuivi par ses ennemis, dépouillé de ses plus belles provinces, et abandonné de son armée.

Dès que le roi de Suède fut parti, la ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre; la garnison capitula le 27 de Décembre. Le général Ducker, qui en étoit gouverneur, envoya au quartier du roi de Prusse, pour traiter des articles de la capitulation. La garnison se rendit prisonnière de guerre; et deux bataillons

Prussiens, autant de Saxons, et autant de Hanovriens, prirent possession de cette ville.

De tous les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette campagne, le Roi forma un nouveau régiment d'infanterie, qu'il donna au prince Léopold d'Anhalt, second fils de celui qui commandoit ses armées.

Ensuite de cette expédition les vainqueurs se partagèrent les dépouilles des vaincus. Le Roi conserva cette partie de la Poméranie qui est située entre l'Oder et la Peene, petite rivière qui sort du Mecklenbourg, et qui va se jeter dans la mer à Peenamunde. La Poméranie située entre la Peene et le duché de Mecklenbourg fut restituée à la Suède par la paix de Stockolm; et George, roi d'Angleterre, acheta les duchés de Brème et de Verden, que le roi de Danemark avoit conquis sur la Suède, et que la maison de Hanovre possède encore de nos jours.

Quoique la paix ne fût pas encore conclue, le Roi jouissoit déjà tranquillement de ses conquêtes; il alla en Prusse, où il ne se fit point couronner. Il pensoit que cette vaine cérémonie convenoit mieux à des royaumes électifs qu'à des royaumes héréditaires. En méprisant tous les dehors de la royauté, il

n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. Il parcourut la Prusse et la Lithuanie, et il fit le projet de réparer dans ces provinces la misère et le dépeuplement que la peste y avoit occasionnés.

Pour ne point interrompre l'enchaînement des faits, nous avons rapporté de suite les événemens principaux de la campagne de Poméranie.

Il est temps de voir à présent les changemens qui arrivèrent pendant cette guerre dans le reste de l'Europe, et comment les combinaisons politiques des puissances venant à s'altérer, elles donnèrent lieu à de nouveaux systêmes.

La mort de Louis XIV fit prendre au gou- 1715.
vernement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuse postérité de ce monarque il ne restoit que son arrière petit-fils. Ce prince étoit au berceau; son bisaïeul avoit établi son fils légitime, le duc du Maine, président du conseil de la régence. Ce roi, si absolu pendant sa vie, fut mal obéi après sa mort. Le parlement jugea entre le duc d'Orléans et le duc du Maine, ou pour mieux dire, il s'érigea en arbitre de la dernière volonté du feu Roi, et décida que Philippe

d'Orléans, premier prince du sang, avoit des droits incontestables à la régence.

La politique du nouveau Régent se rapporta à deux objets principaux, dont l'un étoit de maintenir la paix avec ses voisins; ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'Empereur et à s'unir étroitement avec le roi d'Angleterre: l'autre étoit d'acquitter les dettes de la couronne, qui étoient immenses; ce qui donna lieu au systême de Law, dont le plan étoit aussi utile, que l'abus qu'on en fit devint pernicieux.

Le Régent, doué d'un génie supérieur, avoit les défauts des esprits vifs et hardis; les plus vastes idées lui paroissoient aussi simples que les communes; il s'abandonnoit aux impressions d'une imagination ardente, qui souvent outroit les choses. Né pour les beaux arts qu'il cultiva, il eut les foiblesses des héros. Son tempérament encourageoit son coeur à la sensibilité. Il fit l'abbé du Bois cardinal, moins parce qu'il servoit l'Etat que parce qu'il étoit le ministre secret de ses passions. La calomnie osa charger ce prince doux et humain du plus horrible des forfaits, du dessein d'empoisonner son pupille et son roi. Un crime utile n'inspire pas moins d'horreur aux ames bien

nées, qu'une mauvaise action perdue; mais l'apologie véritable du Régent, c'est le règne de Louis XV.

Pour assurer la paix du royaume, et pour écarter toutes les occasions de dispute, le Régent conclut le traité de barrière à Anvers, par lequel il fut arrêté que les Hollandois entretiendroient garnison dans Namur, Furnes, Tournai, Ypres, Menin, et le fort de Knock, moyennant six cents mille florins d'Allemagne, que la maison d'Autriche s'engageoit de leur payer par an; en vertu de quoi ils renonçoient à la régie des Pays-bas, dont l'entière possession resta à l'empereur Charles VI.

Les guerres qui se succédoient les unes aux autres, empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix. Dès l'année 1715 les Turcs étoient entrés dans la Morée, qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens. Le Pape, qui craignoit pour l'Italie, conjura l'Empereur de prendre la défense de la chrétienté.

Charles VI assembla des troupes en Hongrie, afin de favoriser les Vénitiens par la diversion qu'il alloit faire contre les Turcs. Dès l'année 1716 le prince Eugène avoit battu le grand Visir auprès de Péterwaradein, et pris Témeswar. Cette année il entreprit le siége

de Belgrad, et fortifia son camp d'un bon retranchement.

Les Turcs vinrent assiéger l'armée du prince Eugène, et non contens de la bloquer, ils s'avancèrent vers lui par des approches et des tranchées. Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens le 16 août, les attaqua, les battit, et leur prit canons, bagages, en un mot, tout leur camp; et Belgrad, qui n'avoit plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par capitulation. Le maréchal de Stahrenberg, ennemi du mérite d'Eugène, déclama contre sa conduite, qu'il taxoit d'imprudente, et parla avec tant de force, qu'il s'en fallut peu que l'Empereur ne fît traduire le héros de l'Allemagne devant un conseil de guerre, pour avoir exposé l'armée impériale à périr sans ressource. Cependant la gloire d'Eugène étoit si brillante, qu'elle fit éclipser l'envie et ses envieux.

L'année suivante les Turcs firent la paix à Passarowitz, et cédèrent à l'Empereur Belgrad et tout le bannat de Témeswar. Les Vénitiens, qui avoient servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI, payèrent, par la perte de la Morée, les acquisitions que fit l'Empereur,

et ils s'aperçurent, mais trop tard, que le secours d'un allié puissant est toujours dangereux.

Charles VI étoit à peine sorti de cette guerre, qu'il eut d'autres ennemis à combattre. Il s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit étendu et entreprenant ; profond, hardi, fécond en ressources, et fait en un mot pour agrandir ou bouleverser les empires. C'étoit l'abbé Alberoni, italien de naissance, que le duc de Vendôme emmena en Espagne, où son habileté se fit d'abord connoître par le renvoi du cardinal del Giudice, qui gouvernoit ce royaume, et dont il occupa la place. Alberoni fit des pas de géant vers la fortune ; il s'insinua dans l'esprit de la Reine, qui étoit une princesse de Parme, et il seconda les vues qu'elle avoit d'établir ses fils en Italie. La flotte que le roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens, fut employée à la conquête de l'île de Sardaigne, qui appartenoit à l'Empereur. Cagliari passa sous le pouvoir des Espagnols, et toute la province fut dans peu subjuguée.

Les représentations de l'Angleterre et de la France n'empêchèrent pas la reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Alberoni, devenu

cardinal, lui suggéroit. Cette princesse avoit secrètement résolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie. L'Empereur, aux pressantes sollicitations de l'Angleterre, avoit consenti de donner l'investiture de la Toscane, du Parmesan et du Plaisantin, à l'infant Don Carlos; mais Philippe V s'obstinoit à demander le royaume de Naples.

Ce débordement d'ambition d'une puissance nouvellement établie, porta l'Empereur, le roi de France et celui d'Angleterre, à la conclusion de la quadruple alliance, comme une digue puissante qu'ils opposoient aux entreprises de Philippe. Les Hollandois, qui devoient accéder à cette ligue, se réservèrent pour la médiation, et ils furent remplacés par le duc de Savoie.

Cette formidable alliance n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la fermeté de la reine d'Espagne, ni le désir qu'avoit le Roi son époux d'établir sa famille. La flotte espagnole, que l'Europe croyoit destinée pour Naples, aborda à Palerme, qui se rendit; et le marquis de Lède prit le titre de viceroi de Sicile. Cependant l'amiral Bing vint avec vingt vaisseaux anglois dans la Méditérannée, battit la flotte espagnole dans le Fare; mais, quoiqu'il eût

pris quatorze de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le marquis de Lède ne prît Messine. Le duc de Savoie se détermina dans cette nécessité à troquer avec l'Empereur la Sicile contre le royaume de Sardaigne dont il prit le nom dans la suite.

Le génie d'Alberoni, trop peu occupé d'une entreprise, étoit si vaste, qu'il en méditoit plusieurs à la fois. Ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces mines qui poussent au loin dans la campagne plusieurs rameaux éloignés les uns des autres, qui jouent successivement, et font sauter les ennemis aux endroits où ils s'y attendent le moins. Une mine avoit crevé en Italie, une autre fut éventée en France.

C'étoit la fameuse conjuration que le prince Celamare forma contre le Régent. Selon ce projet l'Espagne devoit faire un débarquement sur les côtes de Bretagne, rassembler les mécontens du Poitou, saisir le Roi et le duc d'Orléans, assembler les Etats-généraux, qui représentent la nation en corps, et faire nommer le roi d'Espagne tuteur de Louis XV et régent de France. Un hasard singulier fit avorter ce dessein. Le secrétaire du prince Celamare étoit un des chalans de la Fillon,

personne renommée pour les mariages clandestins qui se faisoient chez elle. L'industrie de cette femme avoit servi plus d'une fois le Régent et le cardinal du Bois. La Fillon, trouvant un jour le secrétaire d'Espagne plus rêveur qu'à son ordinaire, et ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur, lui lâcha une fille adroite et rusée, qui le fit boire et parler. Cette fille le fouilla dans son ivresse. Les papiers dont il étoit chargé parurent à la Fillon de si grande conséquence, qu'elle les porta dans l'instant au Régent. Ce prince fit arrêter sur le champ le secrétaire; tous les complices de la conjuration furent découverts. Il en coûta la vie à cinq gentilshommes bretons. Le duc du Maine, le cardinal de Polignac et quelques-autres seigneurs furent exilés. La cour envoya des troupes en Bretagne; et lorsque le duc d'Ormond s'y présenta avec la flotte espagnole, personne ne remua. La constance du Régent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement. Quelques personnes ont prétendu qu'il méditoit son abdication, mais qu'il fut retenu par la fermeté du cardinal du Bois, qui admiroit les voies dont la Providence s'étoit servie dans cette affaire pour

conserver la régence entre les mains du duc d'Orléans.

L'Europe étoit comme une mer agitée qui gronde encore après l'orage, et ne se calme que successivement.

Les malheurs de Charles XII ne l'avoient 1717.
point corrigé de ses passions. Son ressentiment qui le suivit en Suède, éclata contre le Danemark. Il attaqua la Norwège, ayant avec lui le prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa soeur, la princesse Ulrique. Il prit Christiania; mais ne pouvant forcer la citadelle de Fridrichshall, et manquant de subsistances, il abandonna ses conquêtes.

L'appréhension des Russes l'avoit retenu en 1718.
Scanie; il fit cependant cette année une nouvelle irruption en Norvège; il assiégea Fridrichshall, et fut tué dans la tranchée. Cette valeur, dont il étoit si prodigue, lui devint funeste. Un coup de fauconneau, tiré d'une bicoque, termina la vie d'un prince qui faisoit trembler le nord, dont la valeur tenoit de l'héroïsme, et qui auroit été le plus grand homme de son siècle, s'il avoit été modéré et juste. La mort de ce prince fut le signal de l'armistice. Les Suédois levèrent le siége de

Fridrichshall ; ils repassèrent leurs frontières, et les Danois ne les suivirent pas.

Avec Charles XII expirèrent ses projets de vengeance. Il étoit encore occupé des plus vastes desseins ; animé contre le roi George d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les duchés de Brème et de Verden, il alloit former une alliance avec le Czar, afin de chasser la maison de Hanovre d'Angleterre, et d'y rétablir le Prétendant. Goertz, qui succéda au comte de Piper dans le ministère de Suède, étoit dans le nord ce qu'Alberoni étoit dans le sud. Ses intrigues agitoient tous les cabinets des princes; ses desseins ne se bornoient point à l'Europe. Il étoit né pour devenir le ministre d'Alexandre ou de Charles XII ; mais en formant les plus grands desseins, il surchargeoit la Suède d'impôts, afin de pouvoir les exécuter. La misère du peuple, et la faveur dont il jouissoit, lui attirèrent la haine du public. Dès que la nouvelle de la mort du Roi se répandit, la nation fit le procès à son ministre ; l'envie inventa un nouveau crime pour le charger. Il fut accusé d'avoir calomnié la nation auprès du Roi, et il eut la tête tranchée. En punissant Goertz, les Suédois flétrissoient indirectement la réputation d'un héros dont ils adorent encore à

présent la mémoire. Mais le peuple est un monstre composé de contradictions, qui passe impétueusement d'un excès à l'autre, et qui, dans ses caprices, protège ou opprime le vice et la vertu indifféremment. Le trône vacant de Suède fut rempli par Ulrique, soeur de Charles XII, et épouse du prince héréditaire de Hesse Cassel.

Frédéric Guillaume ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, lorsqu'il apprit la mort prématurée de Charles XII. Il estimoit les grandes qualités de ce prince, dont il étoit devenu l'ennemi à regret, et par une espèce de violence. L'exemple de Charles XII avoit fait tourner la tête à plusieurs petits princes d'Allemagne, trop foibles pour l'imiter. Le duc Charles Léopold de Mecklenbourg forma le projet ambitieux de lever une armée ; et pour fournir aux frais de son entretien, il foula ses sujets par des vexations énormes. Le poids des impôts s'appesantit à un point, que la noblesse excédée en porta ses plaintes à Vienne, où elle fut appuyée par Bernsdorff, ministre de Hanovre, mais Mecklenbourgeois de naissance. Il obtint de l'Empereur un décret fulminant contre le Duc. Quoique ce prince eût épousé la nièce du Czar, pour

s'assurer d'une puissante protection, cela n'empêcha pas l'Empereur, poussé par Bernsdorff, de donner un décret de commission à l'Electeur de Hanovre, et au duc de Bronswic, pour prendre ce pays en séquestre. Le roi de Prusse se plaignit à Vienne, de ce qu'étant directeur du cercle de la basse Saxe, ce décret ne lui avoit point été adressé. L'Empereur lui répondit qu'il étoit contre les lois de l'Empire de charger le Roi de ce séquestre, à cause qu'il avoit l'expectative sur le Mecklenbourg. Sur quoi le Czar déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on opprimât un prince qui venoit d'entrer dans sa famille. Ce qui arrêta le plus Frédéric Guillaume dans cette affaire, c'est que le roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire médiateur de la paix que la Prusse négocioit en Suède, devoit alors être traité avec beaucoup de ménagement, de sorte que les Hanovriens restèrent en possession du séquestre, dont ils font monter les frais à quelques millions. Cette affaire est demeurée en ces termes ; et elle y est encore au temps que nous écrivons cette histoire.

Quoique la paix ne fût pas conclue avec la Suède, elle étoit autant que faite. Le Roi, qui voyoit la tranquillité de ses états assurée,

commença dès-lors véritablement à régner, c'est-à-dire, à faire le bonheur de ses peuples.

Ce prince haïssoit ces génies remuans qui communiquent leurs passions tumultueuses dans toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer. Il n'aspiroit point à la réputation de ces conquérans qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire, mais bien à celle des législateurs qui n'ont d'autre objet que le bien et la vertu. Il pensoit que le courage d'esprit si nécessaire pour réformer des abus et pour introduire des nouveautés utiles dans un gouvernement, étoit préférable à cette valeur de tempérament qui fait affronter les plus grands dangers, sans crainte à la vérité, mais souvent aussi sans connoissance. Les traces que la sagesse de son gouvernement a laissées dans l'état, dureront autant que la Prusse subsistera en corps de nation.

Frédéric-Guillaume établit alors véritablement son système militaire, et le lia si étroitement avec le reste du gouvernement, qu'on ne pouvoit y toucher sans hasarder de bouleverser l'état même. Pour juger de la sagesse de ce système, peut-être qu'il ne

sera pas inutile d'entrer ici dans quelque discussion sur cette matière.

Dès le règne de Frédéric I il s'étoit glissé quantité d'abus touchant les taxes, qui étoient devenues arbitraires. Les cris de tout l'état en demandoient la réforme. Lorsque cette matière fut examinée, il se trouva qu'il n'y avoit aucun principe selon lequel les posses-séurs des terres fussent taxés de payer les contributions; que dans quelques endroits on avoit conservé les impôts sur le pied où ils étoient avant la guerre de trente ans, mais que tous les propriétaires des terres défrichées depuis ce temps, dont le nombre étoit considérable, étoient taxés différemment. Afin de rendre ces impôts proportionnels, le Roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, et rétablit l'égalité des contributions selon les différentes classes de bonnes et mauvaises terres; et comme le prix des denrées étoit le beaucoup haussé depuis la régence du grand Electeur, il haussa de même les impôts à proportion de ce prix; ce qui augmenta considérablement ses revenus. Mais afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques régimens d'infanterie nouveaux, et augmenta

sa

sa cavalerie, de sorte que l'armée montoit à 60,000 hommes; et il distribua ces troupes dans toutes ses provinces, de sorte que l'argent qu'elles payoient à l'état leur retournoit sans cesse par le moyen des troupes; et afin que le paysan ne fût point chargé par l'entretien des soldats, toute l'armée, tant cavalerie qu'infanterie, entra dans les villes. Par ce moyen les accises augmentoient les revenus, la discipline s'affermissoit dans les troupes, les denrées haussoient de prix, et nos laines, que nous vendions aux étrangers, et que nous rachetions lorsqu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans, et Berlin se peupla d'un nombre d'ouvriers qui ne vivent que de leur industrie, et qui ne travaillent que pour les troupes. Les manufactures, solidement établies, devinrent florissantes, et elles fournirent d'étoffes de laine une grande partie des peuples du nord. Afin que cette armée, qui dès l'an 1718 montoit à près de 60,000 hommes, ne devînt point à charge à l'état par le nombre de recrues dont elle avoit besoin, le Roi fit une ordonnance par laquelle chaque capitaine étoit obligé d'enrôler du monde dans l'Empire; et

quelques années après, les régimens se trouvèrent composés à moitié de citoyens, et à moitié d'étrangers.

Le Roi repeupla la Prusse et la Lithuanie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, qu'il y établit avec des frais énormes. A force de temps et de peine il parvint enfin à rebâtir et à repeupler ce pays désolé, que la ruine avoit effacé pour un temps du nombre des terres habitables. Il parcouroit annuellement toutes ses provinces, et dans cette évolution périodique il encourageoit en tout lieu l'industrie, et faisoit naître l'abondance. Beaucoup d'étrangers étoient appelés dans ses états : ceux qui établissoient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses.

L'esprit d'intrigue et la malice d'un simple particulier altéra pour un temps la tranquillité dont jouissoient la cour et l'Etat. Ce malheureux étoit un gentilhomme hongrois; il se nommoit Clément. Il fondoit les espérances de sa fortune sur la subtilité de sa fourberie. Il avoit été employé dans les

affaires en subalterne par le prince Eugène, et depuis par le maréchal de Flemming. A force d'impostures il étoit parvenu à semer la mésintelligence entre la cour impériale et celle de Saxe.

Comme il ne vivoit que d'artifices, il lui falloit souvent des dupes nouvelles; il résolut d'étendre ses contributions jusque sur la bourse du Roi. Il vint à Berlin, et s'introduisit à la cour en s'offrant de découvrir des secrets de la dernière importance. Ses secrets consistoient dans une conjuration imaginaire, tramée entre l'Empereur et le roi de Pologne, dans laquelle les principales personnes de la cour étoient impliquées. Clément assuroit que ces personnes mécontentes avoient été corrompues par l'appât des richesses et par des vues d'ambition. Le plan de la conjuration étoit, à ce qu'il prétendoit, de saisir la personne du Roi dans un château, nommé Wusterhausen, où il passoit régulièrement deux mois de l'automne, et de le livrer à l'Empereur. Ce qui donnoit en quelque sorte de la vraisemblance à ce projet, c'est que ce château n'étoit qu'à quatre milles des frontières de la Saxe, et que le Roi y étoit sans gardes.

Frédéric-Guillaume méprisa d'abord ces insinuations, et il ne fut ébranlé que par une lettre du prince Eugène, remplie de ce dessein, que Clément lui montra. Ce scélérat se fit fort de convaincre entièrement le Roi de tout ce qu'il avoit avancé, en lui produisant des lettres du prince d'Anhalt, du général Grumkow et d'autres seigneurs de la cour. Tant d'effronterie et de hardiesse jeta le Roi dans de cruels soupçons et dans des méfiances continuelles. Il se proposa enfin d'éprouver en sa présence si Clément connoîtroit l'écriture des personnes qu'il accusoit. On jeta sur une table une liasse de lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnoître l'écriture. Clément s'y trompa, et sa fourbe fut découverte. Dans sa prison il avoua qu'il avoit contrefait l'écriture et le sceau du prince Eugène. Il reçut le juste salaire que méritoient ses impostures et ses méchancetés; il fut pendu. Cependant ces fausses accusations ne laissèrent pas de renverser quelques fortunes et de causer pour un temps des méfiances et des ombrages. La calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des princes que la justification. Ils connoissent assez les hommes pour savoir qu'il n'est guère de vertu sans tache, et ils

voient tant d'exemples de la méchanceté du coeur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des particuliers qui vivent éloignés du monde. Les mensonges de Clément avoient pris crédit en quelque manière à la faveur de la conjuration du prince Celamare, dont l'exemple étoit encore tout récent.

Cette conjuration, bien plus réelle que celle de Clément, eut aussi des suites bien plus importantes. Au moyen de la quadruple alliance qui venoit de se conclure, le Régent avoit la facilité de se venger, sans courir le moindre risque, des entreprises du cardinal Alberoni. Il n'en laissa pas échapper l'occasion, et il publia, en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en vouloit qu'au premier ministre. Berwick, à la tête de l'armée de France, prit S. Sébastien et Fontarabie, tandis que la flotte angloise désola les ports de S. Antoine et de Vigos, et que Mercy, passant en Sicile avec l'armée de l'Empereur, obligea le marquis de Lède à lever le siége de Mélazzo, et reprit la ville et la citadelle de Syracuse.

Le roi d'Espagne marcha avec son armée sur les frontières de son royaume. Il conduisoit une colonne de ses troupes, la reine, la seconde, et le cardinal, la troisième; mais ils

n'étoient pas faits tous les trois pour commander des armées, et le Roi, découragé par la mauvaise tournure que prenoit pour lui le commencement de cette guerre, aima mieux sacrifier son ministre, que d'exposer sa monarchie à de plus grands hasards. C'étoit effectivement l'unique moyen de rétablir, dans l'Europe, une paix solide. Qu'on eût donné deux mondes comme le nôtre à bouleverser au cardinal Alberoni, il en auroit encore demandé un troisième. Ses desseins étoient trop vastes, et son imagination trop fougueuse. Il avoit résolu de chasser l'Empereur de l'Italie, de rendre son maître régent de la France, et afin de remettre le Prétendant sur le trône d'Angleterre, il vouloit animer Charles XII contre le roi George, et armer les Turcs et les Russes contre l'Empereur Charles VI.

La raison qui fait échouer tous ces vastes projets des ambitieux, c'est (à ce qu'il paroit) qu'en politique comme en mécanique les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées. Plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués, et moins ils sont d'usage.

L'enthousiasme d'Alberoni ne se commu-

niqua point aux princes qui devoient être les exécuteurs de son projet; il étoit vivement frappé de ses idées, les autres l'étoient foiblement. Lors même que le bon sens se laisse entraîner dans la carrière hasardeuse de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin. La réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, et souvent les obstacles le découragent. C'est ce qu'Alberoni éprouva de la part des princes qu'il vouloit engager dans ses vues. Il tomba lui-même dans le piége qu'il avoit tendu à la tranquillité de l'Europe, et il repassa en Italie à la faveur des passeports qu'il reçut des puissances qu'il avoit le plus grièvement offensées.

On prévint un embrâsement qui pouvoit 1720.
devenir funeste à l'Europe, en éteignant le flambeau qui étoit prêt à le causer. La chûte d'Alberoni remit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre. Elle rechercha l'amitié de la France, et accéda même à la quadruple alliance, pour que sa réconciliation en fût plus sincère.

Le Régent, qui parvint à terminer aussi glorieusement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France et l'Espagne, n'eut pas le bonheur de préserver ce royaume d'un bouleversement plus grand et plus général que

ceux dont les guerres longues et ruineuses sont d'ordinaire suivies. Le système de Law avoit poussé l'entêtement des François pour le papier jusqu'à la folie. Quelques fortunes subites firent extravaguer la nation, et ce fut en outrant les choses qu'elle les perdit.

Dès l'an 1716 Law étoit devenu directeur de la banque royale. Il commença dès-lors à déployer son fameux systême en établissant la compagnie d'occident, ou du Mississipi, et la banque dont le roi de France étoit tout à la fois le protecteur et le propriétaire. Les desseins du Régent et de Law étoient de doubler les fonds du royaume en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les espèces dans les coffres du souverain.

L'arrêt du 2 Août 1719, porte défense aux particuliers, sous les plus fortes peines, de garder chez eux, en argent, au-delà de 500 francs. Aux premières actions en succédèrent de nouvelles, qu'on nomma les filles; enfin ces filles enfantèrent des petites filles, et le papier créé par ce système monta à trois milliards soixante-dix millions. Toutes les dettes de l'état furent acquittées par des billets timbrés à un certain coin. Les fonde-

mens de cet édifice n'avoient été faits au commencement que pour une certaine proportion. On voulut la porter au double, et au quadruple; il s'écroula bientôt, bouleversa le royaume, et renversa en même-temps l'architecte qui l'avoit construit. Law pensa plus d'une fois être lapidé par le peuple, lorsque son papier tomba en décadence. Il quitta enfin le royaume, abandonnant la charge de contrôleur-général des finances, dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, et les grands établissemens qu'il avoit dans ce royaume. Law n'étoit pas riche, lorsqu'il vint en France; il en repartit de même, et se réfugia à Venise où il finit ses jours dans l'indigence.

Il y a peu d'histoires qui dans un aussi court espace représentent autant d'ambitieux humiliés. Les fortunes rapides de Goertz, d'Alberoni, de Law, se précipitèrent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées; mais l'ambition n'est pas capable de conseil, elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices.

Après les chûtes d'Alberoni et de Goertz, le sud et le nord de l'Europe respirèrent également. La paix que le Roi négocioit à

Stockholm fut enfin conclue. Sa modération diminua ses avantages. D'Ilgen ne cessoit de lui représenter, selon l'usage des ministres, qu'il devoit profiter de ses avantages, et qu'en se roidissant encore, la Suède seroit contrainte de lui céder l'île de Rugen et la ville de Wolgast; et qu'il obtiendroit de même des Danois les franchises des péages du Sund. La réponse du Roi se trouve dans les archives, écrite de sa propre main : „ Je suis content du destin dont je jouis „ par la grâce du ciel, et je ne veux jamais „ m'agrandir aux dépens de mes voisins. „ Il paya deux millions à la Suède pour l'enclavure de la Poméranie, de sorte que cette acquisition étoit plutôt un achat qu'une conquête.

1721. Le roi d'Angleterre, qui avoit, par sa médiation accéléré la paix de Stockholm, fit peu de temps après la sienne avec l'Espagne; et Philippe V céda Gibraltar et Port Mahon à l'Angleterre, à condition que le roi George ne se mêleroit plus des affaires d'Italie.

A Vienne on étoit mécontent et envieux des avantages dont jouissoit le roi de Prusse. La maison d'Autriche vouloit que les princes d'Allemagne, qu'elle regarde comme ses

vassaux, la servissent contre ses ennemis, et non qu'ils fissent usage de leur force pour leur propre agrandissement. Le grand Electeur avoit secondé l'Empereur, à cause que leurs intérêts étoient souvent liés ensemble. Le roi Frédéric I l'avoit secouru tant par ses préjugés qu'afin d'être reconnu roi de Prusse. Frédéric-Guillaume, qui n'avoit ni préjugés ni intérêts qui jusqu'alors l'attachassent à la maison d'Autriche, ne lui fournit point de secours dans les guerres de Hongrie ni de Sicile. Il n'étoit lié avec l'Empereur par aucun traité; et de plus il s'excusa sous prétexte qu'il avoit à craindre de nouvelles entreprises de la part des Suédois. Dans le fond il étoit trop clairvoyant pour forger ses propres chaînes, en travaillant à l'agrandissement de la maison d'Autriche, qui aspiroit en Allemagne à une domination absolue.

La politique sage et mesurée de Frédéric- 1722.
Guillaume se tournoit entièrement à l'arrangement intérieur de ses états. Il avoit établi sa résidence à Potsdam, maison de plaisance qui originairement n'étoit qu'un chétif hameau de pêcheurs. Il en fit une belle et grande ville, où fleurirent toutes sortes d'arts, depuis les plus communs jusqu'à ceux qui servent au

raffinement du luxe. Des Liégeois, qu'il avoit attirés par ses libéralités, y établirent une manufacture d'armes qui fournit non-seulement l'armée, mais encore les troupes de quelques puissances du nord. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Gênes. Tous les étrangers qui possédoient quelque industrie, étoient reçus, établis et récompensés à Potsdam. Le Roi établit dans cette ville, dont il étoit le fondateur, un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2,500 enfans de soldats, qui peuvent apprendre toutes les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages convenables à leur sexe. Par ces arrangemens charitables, il soulagea la misère des soldats chargés de famille, et il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les péres n'étoient pas en état de la donner. Il augmenta la même année le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes font leur noviciat du métier des armes. Quelques vieux officiers veillent à leur éducation; et ils ont des maîtres, pour leur donner des connoissances et pour leur apprendre les exercices qui conviennent à des personnes de condition. Il

n'est aucun soin plus digne d'un législateur que celui de l'éducation de la jeunesse. Dans un âge encore tendre ces jeunes plantes sont susceptibles de toutes sortes d'impressions. Si on leur inspire l'amour de la vertu et de la patrie, ils deviennent de bons citoyens; et les bons citoyens sont les derniers remparts des empires. Si les princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec justice, ils enlèvent notre amour, en étendant leurs soins jusqu'à la postérité.

Le Roi envoya, la même année, le comte de Truchsess en France, pour féliciter Louis XV, qui ayant atteint l'âge de majorité fut sacré à Reims.

Les calomnies que l'on avoit répandues 1723.
contre le duc d'Orléans, avoient fait des impressions si fortes dans le public, que la France s'attendoit chaque jour à la mort de son Roi, lorsqu'elle vit arriver inopinément celle du Régent. Ce prince, ayant passé le temps où il avoit coutume de se faire saigner, fut attaqué d'apoplexie entre les bras de la duchesse de Tallard, dans un moment d'extase qui fit douter s'il avoit rendu l'ame par un sentiment de plaisir ou de douleur. Lorsque le roi Auguste de Pologne

apprit les détails de cette mort, il dit ces mots de l'écriture : „ Ah ! que mon ame „ meure de la mort de ce juste ! „ Le cardinal du Bois avoit précédé le Régent de quelques mois, et le peuple divulguoit qu'il étoit parti pour préparer un quartier au Régent chez quelque Fillon de l'autre monde. La régence finit par la mort du duc d'Orléans, et le duc de Bourbon devint premier ministre. Ce changement dans le gouvernement de la France, et quelques entreprises de la maison d'Autriche, contraires aux traités de paix, firent changer tout le système de l'Europe. Voici de quoi il étoit question. L'Empereur avoit fait expédier des lettres de commission aux marchands d'Ostende pour trafiquer aux Indes. Cela réveilla l'attention de toutes les nations commerçantes ; la France, l'Angleterre et la Hollande, alarmées d'un projet qui leur étoit également préjudiciable, s'unirent pour demander la suppression de cette nouvelle compagnie : mais la cour de Vienne ne s'en émut point, et voulut soutenir son projet de commerce avec hauteur.

1724. On eut recours aux voies de conciliation, comme aux moyens les plus équitables, pour terminer ces différends, et pour concilier

d'autres intérêts, tels que la succession éventuelle de Parme et de Plaisance. On assembla un congrès à Cambray, où personne ne voulut céder de son terrain.

Les ministres disputèrent, comme de raison avec chaleur. Chacun soutenoit sa cause par des argumens qu'ils croyoient sans replique. Les maîtres d'hôtel et les marchands de vin s'enrichirent; les princes en payerent les frais, et le congrès se sépara sans avoir rien décidé.

Pendant que ces politiques discutoient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V échappant à la vigilance de son épouse, abdiqua subitement en faveur de son fils Louis. C'étoit pour lui procurer cette couronne dont il se démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de trésors; mais la mort de son fils, qui lui remettoit les rênes du gouvernement entre les mains, ne lui laissa pas le temps de se repentir de son abdication.

A peine étoit-il remonté sur le trône, qu'il 1725.
fit un traité de commerce avec l'empereur à l'insçu de l'Angleterre. Le Comte de Koenigseck, ambassadeur de Charles VI à Madrid, avoit leurré la reine d'Espagne du mariage

de Dom Carlos avec l'archiduchesse Marie Thérèse, héritière de la maison d'Autriche, et l'espérance de réünir dans leurs maisons toutes les possessions de Charles V porta la reine et le roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'Empereur. Le roi George soupçonnoit que ce traité contenoit des articles secrets à l'avantage du Prétendant. La France étoit mécontente de ce que l'Espagne par ses subsides mettoit l'Empereur en état de soutenir la compagnie d'Ostende. Le roi de Prusse étoit fâché de quelques décrets fulminans que Charles VI lui avoit envoyés au sujet de certaines redevance qu'il exigeoit des fiefs de Magdebourg. Ces trois puissances ayant toutes des griefs contre la cour de Vienne, s'unirent par des engagemens étroits, qui devoient être d'autant plus durables, qu'ils étoient soutenus par leurs intérêts particuliers. Cette conformité de sentimens donna lieu au traité de Hanovre.

La forme du traité étoit défensive, et rouloit sur des garanties réciproques. La France et l'Angleterre s'engageoient, d'une façon vague et susceptible de toutes sortes d'interprétations, d'employer leurs bons offices pour que les droits de la Prusse sur la

succession

succession de Berg, ne reçussent aucune atteinte après la mort de l'Electeur Palatin. La Suède, le Danemark et la Hollande accédèrent ensuite à ce traité. La France et l'Angleterre en vouloient effectivement à la maison d'Autriche. Dans cette intention ils espéroient se servir du Roi pour enlever la Silésie à l'Empereur. Frédéric-Guillaume n'étoit pas éloigné de se charger de l'exécution de ce projet. Il demandoit qu'on joignît une seule brigade de Hanovriens à ses troupes, afin de ne pas s'engager tout seul dans une entreprise aussi importante; ou que les alliés convinssent avec lui d'une diversion qu'ils feroient d'un autre côté, en même temps qu'il commenceroit les opérations en Silésie. Quoique cette alternative parût raisonnable, le roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer sur cette matière.

A peine les alliés eurent-t-ils signé leur traité à Hanovre, qu'une autre alliance se fit à Vienne entre l'Empereur, le roi d'Espagne, le Czar, et quelques princes d'Allemagne. C'est par le moyen de ces grandes alliances, qui séparent l'Europe en deux puissans partis, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre, que la force des uns tient la

puissance des autres en respect, et que la sagesse des habiles politiques prévient souvent des guerres, et maintient la paix, lors même qu'elle est sur le point d'être rompue.

Dès que le Czar eut signé le traité de Vienne, il fit de fortes remontrances au roi de Prusse sur le parti qu'il avoit pris, lui insinuant, avec ces espèces de menaces auxquelles les expressions polies servent de véhicule, qu'il ne verroit pas indifféremment que les états héréditaires de l'Empereur fussent attaqués.

Pierre I mourut dans ces circonstances, laissant dans le monde plutôt la réputation d'un homme extraordinaire, que d'un grand homme, et couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur. L'impératrice Catherine, sa femme, lui succéda. Elle étoit Livonienne de naissance, et de la plus basse extraction, étant veuve d'un bas officier suédois. Elle devint maîtresse tour à tour de quelques officiers russes, depuis de Menzikof; enfin le Czar en devint amoureux, et se l'appropria. En 1711, lorsque le Czar s'approcha du Pruth avec son armée, les Turcs passèrent cette rivière, et vinrent se retrancher vis-à-vis de son camp : il avoit en

front deux cents mille ennemis, et à dos une rivière qu'il ne pouvoit passer, manquant de pont. Le grand Visir qui l'attaqua à différentes reprises, voyant ses troupes souvent repoussées, changea de dessein. Il apprit par la déposition d'un transfuge que l'armée moscovite souffroit une disette cruelle, et que dans le camp du Czar il n'y avoit de vivres que pour peu de jours. Sur cela il se contenta de bloquer les Russes : c'étoit ce que Pierre I craignoit le plus. Son armée étoit presque fondue; il lui restoit à peine trente mille hommes, accablés de misère, énervés par la faim, sans espérance, et par conséquent sans courage. Dans cette situation désespérée le Czar prit une résolution digne de sa grandeur d'ame. Il ordonna au général Tscheremetof que l'armée se préparât à combattre le lendemain, afin de se frayer un chemin à travers les ennemis au bout de la baïonnette. Il fit ensuite brûler tous les bagages, et se retira dans sa tente, accablé de douleur. Catherine conserva seule la liberté d'esprit, dans ce désespoir commun où tout le monde attendoit la mort ou la servitude. Elle témoigna un courage au dessus de son sexe et de sa naissance; elle tint conseil avec les

généraux, et résolut de demander la paix aux Turcs. Le chancelier Schaffirof dressa la lettre du Czar au Visir, que Catherine fit signer à Pierre I à force de caresses, de prières et de larmes ; elle ramassa ensuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le camp, et les envoya au Visir.

Après quelques renvois, les présens opérèrent leur effet. La paix fut conclue, et le Czar en cédant Asow aux Turcs se tira d'un pas aussi dangereux que celui que Charles XII trouva à Pultava, l'écueil de sa fortune. La reconnaissance du Czar fut proportionnée au service que Catherine lui avoit rendu ; il la trouva digne de gouverner un état qu'elle avoit sauvé ; il la déclara son épouse, et elle fut couronnée Impératrice. Cette princesse gouverna la Russie avec sagesse et avec fermeté, et elle continua d'observer les engagemens que le Czar avoit pris avec l'empereur Charles VI.

Pendant que toute l'Europe s'armoit, Louis XV épousa la fille de Stanislas Leszynski, roi détrôné de Pologne. Le duc de Bourbon, qui avoit choisi la reine de France, se maria peu de temps après avec la princesse de Rheinfels, dont la beauté étoit touchante.

On prétend que le roi de France lui dit qu'il choisissoit mieux pour lui-même que pour les autres. Cependant la reine de France marqua dans la suite qu'elle réparoit par son cœur et par son caractère les charmes passagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir.

Toute l'année 1726 se passa en préparatifs 1726.
de guerre. Trois vaisseaux de ligne moscovites vinrent hiverner en Espagne dans le port de Saint-André. Les Anglois mirent trois flottes en mer, dont l'une fit voile aux Indes, l'autre sur les côtes d'Espagne, et la troisième vers la Baltique. La France augmenta ses régimens, et créa une milice forte de soixante mille hommes.

Le Roi se trouvoit dans une situation difficile et embarrassante, à la veille d'une guerre dont il couroit le plus grand risque, sans assurance des secours de ses alliés, exposé à l'irruption des Moscovites et devenant l'exécuteur d'un plan qu'on lui cachoit. On avoit désigné les provinces qu'on vouloit conquérir; mais on n'avoit pas réglé le partage qu'on en vouloit faire; et, pour tout dire, le ministre hanovrien du roi George affectoit de traiter le roi de Prusse en puissance subalterne. Tant

de dangers, si peu d'avantage, et cet excès d'arrogance, dégoûtèrent le Roi du ton impérieux que ses alliés affectoient de prendre avec lui, et dès ce temps il pensa à trouver ses suretés ailleurs.

Cette année fut funeste aux premiers ministres. Le duc de Riperda fut congédié et arrêté à Madrid, pour avoir fait le traité de Vienne; il se sauva de prison, et passa chez le roi de Maroc, où il mourut peu de temps après. Le duc de Bourbon eut un sort plus doux, mais à peu-près semblable. L'adresse de l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi de France, le fit exiler: le précepteur devint premier ministre et cardinal. Les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple des impôts qui l'accabloient; il fit autant de bien aux finances du Roi, où il mit de l'économie, que de mal au militaire, et surtout à la marine, qu'il négligea. Souple, timide et rusé, il conserva les vices d'un prêtre dans les fonctions du ministère: tant il est vrai que les emplois décorent les hommes, mais ne les changent pas. Nous pourrions ajouter à ces disgraces l'élection et la chute de Maurice, comte de Saxe, devenu duc de Courlande par le choix des Etats, et

chassé de son pays par la violence des Russes. C'est ce même comte de Saxe que nous avons vu briller à la tête des armées de Louis XV, et dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine. L'Europe perdit cette année deux têtes couronnées ; l'impératrice Catherine mourut, et Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre I, lui succéda. C'étoit un enfant qui croissoit sous les yeux de quelques boïards attachés aux anciens usages de leur nation, et qui préparoient à ce jeune prince une tutelle éternelle. En Angleterre George second succéda à son père, qui venoit de mourir. Frédéric Guillaume et George II, quoique élevés presque ensemble, quoique beaux-frères, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occupèrent tous deux le trône. Le roi d'Angleterre appeloit celui de Prusse, *mon frère le sergent*, et Frédéric Guillaume appeloit le roi George, *mon frère le comédien*. Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, et ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions les gouvernent, et que des

causes puériles dans leur origine deviennent les principes d'une suite de faits qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'abord après l'avénement de George II au trône, le comte de Seckendorff vint à Berlin. Il servoit comme genéral en même temps l'Empereur et la Saxe; il étoit d'un intérêt sordide; ses manières étoient grossières et rustres; le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en avoit perdu l'usage de la vérité. C'étoit l'ame d'un usurier, qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage que se servit la providence pour rompre le traité de Hanovre. Seckendorff avoit servi en Flandre au siége de Tournai, et à la bataille
1727. de Malplaquet, où le Roi s'étoit trouvé. Ce prince avoit une prédilection singulière pour tous les officiers qu'il avoit connus dans cette guerre. Il se plaignit à ce général du mécontentement que lui donnoient les alliés. Seckendorff entra d'abord dans son sens, et il condamna sans peine les mauvais procédés de la France, et surtout de l'Angleterre. Il parla de l'Empereur comme d'un prince plus solide dans ses engagemens, et plus ferme dans ses amitiés. Il fit envisager l'union de la Prusse

et de l'Autriche dans le point de vue le plus avantageux; il représenta comme une perspective riante la facilité avec laquelle l'Empereur accorderoit au Roi toutes ses suretés pour l'entière possession de la succession de Berg; enfin il s'empara de l'esprit du Roi avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un traité avec l'Empereur. Il consistoit dans des garanties réciproques et dans quelques articles relatifs au commerce de sel que le Brandebourg fait par l'Oder avec la Silésie.

A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa 1728.
s'allumer une guerre en Allemagne, entre les rois de Prusse et d'Angleterre, sur un sujet de si peu d'importance, qu'il n'en pouvoit servir de prétexte qu'à des princes très-disposés à se nuire.

La dispute vint sur deux petits prés situés aux confins de la vieille Morche et du duché de Zell, dont les limites n'étoient pas réglées, et sur quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Le roi d'Angleterre qui étoit à Hanovre, fit arrêter par représailles quarante soldats prussiens, qui traversoient son pays avec des passe-ports. Ces princes ne cherchoient que des prétextes pour se brouiller. Quelquefois même les rois

s'épargnent cette peine. Le roi de Prusse trouva son honneur intéressé dans l'affaire des petits prés, et dans l'arrêt des quarante soldats, et il s'abandonnoit à sa haine et à son ressentiment. L'Empereur attisoit ce feu; il auroit été bien aise de voir que les princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre-détruisissent. Il promit un secours de douze mille hommes. Le roi de Pologne, mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de huit mille hommes.

Toute la Prusse étoit déjà en mouvement, les troupes filoient toutes vers l'Elbe; Hanovre trembla. George, qui ne s'attendoit point à la guerre, somma la Suède, le Danemark, la Hesse et le Bronswic, qui recevoient des subsides anglois, de lui fournir des troupes; et il sonna le tocsin en France, en Russie et en Hollande. L'Empereur, dans l'intention d'encourager le Roi à cette rupture, lui garantit toutes ses possessions du Wéser et du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus sérieuses, lorsqu'elle prit inopinément une face différente. Le Roi assembla un conseil, composé de ses principaux ministres et de ses plus anciens généraux; il leur proposa l'état de la question, et leur demanda leur sentiment. Le

maréchal de Natzmer, qui étoit un janséniste protestant, fit un long discours, par lequel il déplora la religion protestante près de se voir éteinte par la dissention des deux seuls princes d'Allemagne qui en étoient les protecteurs. Les ministres appuyèrent sur les raisons secrètes qu'avoit la cour impériale d'aigrir les esprits avec tant de malice, dans une affaire d'elle-même peu importante, et qui étoit encore en termes d'accommodement. Un prince qui écoute des conseils est capable de les suivre. Le Roi remporta ce jour sur lui-même une victoire plus belle que toutes celles qu'il eût pu remporter sur ses ennemis. Il fit taire ses passions pour le bien de ses peuples, et les ducs de Bronswic et de Gotha, furent choisis de part et d'autre pour accommoder cet petits différends.

L'Empereur fit ce qu'il put pour traverser cette négociation; mais elle fut promptement terminée. On relâcha les soldats prussiens, on rendit les paysans de Hanovre; et l'affaire des prés fut terminée. Ces sortes d'accommodemens, faits à l'amiable, sont d'autant plus sages, que les princes, après les guerres les plus heureuses, sont tôt ou tard obligés d'en revenir là, sans obtenir de plus grands

avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric Guillaume est peut-être unique dans l'Histoire.

Ce prince, toujours plus occupé du bien de ses sujets que de son ambition particulière, fonda l'hôtel de la charité à Berlin sur le modèle de l'hôtel-Dieu à Paris. Il bâtit la Frédéricstadt, qui par l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cordeau, et la beauté des édifices, surpasse de beaucoup l'ancienne cité, et il eut le plaisir d'y recevoir le roi de Pologne. L'entrevue de ces deux princes se passa dans les festins et dans les magnificences. Cependant on ne cessoit de négocier, pour prévenir les troubles de la guerre. Les puissances convinrent d'assembler un congrès à Soissons, où se rendirent les ministres de toutes les cours intéressées au traité de Hanovre et de Vienne, et les avantages que la France et l'Angleterre offrirent à l'Espagne, la détachèrent de l'intérêt de l'Empereur.

1729. Le traité de Séville fut une suite du congrès de Soissons. Les articles de ce traité sont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée de l'Italie, et que l'Angleterre s'engage à faire tomber la succession des ducs de Parme et de Plaisance à l'infant Don

Carlos, en considération des avantages que l'Espagne permet aux Anglois de gagner par le trafic de l'Assiento.

Le roi de Pologne, qui étoit venu à Berlin, 1730.
l'an 1728, voulut à son tour étaler sa magnificence aux yeux du Roi, en lui donnant des fêtes toutes militaires. Il rassembla ses troupes, (23 mille hommes,) dans un camp auprès de Radeberg, village situé sur l'Elbe; les manoeuvres qu'il fit faire à son armée, étoient une image de la guerre des Romains, mêlée aux visions du chevalier Follard. Les connoisseurs jugèrent que ce camp étoit plutôt un spectacle théâtral, qu'un emblème véritable de la guerre.

Pendant ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste danstoutes les cours de l'Europe tendoient à frustrer Frédéric-Guillaume de la succession de Berg, et à la faire retomber à la Saxe. Ce camp, cette magnificence et ces fausses marques d'estime étoient des artifices par lesquels le roi de Pologne crut endormir le roi de Prusse; mais celui-ci en pénétra les motifs, et n'en détesta que plus sa fausseté. Ces sortes d'actions semblent permises en politique, mais elles ne le sont guères en morale; et à le

bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même, que désavantageuse à ses intérêts.

On crut que de semblables réflexions dégoûtèrent le roi Victor de sa royauté; mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avoit pour madame de S. Sébastien, qu'il épousa à Chambéri après son abdication. On prétend qu'il conserva toujours ce caractère d'autorité qu'il avoit eu comme roi, et qu'ayant quelque mécontentement contre le marquis d'Ormea et quelques autres ministres, il voulut contraindre son fils à les disgracier. Le marquis d'Ormea, informé des intentions du roi Victor, craignit de voir sa perte assurée, s'il ne prévenoit ce prince. Il alla chez le roi de Sardaigne, et lui persuada que son père conspiroit et vouloit remonter sur le trône; et il le pressa si vivement, que le père fut arrêté, et conduit au château de Chambéri, où il mourut. Un prince est bien à plaindre de se trouver vis-à-vis de son père dans des circonstances aussi épineuses, où il a la nature, l'interêt et la gloire à combattre.

En Russie mourut la même année le jeune czar Pierre II. Il étoit fiancé avec une princesse Dolgorucki. Cette maison eut des vues

pour placer sur le trône cette princesse ; mais la nation voulut unanimement que le sceptre demeurât dans la maison de Pierre I. On l'offrit à Anne, duchesse douairière de Courlande, qui l'accepta. D'abord les Russes limitèrent son pouvoir ; mais la famille des Dolgorucki tomba, et son autorité devint despotique. Elle entretint, de même que ses prédécesseurs, les liaisons qui subsistoient depuis long-temps avec la maison d'Autriche.

L'Empereur oublia bientôt les services que 1730.
le Roi lui avoit rendus en quittant l'alliance de Hanovre. Il s'accommoda avec le roi d'Angleterre, et lui donna l'investiture du duché de Brème, et du pays de Hadeln, sans songer aux intérêts de la Prusse. L'ingratitude est une monnoie décriée, et qui cependant a cours par-tout.

La mort de tant de princes, le déplacement de tant de ministres, le renouvellement et le changement de tant d'alliances produisirent des combinaisons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angleterre, réconciliée avec l'Espagne et l'Autriche, joignit une flotte nombreuse à celle d'Espagne, pour transporter Don Carlos en Italie.

Au commencement du siècle, la grande

Bretagne s'étoit ruinée pour chasser les Espagnols du royaume de Naples et du Milanès, parce qu'elle croyoit la puissance de Philippe V. trop redoutable avec ses possessions; et à peine vingt ans s'étoient écoulés que les navires anglois ramenèrent les Espagnols en Italie, et donnèrent à l'Infant Parme et Plaisance, dont le dernier duc venoit de mourir.

En ce même temps les Corses se révoltèrent contre les Génois, à cause de la dureté de leur gouvernement. L'Empereur y envoya des troupes au secours des Génois, qui réduisirent les rebelles à l'obéissance. Ces révoltes se renouvelèrent souvent jusqu'à l'an 1736, que les Corses choisirent pour leur roi un aventurier, nommé Théodore de Neuhof. On présuma que le duc de Lorraine, qui depuis devint empereur, fomentoit cette rébellion; cependant par le secours des François l'île de Corse fut entièrement rangée sous l'obéissance de ses maîtres.

On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle guerre. La reine d'Espagne, toujours inquiète et toujours en action, faisoit de grands armemens; cependant, au lieu de tomber sur l'Italie, ses troupes allèrent en Afrique, et s'emparèrent d'Oran. La reine

d'Espagne

d'Espagne obtint un bref du pape, qui enjoignit au clergé de payer le dixième de ses revenus, tant que dureroit la guerre contre les Infidelles. Dès ce moment la Reine se proposa de perpétuer cette guerre à jamais, et en sacrifiant tous les ans une centaine d'Espagnols qui périrent en escarmouchant contre les Mores, elle resta en possession des dixmes de l'Eglise, qui font un revenu très-important pour la couronne. Ainsi les maîtres du Pérou et du Potosi, faute d'argent, se mettoient aux aumônes des prêtres de leur royaume.

Après toutes ces digressions, il est temps que nous revenions à Berlin, où Seckendorff, par ses intrigues, avoit beaucoup étendu son crédit. Il auroit bien voulu gouverner la cour tout-à-fait. Dans ce dessein il proposa au Roi de s'aboucher avec l'Empereur, qui s'étoit rendu à Prague, espérant de se rendre si utile pendant ce séjour, que la confiance que le Roi avoit en lui ne pourroit que s'accroître infiniment. Le Roi, qui mettoit dans les affaires la bonne foi de ses moeurs, consentit sans peine à ce voyage, sans prendre aucune mesure sur le but de cette entrevue, ni sur l'étiquette qu'il méprisoit. Son exemple servit de témoignage que la bonne foi et les vertus,

si opposées à la corruption du siècle, ne sauroient y prospérer. Les politiques ont relégué la candeur dans la vie civile ; et ils se voient si au dessus des lois qu'ils font observer aux autres, qu'ils se livrent sans retenue à la dépravation de leur coeur. Les moeurs unies du Roi devinrent les victimes de l'étiquette impériale.

La garantie de la succession de Berg, que Seckendorff avoit formellement promise au nom de l'Empereur, s'en alla en fumée ; et les ministres de l'Empereur étoient dans des dispositions si contraires à la Prusse, que le Roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit surement celle de Vienne. Ce prince s'étoit trouvé auprès de l'Empereur comme Solon auprès de Crésus, et il revint à Berlin toujours riche de sa propre vertu. Les censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

1733. Cette entrevue eut le sort qu'ont la plupart des visites que les rois se rendent. Elle refroidit, ou (pour le dire en un mot) elle éteignit l'amitié qui régnoit entre les deux cours. Frédéric Guillaume partit de Prague plein de

mépris pour la mauvaise foi et l'orgueil de la cour impériale, et les ministres de l'Empereur dédaignoient un souverain qui voyoit sans préoccupation la frivolité des préséances. Sintzendorff trouvoit les prétentions du Roi sur la succession de Berg trop ambitieuses, et le Roi trouvoit les refus de ces ministres trop grossiers. Il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

Malgré tant de sujets de mécontentement, le Roi maria son fils aîné, par complaisance pour la cour de Vienne, avec une princesse de Bronswic-Bévern, nièce de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces nôces, on apprit que le roi de Pologne étoit mort à Varsovie. Dans le temps que la mort le surprit, il étoit occupé des plus vastes desseins. Il pensoit à rendre la souveraineté héréditaire en Pologne. Afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette monarchie, comme le moyen par lequel il croyoit apaiser la jalousie des puissances voisines.

Il avoit besoin du Roi dans l'exécution de ce projet; il lui demanda le maréchal de Grumkow, afin de s'en ouvrir à lui. Le roi de Pologne voulut pénétrer Grumkow, et celui-ci voulut également le pénétrer. Ils

s'enivrèrent réciproquement dans cette intention, ce qui causa la mort du roi Auguste, et à Grumkow une maladie dont il ne se releva jamais. Cependant le Roi fit semblant d'entrer dans les vues d'Auguste ; mais comme il en sentoit trop bien les conséquences dangereuses, il se concerta avec l'Empereur et la Czarine pour les contrecarrer; ils convinrent d'exclure la maison de Saxe du trône de Pologne, et d'y placer le prince Emanuel de Portugal. La mort, qui détruisit l'homme et le projet, fit envisager les affaires de Pologne sous un tout autre point de vue.

La cour impériale voulut s'attacher à la Saxe, et elle promit de soutenir à main armée l'élection du fils Auguste au trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette loi domestique que Charles VI avoit établie dans sa maison, loi si connue dans l'Europe sous le nom de Sanction pragmatique. L'impératrice de Russie, qui craignoit que Stanislas Leszinski ne redevînt roi de Pologne, soutenu par la protection de Louis XV, se déclara la protectrice de l'heureux Auguste. De tous les candidats à cette couronne, Stanislas étoit le plus convenable aux intérêts de la Prusse. La France essaya de porter le Roi à faire entrer un corps de troupes

dans la Prusse polonoise, et de la garder en séquestre, de même qu'il en avoit usé avec la Poméranie. Mais Frédéric Guillaume ne voulut rien donner au hasard; il craignoit de s'engager dans une guerre qui pourroit le mener trop loin, et qui distrairoit ses forces d'un autre côté, tandis que l'Electeur Palatin, infirme et déjà fort âgé, pouvoit venir à mourir. Il croyoit ses droits sur la succession de Juliers légitimes, et l'entreprise sur la Prusse polonoise, injuste.

La diète d'élection, qui se tint à Varsovie, élut, d'une commune voix, Stanislas roi de Pologne, malgré les intrigues des cours de Vienne et de Pétersbourg, et malgré les armées russes et autrichiennes qui menaçoient cette république. Quelques Palatins, qui tenoient pour la Saxe, passèrent la Vistule, allèrent au village de Praga, s'assemblèrent dans une auberge, et y élurent pour roi Auguste, électeur de Saxe; sur quoi les troupes moscovites s'approchèrent de Varsovie. L'orage succéda au calme, et Stanislas descendit, pour la seconde fois, du trône de Pologne, où les voeux d'une nation libre l'avoient fait monter. Il se réfugia à Danzic, où Munnich vint l'assiéger avec les Russes et les Saxons. Une dame polo-

noise, nommée Masalska, tira le premier coup de canon du rempart sur les assiégeans, pour déterminer la bourgeoisie à une défense généreuse. Louis XV envoya trois bataillons au secours de son beau-père, trop tard pour sauver Danzic, et trop tôt pour le malheur qui leur arriva. Le marquis de Plelo, qui les conduisoit, fut tué, et ces trois bataillons débarqués sur une île, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux, et manquant de vivres, furent faits prisonniers, et conduits à St. Pétersbourg.

Les Russes attaquèrent ensuite les ouvrages du Hagelsberg, où ils perdirent quatre mille hommes. La ville déchirée par des dissensions intestines, et qui d'ailleurs n'avoit plus de secours à attendre, étoit sur le point de capituler. Dans cette extrémité Stanislas se sauva la veille de sa réduction. Il souffrit pendant sa fuite la plus cruelle misère; et après avoir couru des risques inouis pour sa personne que les Russes poursuivoient, et avoir eu les aventures les plus singulières, il arriva à Marienwerder, déguisé en paysan, et de là il se rendit à Koenisberg, après que le Roi l'eut assuré de sa protection.

Les troubles de la Pologne gagnèrent toute

l'Europe. Dès qu'on eut appris à Versailles que l'Empereur assembloit des troupes auprès de Glogau, et que les Russes étoient entrés sur les terres de la république, la France déclara la guerre à l'Empereur. Son manifeste annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'Empereur, et point à l'Empire; mais par une contradiction que le cardinal Fleuri auroit pu éviter facilement, les armées françoises ayant passé le Rhin à Strasbourg, prirent Kehl, qui est une forteresse de l'Empire. Les ennemis de la France profitèrent de cette faute, et tirèrent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt de rendre suspecte. En même temps la guerre s'alluma en Italie. Les troupes françoises joignirent celles du roi de Sardaigne auprès de Verceil; elles prirent Pavie, Milan, Pizzighitone et Crémone. Le marquis de Montemar se joignit aux alliés, et les Espagnols se préparèrent à la conquête du royaume de Naples.

Quoique l'Angleterre ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques. George II avoit formé le projet de se rendre entièrement souverain dans la grande Bretagne. C'étoit une entreprise qu'il ne pouvoit pas conduire à

force ouverte, mais sourdement, et par des voies détournées. Introduire l'accise en Angleterre, c'étoit enchaîner la nation. Si l'affaire eut réussi, elle auroit donné au Roi un revenu fixe et assuré, dont il auroit augmenté le militaire, et affermi sa puissance. Walpole proposa l'introduction des accises à quelques membres du parlement dont il se croyoit assuré; mais ceux-ci lui déclarèrent que s'il les payoit, c'étoit pour souscrire au courant des sottises, mais non pas aux extraordinaires, comme l'étoit celle-là.

Malgré ces représentations, Walpole porta l'affaire au parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pultnei, et sur la cabale contraire à la cour. Sa victoire parut si complète, que le bill des accises passa par une grande majorité de voix. Le lendemain il pensa y avoir une émeute dans la ville. Les seigneurs et les principaux marchands présentèrent une adresse au Roi pour demander la suppression du bill. Quoique le parlement fût entouré de gardes, le peuple s'attroupa en grand nombre; il jetoit des cris séditieux, et commençoit à faire des avanies aux gens du Roi. Il ne leur manquoit qu'un chef, et la révolte éclatoit.

Walpole, qui vit que cette affaire devenoit sérieuse, jugea qu'il falloit céder. Il cassa le bill sur le champ, et sortit du parlement, couvert d'un mauvais manteau qui le déguisoit, en criant : liberté! liberté! et point d'accises! Il trouva le Roi à St. James, qui s'armoit de toutes pièces; il avoit mis le chapeau qu'il portoit à Malplaquet; il essayoit l'épée avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde, et il vouloit se mettre à la tête de ses gardes, qui s'assembloient dans la cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises. Walpole eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité, et il lui représenta avec la généreuse hardiesse d'un Anglois attaché à son maître, qu'il n'étoit pas temps de combattre, mais bien d'opter entre le bill et la couronne. Enfin 1734.
le projet de l'accise tomba; et le Roi, très-mécontent de son parlement, se défia de son autorité, dont il avoit pensé faire une triste expérience. Ces troubles intérieurs l'empêchèrent alors de se mêler de la guerre d'Allemagne.

Nous avons dit que Kehl avoit été pris par les François, et que la rupture étoit ouverte. L'Empereur, à qui la France avoit donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer

l'Empire en sa faveur. Il demanda au Roi les secours stipulés par l'alliance de 1728, et il menaçoit, en cas de refus, de rétracter la garantie qu'il avoit donnée du duché de Berg Le Roi, qui étoit demeuré neutre dans les troubles de la Pologne, quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara dans cette occasion pour l'Empereur, quoique ses intérêts y fussent contraires. Il n'avoit d'autre politique que la probité, et il observoit ses engagemens si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir. En conséquence de ces principes, il fit marcher dix mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le prince Eugène de Savoie.

Au commencement du printemps le maréchal de Berwick força les lignes d'Ettlingen, que le duc de Bévern avoit fait construire pendant l'hiver, et il vint mettre le siége devant Philipsbourg. Eugène, qui avoit à peine vingt mille hommes avec lui, se retira à Heilbron, où il attendit que les secours qu'on lui avoit promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper au village de Wiesenshal, à une portée de canon du retranchement françois.

Le Roi se rendit dans l'armée de l'Empereur, accompagné du Prince royal, tant par curiosité que par l'attachement extrême qu'il avoit pour ses troupes; et il vit que les héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité. Il n'y avoit plus dans cette armée que l'ombre du grand Eugène. Il avoit survécu à lui-même; et il craignoit d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement françois, qui n'étoit qu'à peine ébauché lorsque l'armée vint à Wiesenthal. Les troupes rançoises étoient si proches de Philipsbourg, que leur cavalerie n'avoit pas assez de terrain pour se mettre en bataille entre la ville et le camp, sans souffrir beaucoup de la canonade; elle n'avoit qu'un pont de communication sur le Rhin, et en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'armée françoise, qui n'avoit point de retraite, auroit péri infailliblement: mais le destin des empires en ordonna autrement. Les François prirent Philipsbourg à la vue du prince Eugène, sans que personne s'y opposât. Berwick fut tué d'un coup de canon. Le maréchal d'Asfeld lui succéda dans le commandement. Le Roi,

dont les fatigues avoient achevé de déranger la santé, prit un commencement d'hydropisie qui l'obligea de quitter l'armée; et le reste de cette campagne se passa en marches et contre-marches, d'autant moins décisives, que le Rhin séparoit les François et les Impériaux.

En Italie, les François prirent Tortone, battirent le maréchal de Mercy à Parme, et s'emparèrent de presque toute la Lombardie. Cependant le prince de Hildbourghausen fournit au maréchal de Koenigseck le projet de surprendre l'armée françoise, qui étoit campée sur les bords de la Secchia; ce qui s'exécuta de façon que Coigni et Broglio furent attaqués de nuit, surpris et chassés. Le roi de Sardaigne répara leur faute par sa sagesse, et les alliés remportèrent la victoire de Guastalla sur les Autrichiens.

Don Carlos entra en même temps dans le royaume de Naples, et en reçut l'hommage. Montemar affermit son trône par le gain de la
1735. bataille de Bitonte. Visconti et les Autrichiens furent chassés de ce royaume; et Montemar passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile. Il prit Syracuse, et se rendit maître de Messine, qui capitula après avoir fait une assez bonne défense.

En Lombardie les Autrichiens furent encore battus à Parme; et sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'armée impériale fut augmentée par un secours de dix mille Russes. L'inquiet Seckendorff obtint du prince Eugène un détachement de quarante mille hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle. Il rencontra l'armée françoise auprès de l'abbaye de Clausen. La nuit sema la confusion et l'alarme dans les deux camps; et les troupes chargèrent des deux parts, sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigni repassa la Moselle, et se campa sous Trèves. Seckendorff le suivit, et les deux généraux apprirent dans ce camp que les préliminaires de la paix entre l'Empereur et le roi de France étoient signés.

Cette négociation avoit été conduite secrétement entre le comte de Wied et le sieur du Theil. Ils étoient convenus qu'Auguste seroit reconnu roi de Pologne par la France, que Stanislas renonceroit à toutes ses prétentions à cette couronne, en faveur du duché de Lorraine, dont il jouiroit, et qui seroit réversible à la France après sa mort; qu'en échange de cette cession, on donneroit au duc de Lorraine, gendre de Charles VI, la Toscane

en dédommagement: de plus l'Empereur reconnut Don Carlos roi des deux Siciles, et il reçut le Parmesan et le Plaisantin pour équivalent de cette perte. Il fut encore obligé de céder le Vigevanèse au roi de Sardaigne; en faveur de quoi Louis XV lui promit la garantie de la pragmatique Sanction.

L'Empereur et la France firent cette paix sans consulter leurs alliés, dont ils négligèrent les intérêts. Le Roi se plaignit de ce que la cour de Vienne n'avoit pris aucune mesure avec celle de Versailles pour assurer la succession de Berg.

Ce prince s'étoit remis de son hydropisie; mais ses forces étoient si épuisées, que son corps ne secondoit plus les intentions de son ame. Il eut cependant le plaisir de voir prospérer une nouvelle colonie qu'il avoit établie en Prusse dès l'année 1732. Il étoit sorti plus de vingt mille ames de l'archevêché de Salzbourg, par zèle pour la religion protestante. L'Archevêque avoit persécuté quelques-uns de ces malheureux avec plus de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter la patrie gagna le peuple, et devint épidémique. Cette émigration se fit à la fin plutôt par esprit de libertinage que par attachement à une secte.

Le Roi établit ces Salzbourgeois en Prusse; et sans examiner les motifs de leur désertion, il repeupla par ce moyen des contrées que la peste avoit dévastées sous le règne de son père.

La guerre générale étoit à peine finie, qu'il en survint aussitôt une nouvelle. Elle s'alluma aux extrémités de l'Europe et de l'Asie. Les Tartares, qui vivent sous la protection des Turcs, faisoient des incursions fréquentes en Russie. Les plaintes qu'en porta l'Impératrice à Constantinople, ne firent point cesser ces hostilités. Elle s'impatienta enfin de souffrir ces affronts, et elle se fit justice elle-même. Lascy s'avança contre les Tartares, et prit Asow. Munnich entra en Crimée, força les lignes de Précop, s'empara de cette ville, prit Baciesarai, et mit toute la Tartarie à feu et à sang. Cependant la disette d'eau et de vivres, et la chaleur ardente de ces climats, firent périr un grand nombre de Moscovites. L'ambition de Munnich ne comptoit pour rien le nombre des soldats qu'il sacrifioit à sa gloire. Mais son armée se fondit; et l'excès de misère auquel les Russes étoient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

Dans ce temps mourut le dernier duc de

Courlande de la maison de Kettler. Les états élurent pour la seconde fois le comte de Saxe. Mais l'Impératrice de Russie éleva Biron à cette dignité. C'étoit un gentilhomme courlandois, qui s'étoit attaché à sa personne, et dont le mérite consistoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire. Les armées de cette princesse continuèrent d'être victorieuses contre les Turcs. Munnich assiégea Oczakow, que trois mille Janissaires et sept mille Bosniaques défendoient. Une bombe qu'il fit jeter, mit le feu par hasard au grand magasin à poudre de la ville, qui sauta aussitôt, et bouleversa en même temps la plupart des maisons. Munnich saisit ce moment, et fit donner un assaut général à la place.

Les Turcs, qui ne pouvoient revenir de leur perplexité, ni se défendre sur des remparts étroits, où touchoient des maisons abandonnées aux flammes, ne savoient s'ils devoient éteindre l'incendie, ou repousser l'effort des Moscovites. Dans cette confusion la ville fut emportée l'épée à la main, et le soldat effréné y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle est capable.

1737. Les premiers progrès des Russes contre les Turcs réveillèrent l'ambition des Autrichiens.

On

On persuada à l'Empereur que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie; que si les Moscovites les pressoient en même temps du côté de la mer noire, c'en seroit fait de l'empire ottoman. On fit même courir des prophéties qui annonçoient que la période fatale au croissant étoit arrivée. La superstition agit à son tour. Le confesseur de Charles VI lui représentoit que c'étoit le devoir d'un prince catholique d'extirper l'ennemi du nom chrétien. Toutes ces insinuations différentes ne partoient effectivement que de l'Impératrice, de Bartenstein, de Seckendorff, et du prince de Hildbourghausen, qui, s'étant liés ensemble, faisoient jouer secrètement tous ces ressorts; et des haines et des intrigues de cour firent résoudre sans raison valable cette guerre dans laquelle l'Empereur fut en quelque façon étonné de se voir engagé.

Le grand Duc de Toscane, ci-devant duc de Lorraine, fut créé généralissime des armées impériales. Seckendorff commanda sous lui, ou (pour mieux dire) Seckendorff commanda en chef. Au commencement de la campagne les Impériaux prirent Nissa. Ce fut où se borna leur fortune. Le prince de Hildbourghausen se fit battre avec un

détachement qu'il commandoit à Banialuka. Khévenhuller leva le siége de Widdin, et fut vivement pressé par les Turcs, qui passèrent le Timoc, et donnèrent sur son arrière-garde.

Le Tost-Bacha reprit Nissa, et l'Empereur fit trancher la tête à Doxat, qui avoit rendu cette place sans faire assez de résistance. Vers la fin de cette année mourut la reine d'Angleterre, qui avoit joui d'une espèce de réputation due à la bonté dont elle honoroit les savans.

1738. La campagne suivante fut malheureuse pour les Moscovites et pour les Autrichiens. Munnich entreprit vainement de pénétrer du côté de Bender dans la Bessarabie. Ce pays avoit été ruiné par les Tartares, et il n'osa s'y enfoncer, sans craindre pour ses troupes les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakow, l'obligea d'abandonner cette ville, et Lascy ne put faire aucun progrès dans la Crimée.

La mauvaise tournure que prit la guerre de Hongrie, abattoit l'esprit de l'Empereur. Il regretta le grand Eugène, (mort en 1737,) auquel il devoit la gloire de son règne. La fortune de l'état, disoit-il, est-elle donc

morte avec ce héros? Mais aigri des malheurs de la guerre, il s'en prit à ses généraux. Seckendorff fut mis en prison au château de Graetz; et Koenigseck eut en Hongrie le commandement de l'armée.

Les Impériaux furent battus en plusieurs rencontres. Les Turcs prirent le vieux Orsowa et Méadia. Ils mirent le siége devant le nouvel Orsowa, qu'ils levèrent, ayant été repoussés à Cornia. Mais Koenigseck, qui se retira mal à propos après la victoire, leur donna le moyen de recommencer ce siége. Le nouvel Orsowa ne tint pas long-temps, et les Turcs y prirent tout le gros canon de l'Empereur. Il se donna encore une bataille auprès de Méadia, aussi peu décisive que la première, où les Impériaux eurent le dessous.

L'Empereur, irrité de ses pertes, ne savoit 1739.
à qui s'en prendre; il punissoit ses généraux, mais c'étoient les projets de campagne qu'il devoit réprouver.

L'expérience a fait voir, dans les guerres de Hongrie, que toutes les armées qui se sont éloignées du Danube ont été malheureuses, à cause qu'elles s'éloignoient en même temps de leur subsistance. Lorsqu'Eugène fit la guerre contre les Turcs, il ne sépara jamais son

armée; et dans ces temps modernes, l'envie qu'avoient les généraux en crédit à la cour de commander des corps séparés, fit que toute l'armée étant en détachemens, n'étoit nulle part formidable. Les vieilles maximes étoient négligées, et les généraux étoient d'autant plus à plaindre, que la cour les jetoit dans des incertitudes perpétuelles par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoyoit. On ôta le commandement de l'armée à Koenigseck, de même qu'à ses prédécesseurs; et pour le consoler, on le fit grand maître de la maison de l'Impératrice : Olivier Wallis fut choisi pour le remplacer. Ce maréchal écrivit au Roi, et il dit dans sa lettre : „ L'Empereur „ m'a confié le commandement de son armée; „ le premier qui l'a conduite avant moi est „ en prison; celui auquel je succède a été „ fait eunuque du sérail; il ne me reste que „ d'avoir la tête tranchée à la fin de ma cam- „ pagne. „

L'armée impériale, forte de soixante mille hommes, s'assembla auprès de Belgrad; celle des Turcs étoit plus nombreuse du double. Wallis marcha à l'ennemi, sans savoir précisément sa force; et sans avoir fait la moindre disposition, il attaqua avec sa cavalerie par

un chemin creux un gros corps de Janissaires, posté dans des vignes et des haies auprès du village de Grotzka, et fut battu dans ce défilé avant que son infanterie eût le temps d'arriver. Celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence; de sorte que les Turcs pouvoient tirer à couvert sur elle. Sur la fin du jour les Impériaux se retirèrent, après avoir laissé vingt mille hommes sur le carreau. Si l'armée turque les eût poursuivis, c'en étoit fait de Wallis, et de tout le corps qu'il commandoit. Ce maréchal, étourdi de cette disgrace, au lieu de reprendre ses esprits, accumula ses fautes. Quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne se crut en sureté que dans les retranchemens de Belgrad, qu'il abandonna encore, et repassa le Danube à l'approche du grand Visir. Les Turcs, qui ne trouvèrent dans leur chemin aucune résistance, mirent le siége devant Belgrad. Les mauvais succés des Impériaux étoient balancés par les progrès des Russes. L'armée moscovite, plus heureuse sous la conduite de Munnich, battit les Turcs auprès de Chotzim, prit cette ville, et pénétra par la Moldavie en Valachie, dans le dessein de joindre les armées impériales en Hongrie. Mais l'Empereur,

rebuté de ses malheurs, et d'une guerre qui le couvroit de honte, eut recours à la médiation de la France pour moyenner la paix. Le sieur de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte, se rendit dans le camp des Turcs; et les Russes, alarmés de cette démarche, y envoyèrent un italien, nommé Cagnoni.

Le maréchal de Neuperg fut chargé par l'Empereur de cette négociation. L'Empereur et le grand Duc de Toscane en pressoient également la fin.

Les ordres du maréchal étoient de faire la paix, à quelque prix que ce fût. Il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sureté, et sans être muni de passeports, qu'on demande toujours en pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le saisit, et il signa la paix avec précipitation. Il en coûta à l'Empereur le royaume de Servie et la ville de Belgrad. La fermeté de Cagnoni en imposa au Visir. Cet italien eut l'adresse de conclure en même temps la paix pour les Moscovites; les conditions furent que l'Impératrice rendroit Asow et toutes ses conquêtes.

Olivier Wallis ne se trompa pas beaucoup dans le pronostic qu'il avoit fait. Il fut mis en

prison dans la forteresse de Brunn; et Neuperg, moins coupable encore, fut conduit dans la citadelle de Glatz.

Ce maréchal avoit eu, outre les ordres de l'Empereur, des instructions positives du grand Duc pour hâter l'ouvrage de la paix. Ce prince craignoit que l'Empereur son beau-père ne mourût avant la fin de cette guerre, et ne lui attirât sur les bras, par la succession litigieuse des pays héréditaires, de nouveaux ennemis, auxquels il n'auroit pas été en état de résister.

Bientôt une nouvelle guerre s'alluma dans le sud entre l'Angleterre et l'Espagne, à cause de la contrebande que les marchands anglois faisoient dans les ports de la domination espagnole. L'objet de ce différend rouloit peut être sur une somme de cinquante mille pistoles par an, et les parties dépensèrent de chaque côté plus de dix millions pour la soutenir.

Le Roi n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres; il n'avoit fourni de troupes, ni reçu de subsides de personne. D'ailleurs, depuis l'attaque d'hydropisie qu'il avoit eue en 1734, il ne vivoit que par l'art des médecins. Vers la fin de cette année sa santé s'affoiblit considérablement. Dans cet état

valétudinaire, il passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg, à l'exception de la ville de Dusselsdorff, et d'une banlieue large d'un mille tout le long du bord du Rhin. Il se contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de son activité le faisoit désespérer de faire des acquisitions plus considérables.

1740. L'hydropisie dont il étoit incommodé augmenta considérablement, et il mourut enfin le 31 mai 1740, avec la fermeté d'un philosophe, et la résignation d'un chrétien. Il conserva une présence d'esprit admirable jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en politique, examinant les progrès de sa maladie en physicien, et triomphant de la mort en héros.

Il avoit épousé en 1707 Sophie Dorothée, fille de George de Hanovre, qui devint roi d'Angleterre. De ce mariage naquirent Fréderic II, qui lui succéda; les trois princes, Auguste-Guillaume, Louis-Henri, et Ferdinand; Wilhelmine, margrave de Bareuth; Frédérique, margrave d'Anspach; Charlotte, duchesse de Bronswic; Sophie, margrave de Schwedt; Ulrique, reine de Suède; Amélie, abbesse de Quedlinbourg.

Les ministres de Frédéric-Guillaume lui firent signer quarante traités ou conventions, que nous nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur frivolité. Ils étoient si éloignés de la modération de ce prince, qu'ils songeoient moins à la dignité de leur maître qu'à augmenter les bénéfices de leurs emplois. Nous avons de même passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand prince. On doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans, en faveur des vertus d'un tel père.

La politique du Roi fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à s'étendre qu'à bien gouverner ce qu'il possédoit; toujours armé pour sa défense, et jamais pour le malheur de l'Europe, il préféroit les choses utiles aux choses agréables; bâtissant avec profusion pour ses sujets, et ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même; circonspect dans ses engagemens, vrai dans ses promesses, austère dans ses moeurs, rigoureux sur celles des autres, sévère observateur de la discipline militaire, gouvernant son état par les mêmes lois que son armée, il présumoit si bien de l'humanité,

qu'il prétendoit que ses sujets fussent aussi stoïques qu'il l'étoit.

Frédéric-Guillaume laissa en mourant soixante-six mille hommes, qu'il entretint par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, et un ordre merveilleux dans toutes ses affaires.

S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre, à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort.

DU MILITAIRE,

DEPUIS SON INSTITUTION

JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Les premiers électeurs de la maison de Brandebourg n'entretenoient aucune milice réglée ; ils n'avoient qu'une garde à cheval de cent hommes, et quelques compagnies de lansquenets, partagées dans les châteaux ou places fortes, dont ils augmentoient ou diminuoient le nombre selon le besoin. Lorsqu'ils

appréhendoient la guerre, eux et les états convoquoient l'arrière-ban ; c'étoit, pour ainsi dire, l'armement général de tout le pays ; la noblesse devoit former la cavalerie, et ses vassaux enrégimentés devoient composer l'infanterie de cette armée.

Cette manière de lever des troupes, et de former des armées, étoit alors générale en Europe ; les Gaulois, les Germains, les Bretons, en avoient toujours usé de même ; et elle s'est conservée encore jusqu'à présent chez les Polonois, qui appellent cet armement de toute la nation, la Pospolite Ruszeni. De même que les Polonois, les Turcs ne se sont pas éloignés de cette coutume ; à l'exception d'un corps réglé de trente mille Janissaires qu'ils entretiennent, ils ne font jamais la guerre, sans armer les nations de l'Asie mineure, de l'Egypte, de l'Arabie et de la Grèce, qui sont sous leur domination.

Pour en revenir à l'histoire de Brandebourg, lorsque Jean Sigismond se crut à la veille de recueillir la succession de Juliers et de Berg, prévoyant qu'il seroit obligé de soutenir ses droits par la force des armes, il ordonna un armement général de sept cents quatre-vingt-sept chevaliers, qui se trouvèrent au lieu de

l'assemblée : il en choisit quatre cents des plus lestes ; la noblesse fournit d'ailleurs mille fantassins, sans compter les piquiers dont le colonel Kracht reçut le commandement ; et de plus les villes mirent deux mille six cents hommes en campagne. Ces troupes étoient entretenues aux dépens des états, et pour l'ordinaire elles ne recevoient la paye que pour trois mois, terme après lequel chacun s'en retournoit chez soi ; l'Electeur nommoit les officiers ; et dès que le besoin de ces armemens cessoit, ces troupes étoient licenciées tout-à-fait.

La régence orageuse de George-Guillaume nous fournit quelques exemples de ces sortes d'armemens.

En 1620 (*), à l'occasion de la guerre de trente ans, les états levèrent des troupes, en leur donnant le privilége de faire des quêtes dans tout le pays pour fournir à leur subsistance ; les paysans avoient ordre de leur donner un liard chaque fois qu'ils gueuseroient, et des coups de bâton s'ils ne s'en contentoient pas. Que produisit cet arrangement ridicule?

(*) Chronique de Sebald.

Au lieu d'acquérir des soldats, le prince n'établit qu'un corps de mendians.

L'an 1623 la cour enjoignit par un édit à tous les sujets, à l'exception des prêtres et des échevins, de se rendre avec armes et bagage à un lieu marqué, où des commissaires devoient les passer en revue : on choisit de ce nombre 3,900 hommes, qui furent partagés en vingt-cinq compagnies d'infanterie, et en dix escadrons.

1635. Après la paix de Prague le comte de Schwartzenberg persuada à George-Guillaume d'augmenter ses troupes, et de les entretenir moyennant les subsides que les Espagnols et l'Empereur lui payeroient: selon le projet de ce ministre le nombre devoit en être porté à 25,000 hommes.

1638. Les levées se firent, et ces troupes prêtèrent serment à l'Empereur et à George-Guillaume; lorsqu'elles passèrent en revue à Neustadt-Éberswalde, on en fit le dénombrement suivant, savoir :

INFANTERIE.			CAVALERIE.		
Grades des commandans.	Noms des régimens.	Nombre des fantassins.	Grades des commandans.	Noms des regimens.	Nombre des cavaliers.
Le Général.	Klitzing. . . .	850	Colonels.	Jean Rochow	500
Colonels.	Kracht	960		Ehrentreich-Burgsdorff. .	500
	Burgsdorff . .	1300	Lieut. Colonels.	Pothausen. . .	500
	Dargitz	700		Schapelow.. .	350
	Volckmann. .	700		Goldacker. . .	160
	Didier Kracht	660		Erichson. . . .	350
	Rochow. . . .	980		Vorhauer . . .	190
Lieut. Colonels.	Mintzich . . .	550		DRAGONS. . .	350
	Woldow-Kerberg.	1300			
Total des fantassins.		8,000	Total des cavaliers.		2,900

Klitzing, qui commandoit ce corps, est le premier général dont il soit fait mention dans l'histoire du Brandebourg. Ces troupes furent augmentées et diminuées selon les temps, les moyens et les occasions; mais elles ne passèrent jamais onze mille hommes. George-Guillaume laissa en mourant la milice suivante à son fils :

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Noms des régimens.	Nombre des fantassins.	Noms des régimens.	Nombre des cavaliers.
Burgsdorff	800	Goldacker.	900
Kracht	600	Ludtcke.	600
Volckmann.	800	Rochow.	1000
Trotte.	1200		
Goldacker.	200		
Total des fantassins	3,600	Total des cavaliers.	2,500

Frédéric Guillaume parvint à la régence dans un temps de calamité. Pour soulager ses provinces épuisées d'hommes et d'argent, il fit une réforme dans ses troupes. La cavalerie, sur ce qu'elle refusa de lui prêter le serment ordinaire, fut congédiée; et l'Electeur, afin de s'en faire un mérite auprès de l'Empereur, lui céda deux mille chevaux. L'Electeur ne conserva que deux cents maîtres, et deux mille fantassins, qui formoient les régimens des gardes, de Burgsdorff, de Trotte et de Ribbeck.

Frédéric Guillaume fut le premier électeur qui entretint à son service un corps d'armée, discipliné régulièrement. Les bataillons d'infanterie étoient composés de quatre compa-

gnies,

gnies, à 150 têtes chacune; un tiers du bataillon étoit armé de piques; le reste avoit des mousquets. L'infanterie portoit des habits d'ordonnance et des manteaux; les cavaliers se pourvoyoient eux-mêmes d'armes et de chevaux; ils avoient la demi-armure; ils combattoient par escadrons, et ils menoient souvent du canon avec eux.

En 1653 il survint une brouillerie entre l'Electeur et le Palatin de Neubourg, touchant la succession de Clève. A cette occasion l'Electeur augmenta ses troupes; il leva cinquante-deux compagnies de cavalerie, et quatre-vingt-deux compagnies d'infanterie, et le comte de Witgenstein passa à son service avec les régimens de cavalerie de Witgenstein, de Storckau et d'Osten, et ceux d'infanterie de Pissart, de Hanau et de Maillard.

Après que l'Electeur eut accommodé ses différends avec le Palatin, il licencia la plus grande partie de ses troupes.

La guerre, qui s'alluma peu de temps après 1655.
entre Charles Gustave et la république de Pologne, donna lieu à une nouvelle augmentation. L'Electeur, soutenu des subsides suédois, fit les derniers efforts pour mettre une

armée sur pied. Selon les archives, sa cavalerie montoit à quatorze mille quatre cents chevaux. Ce nombre paroît exagéré de beaucoup; cependant ce qui pourroit rendre ce fait croyable, ce sont les noms des chefs et des corps, que l'on nous a conservés, savoir: les gardes, les généraux Waldeck, Kannenberg, Derfflinger; les colonels Lottum, Spahn, Siegen, Manteuffel, Schenck, Wallenrod, Strantz, Reinau, Hall, Ellert, Quast; dragons, Waldeck, Canitz, Kalckstein, Lesguevang, Lehndorff, Sack et Schlieben.

Comme le dessein de l'Electeur étoit d'attaquer les Polonois, dont la force principale consiste en cavalerie, il se peut qu'il voulût leur opposer les mêmes armes, et un corps en état de se faire respecter d'eux.

Son infanterie monta jusqu'à dix mille six cents hommes, consistant dans les régimens des gardes à pied, du grand maître d'artillerie Sparr, de Waldeck, Groote, comte de Waldeck, Kalkstein, Klingsporn, Dobenek, Goetz, Hast et Eulenburg. Pendant tout le cours de la guerre que ce prince fit avec les Suédois en Pologne, Waldeck, en qualité de lieutenant-général, commanda les troupes sous lui.

Une partie de cette armée suivit l'Electeur

en Pologne; le reste des troupes fut distribué dans les provinces.

Après que Frédéric-Guillaume eut fait sa paix avec les Polonois, il secourut le roi de Danemarck, que Charles-Gustave assiégeoit à Copenhague; il marcha en personne dans le Holstein, à la tête de quatre mille hommes d'infanterie, et de douze mille chevaux, dont la moitié étoit composée des cuirassiers de l'Empereur.

Après la paix d'Oliva, l'Electeur fit encore une réduction dans ses troupes; mais elle ne fut pas considérable. Il entretint depuis un nombre de généraux, ce qui prouve bien qu'il devoit avoir des soldats à proportion. Le maréchal Sparr est le premier qui ait porté ce caractère dans le service de Brandebourg: les généraux qu'il avoit alors étoient Derfflinger, grand-maître d'artillerie: lieutenans-généraux, le prince Jean-George d'Anhalt, le comte Dohna, le baron de Kannenberg, et le sieur de Goltz: majors-généraux, les sieurs de Pfuhl, de Baer, de Goertzke, de Quast, d'Ellert, de Spahn et de Trott.

Lorsque la guerre de 1672 commença, l'Electeur entretint vingt-trois mille cinq cents soixante-deux hommes: l'armée qu'il conduisit

en Alsace, au secours de l'Empereur, étoit de dix-huit mille combattans; il augmenta ensuite ses troupes jusqu'au nombre de vingt-six mille hommes, et s'en servit dans ses campagnes glorieuses de la Poméranie qu'il conquit, et de la Prusse dont il chassa les Suédois.

A l'avénement de Frédéric-Guillaume, les troupes étoient mal payées et mal entretenues : cette espèce de confusion dura jusqu'à l'année 1676, que Grumkow, ministre des finances, introduisit l'accise dans les villes. Ce revenu fixe et assuré fut assigné à la caisse de guerre; le prêt du fantassin alloit à un écu et demi par mois, et la paye des officiers étoit assez mince. Pendant la guerre de Pologne et celle de 1672, Frédéric-Guillaume entretint ses troupes tantôt par les subsides des Suédois, et tantôt par ceux des Autrichiens, des Espagnols et des François; mais depuis l'année 1676, l'augmentation de ses revenus par le moyen des accises, et le duché de Magdebourg, dont il entra en possession, avec l'amélioration de ses provinces, qui se relevoient insensiblement des calamités que leur avoit fait souffrir la guerre de trente ans, toutes ces ressources bien administrées lui fournirent le

moyen d'entretenir par lui-même un corps de troupes considérable.

A la mort du Grand-Electeur, son armée se trouva forte des troupes de campagne suivantes :

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Noms des régimens.	Bataillons.	Noms des régimens.	Escadrons.
Gardes.	6	Gardes du corps	2
Electrice	2	Grands mousquetaires. .	2
Prince électoral	2	Grenadiers à cheval. . .	1
Prince Philippe	2	Régiment du corps . . .	3
Prince d'Anhalt	2	Prince électoral	3
Derfflinger	2	Anhalt	3
Holstein.	2	Derfflinger	3
Spahn.	2	Spahn	3
Doenhoff	2	Briquemaut.	3
Barfus.	2	Litwitz	3
Zieten.	2	Du Hamel	3
Courlande.	2	Pr. Henri de Saxe	3
Belling	2	Tot. des esc. de cuirassiers.	32
Varenne.	2		
Poellnitz	1	DRAGONS.	
Cournaud.	1	Régiment du corps. . . .	4
Briquemaut.	1	Derfflinger	4
Total de l'infanterie.	35	Total de la cavalerie.	40

Outre ce nombre de troupes, les garnisons étoient à part, et il y avoit :

COMPAGNIES.

à Mémel	3
à Colberg	4
à Kustrin	4
à Spandau	2
à Peitz	3
à Friderichsbourg	1
à Francfort	1
Total des garnisons	18

Pendant la régence de l'Electeur les bataillons étoient composés de quatre compagnies, la compagnie de cent cinquante hommes. Selon ce calcul un bataillon faisoit six cents têtes; l'infanterie de campagne, vingt et un mille combattans; les troupes de garnison deux mille sept cents; et la cavalerie, comptant l'escadron à six-vingts maîtres, quatre mille huit cents chevaux; de sorte que le total de l'armée montoit à vingt-huit mille cinq cents combattans.

L'infanterie combattoit alors sur cinq ou six files de hauteur; les piquiers faisoient un tiers de bataillon; le reste des soldats étoit armé de mousquets à l'allemande.

L'infanterie, quoique assez mal vêtue, avoit, outre ses habits d'ordonnance, de longs manteaux roulés et repliés sur les épaules,

à-peu-près de la façon que des bustes antiques nous représentent les consulaires romains. Lorsque l'Electeur fit cette célèbre expédition de Prusse en hiver, il fit distribuer des bottines à tous les fantassins.

Sa cavalerie avoit encore l'ancienne armure en entier; elle ne pouvoit guère être disciplinée, car chaque cavalier se pourvoyoit de chevaux, d'habits et d'armes; d'où il résultoit une bigarrure étrange pour tout le corps. Il paroît que Frédéric-Guillaume préféroit sa cavalerie à son infanterie: il combattit à la tête de la première aux batailles de Varsovie et de Fehrbellin. Il avoit tant de confiance dans cette troupe, qu'on trouve fréquemment dans l'Histoire, que sa cavalerie menoit du canon avec elle. Il est très-apparent que cette prédilection n'étoit pas sans fondement, et que l'Electeur ayant fait ses remarques sur la nature de ses états, qui sont plats pour la plupart, et sur les troupes de ses voisins, principalement des Polonois, qui consistent presque toutes en gens de cheval, préféra par ces raisons sa cavalerie à son infanterie, comme lui étant d'un usage plus universel.

Du temps de Frédéric-Guillaume on ne formoit point de magasin; le pays où l'on faisoit

la guerre fournissoit à l'entretien des troupes, tant pour la paye que pour les vivres. On ne campoit que lorsque l'ennemi s'approchoit de l'armée, et qu'on pouvoit ou vouloit en venir aux mains: par ces raisons on quittoit un pays après l'avoir mangé; les armées vagabondes désoloient une province après l'autre, et les guerres se perpétuoient d'autant plus, que les armées étoient petites, leur entretien peu coûteux, et que les généraux qui conduisoient les troupes trouvoient le moyen de s'enrichir en prolongeant la guerre.

Parmi les généraux de l'Electeur, le vieux Derfflinger et le prince Jean-George d'Anhalt avoient la plus grande réputation.

Si le conseil du prince d'Anhalt avoit été suivi en 1673, l'Electeur auroit attaqué Turenne, et peut-être l'auroit-il battu. Le prince d'Anhalt passoit pour sage, et Derfflinger pour entreprenant: ce dernier servit bien son maître à la surprise de Rathenow, à la poursuite des Suédois après la bataille de Fehrbellin, et à hâter la diligence extraordinaire des troupes dans l'expédition de Prusse. Après Derfflinger, les plus estimés de ses généraux étoient Goertzke, qui surprit les Suédois en Prusse auprès de Splitter, et Trefen-

feldt, qui les expulsa entièrement de ce duché.

L'art de fortifier régulièrement les places, ainsi que celui de l'attaque et de la défense, étoit entièrement inconnu; l'Electeur n'avoit pas même un ingénieur médiocre à son service: il s'amusa six mois devant Stettin, quoique la place fût très-mauvaise: il ne prit Stralsund qu'en la brûlant par ses bombes: les ouvrages dont il entoura les murs de Berlin, étoient mal construits, ayant de longues courtines et des bastions avec des faces plates, de sorte qu'aucun ouvrage ne se flanquoit. Il en est de la guerre comme des autres arts; elle ne se perfectionne point tout d'un coup; et c'est assez qu'en fait de tactique, l'Electeur ait laissé des exemples qui, dans tous les temps, serviront de leçons aux plus habiles capitaines.

Le règne de Frédéric, premier roi de Prusse, est rempli des fréquentes réductions et augmentations de l'armée; les subsides étrangers, selon qu'il en recevoit, étoient le thermomètre qui régloit leur nombre, tantôt plus considérable et tantôt de beaucoup diminué.

Après la mort de Frédéric-Guillaume, on fit une augmentation dans les troupes, les bataillons furent mis à cinq compagnies, et

on leva sept nouveaux bataillons, savoir, deux de Lottum, deux de Schomberg, et un de Sidow. La cavalerie fut augmentée de même de dix-neuf escadrons, savoir, deux des gardes du corps, trois de Bareuth, trois de Schoening, quatre d'Anspach, quatre de Sonsfeldt, et quatre de Brandt.

L'année d'après, en 1689, dix bataillons et six escadrons brandebourgeois passèrent au
1697. service de la Hollande. Après la paix de Ryswic, les bataillons furent réduits à quatre compagnies, et la compagnie à quatre-vingts hommes; de sorte que quatre-vingts compagnies, tant d'infanterie que de cavalerie, furent congédiées. En 1699 les bataillons furent remis à cinq compagnies : en 1702 les régimens d'Albert, de Varenne, de Schlabbrendorff, d'Anhalt-Zerbst et de Sidow, furent mis à douze compagnies, et passèrent au service des Hollandois; ils y demeurèrent tant que dura la guerre de succession : en 1704 et 1705 le Roi mit tous les régimens de cuirassiers à trois escadrons, et ceux des dragons à quatre.

1713. A la mort de ce prince son armée étoit composée des régimens suivans :

INFANTERIE.

Noms des régimens.	Batail-lons.
Gardes blanches	2
Gardes	3
Régiment du Roi.	4
Margrave Albert.	2
Margrave Louis.	2
Anhalt	2
Holstein.	2
Lottum	2
Vieux Dohna.	2
Prince de Hesse	1
Jeune Dohna.	2
Arnim.	2
Doenhoff	2
Finck	2
Varenne.	1
Du Troussel	1
Grumkow.	1
Truchsess.	1
Heiden	1
Margrave Henri	2
Anhalt Zerbst	1
Total de l'infanterie.	38

CAVALERIE.

Noms des régimens . . .		Esca-drons.
Gardes du corps.		
Gendarmes		1
Régiment du corps. . . .		3
Prince royal		3
Margrave Frédéric . . .		3
Wartensleben		3
Heiden		3
Schlippenbach		3
Bareuth.		3
Katt		3
Total des cuirassiers.		29
DRAGONS.		
Régiment du corps . .	4	24
Margrave Albert. . . .	4	
Anspach	4	
Derfflinger.	4	
Pannewitz	4	
Van der Albe	4	
Total de la cavalerie.		53

COMPAGNIES DE GARNISON. 18.

Le total de cette armée pouvoit faire trente mille combattans.

Au commencement de ce siècle l'usage des piques fut aboli, et on y substitua des chevaux

de frise. Ces piques n'étoient utiles que pour défendre les gens de pied contre la cavalerie; dans des siéges, dans des retranchemens, et dans cent autres occasions pareilles, les piquiers n'étoient d'aucun usage. Les vieux officiers eurent bien de la peine à quitter cette arme, poûr laquelle ils avoient les préjugés d'une longue habitude; mais comme la guerre perfectionne la guerre, on se défit encore des mousquets, à cause que les mèches s'éteignoient souvent par la pluie, et on les remplaça par les fusils.

Sous le règne de Frédéric I la discipline s'affermit dans les troupes; elles s'aguerrirent tant en Flandre qu'en Italie. Les officiers, qui servirent en Flandre, apprirent leur métier des Hollandois; ils furent alors nos maîtres, et l'on imità la grande propreté dont les troupes angloises donnoient l'exemple.

Le margrave Philippe, grand-maître de l'artillerie, fut le premier qui rechercha la taille des hommes; les compagnies de grenadiers de son régiment étoient au dessus de la taille ordinaire. Le prince d'Anhalt suivit cet exemple, et le Prince-royal l'imita de même: depuis il s'introduisit parmi les officiers un esprit de choix pour l'espèce d'hommes qu'ils

employoient pour soldats, et on ne prit plus que des gens grands, forts et robustes.

Toutes les troupes avoient des habits d'ordonnance : ceux qui vouloient servir dans la cavalerie payoient à la vérité pour être reçus; mais ils étoient armés et habillés aux dépens de la couronne.

Les fantassins étoient prodigieusement chargés en campagne ; ils portoient, outre leurs armes et leur manteau, leur tente, leur havresac et des chevaux de frise, et combattoient encore sur quatre files.

Le prince d'Anhalt, qui avoit fait la guerre avec le prince Eugène, tant dans l'Empire qu'en Italie et en Flandre, avoit fait une étude profonde du métier des armes : il commanda souvent les troupes auxiliaires des Prussiens, comme on l'a pu voir dans l'Histoire. Ce prince leur fit observer une discipline rigoureuse; et sévère observateur de la subordination, il la poussa à ce grand point d'obéissance qui fait la plus grande force d'une armée ; mais comme ses attentions se bornoient à l'infanterie, la cavalerie fut beaucoup négligée.

Tant d'officiers qui faisoient la guerre dans

des pays de places fortes, où l'on ne fait qu'assiéger et défendre des villes, nous enrichirent enfin de l'art de la fortification ; beaucoup acquirent assez d'intelligence pour conduire les attaques et les tranchées, ou pour défendre une forteresse assiégée.

Fréderic I fit fortifier Magdebourg et Wésel, selon la méthode de Vauban et de Coehorn ; il avoit à son service le général Schoening, commandant de Magdebourg, qui entendoit bien cette partie du militaire, et Bot, qu'on accusa cependant d'être plus habile maçon que savant ingénieur.

Les guerres de Flandre, du Rhin et d'Italie avoient formé, chez les Prussiens, beaucoup d'officiers de réputation. Le margrave Charles, qui mourut en Italie, se couvrit de gloire à la bataille de Nervinde. Le général Lottum fut très-estimé : il commanda les troupes de Prusse à l'armée de Flandre. Le général Tettau fut tué à la bataille de Malplaquet. Dans cette même bataille le comte de Fink donna des marques de sa capacité ; il emporta le retranchement françois, et s'y maintint, quoique la cavalerie impériale en fût rechassée par trois fois. A la bataille d'Oudenarde, le général

Natzmer, à la tête des grands mousquetaires, perça trois lignes de la cavalerie françoise, et y fit des prodiges de valeur.

Au dessus de tous ceux-là s'élevoit le prince d'Anhalt; il avoit par-devers lui les actions les plus brillantes, et la confiance générale des troupes : ce fut lui qui sauva l'armée de Styrum à Hoechstaett, par une belle retraite dont nous avons parlé en son lieu ; ce fut lui qui contribua beaucoup au gain de la seconde bataille de Hoechstaett, si funeste aux François; et ce fut lui que le prince Eugène reconnut comme l'auteur principal de la victoire de Turin. Ce prince joignit beaucoup de prudence à une rare valeur; mais avec beaucoup de grandes qualités, il n'en avoit guères de bonnes.

Tels étoient à peu près l'armée et les généraux qui la commandoient, lorsque Fréderic Guillaume, second roi de Prusse, parvint au trône : ce prince augmenta le prêt du soldat, qu'il mit à deux écus par mois, outre six gros pour les chemises, guêtres, souliers &c.

L'an 1714, les compagnies d'infanterie furent mises à six-vingts hommes. En 1715 il créa le régiment de Léopold, et le forma des prisonniers faits sur Charles XII; l'année 1718

il mit tous les régimens de cavalerie sur cinq escadrons; deux compagnies firent l'escadron, et soixante maîtres la compagnie. En 1717 il créa les dragons de Schulenbourg, forts de cinq escadrons; et il troqua douze pots du Japon contre un régiment de dragons que le roi de Pologne vouloit licencier; le colonel Wenssen le reçut, et on l'appela depuis le régiment de porcelaine. L'année 1726 les grenadiers à cheval de Schulenbourg, Wenssen et Platen, furent doublés, et chaque régiment forma ensuite dix escadrons.

De 1719 à 1734 il augmenta l'infanterie d'un officier par compagnie; il leva les régimens de Dossow, Thiele, Mosel, Barleben et les bataillons de Raders, et de Lilien; il ajouta eusuite à chaque bataillon une compagnie de grenadiers de cent hommes. L'artillerie fut partagée en deux bataillons, dont l'un fut destiné pour servir en campagne, et l'autre en garnison. Il créa un corps de milice de cinq mille hommes, dont les officiers et les bas-officiers reçoivent la demi-paye; ces milices se rassembloient tous les ans pendant quinze jours, pour faire l'exercice. Après toutes ces augmentations, l'armée prussienne se trouva forte de soixante et douze mille combattans;

tel

tel en étoit l'état, le 31 Mai de l'année 1740. Cette armée étoit composée des troupes suivantes :

INFANTERIE.

Noms des régimens.	Bataillons.
Gardes	3
Prince royal	2
Margrave Charles	2
d'Anhalt Dessau	3
Glasenap	2
Holstein	2
Brédow	2
Flantz	2
Prince Didier	2
Roeder	2
Graevenitz	2
Wédel	2
Marwitz	2
Léwald	2
Doenhoff	2
Glaubitz	2
Loeben	2
La Motte	2
	38

INFANTERIE.

Noms des régimens.	Bataillons.
Transport.	38
Borck	2
Schwérin	2
Derschau	2
Kleist	2
Margrave Henri	2
Anhalt Zerbst	2
Sidow	2
Prince Léopold	2
Dohna	2
Jeetz	2
Kalckstein	2
Barleben	2
Dossow	2
Kroecher	1
Beaufort	1
Artillerie	1
Total de l'infanterie.	67

CAVALERIE.		CAVALERIE.	
Noms des régimens.	Escadrons.	Noms des régimens.	Escadrons.
Gendarmes	5	DRAGONS.	
Prince Guillaume	5	Schulenbourg, grenadiers . . . 10	45
Régiment du corps	5	Bareuth . . . 10	
Carabiniers du corps	5	Platen . . . 10	
Buddenbrock	5	Thimen . . . 5	
Katt	5	Moellendorf . . . 5	
Brédow	5	Sonsfeldt . . . 5	
Vieux Waldow	5		
Gesler	5	HOUSARDS.	
Margrave Frédéric	5	Wurm . . . 3	6
Jeune Waldow	5	Brunikowski . . . 3	
Prince Eugène	5		
Total des cuirassiers.	60	Total des drag. et hous.	51

RÉGIMENS DE GARNISONS.

BATAILLONS.

Artillerie		1
De l'Hôpital	à Mémel	1
Wobser	à Pillau	1
Sack	à Colberg	1
Persode	à Magdebourg	1
	Total des garnisons	5

Toute l'armée, tant infanterie que cavalerie, fut mise en quartier dans les villes, afin d'y introduire et d'y maintenir la discipline; le Roi publia un réglement militaire, qui instruisoit chaque officier de son devoir; il y tenoit la main lui-même : des officiers respectables par l'âge et par le service, étoient à la tête de tous les corps, et ceux-là affermissoient la subordination par leur exemple et par leur sévérité. Le Roi faisoit tous les ans la revue des troupes; il leur faisoit faire quelques évolutions; et comme il étoit lui-même l'inspecteur de son armée, il n'y fut point trompé.

Dans les commencemens, lorsqu'on introduisit ces nouveaux exercices, les officiers ignoroient la méthode facile qu'on a trouvée depuis de les enseigner, et ils n'étoient réthoriciens qu'à coups de bâton, ce qui rendit cet ouvrage long et difficile. On purgea dans chaque régiment le corps des officiers, de ces gens dont la conduite ou la naissance ne répondoit point au métier de gens d'honneur qu'ils devoient faire; et depuis, la délicatesse des officiers ne souffrit, parmi leurs compagnons, que des gens sans reproche.

On rangeoit les bataillons sur quatre files; mais ils chargeoient sur trois. Les bataillons

contenoient quatre divisions, et chaque division deux pelotons, la compagnie de grenadiers à part.

Le prince d'Anhalt, qui avoit étudié la guerre comme un métier, s'étoit aperçu qu'on ne tiroit pas des fusils tout l'avantage qu'on pouvoit en attendre; il imagina des baguettes de fer, et trouva le moyen d'apprendre aux soldats à charger avec une vîtesse incroyable: depuis l'année 1733 le premier rang chargea, la baïonnette au bout du fusil.

L'exercice se faisoit alors de la façon suivante: on commençoit par le maniement des armes; ensuite on chargeoit par pelotons, et par divisions; on avançoit lentement en faisant le même feu; on faisoit la retraite à-peu-près également; après quoi on formoit deux quarrés, impraticables vis-à-vis des ennemis; et l'on finissoit par un feu de haie très-inutile. Cependant toutes ces évolutions se faisoient déjà avec tant de précision, que les mouvemens d'un bataillon étoient semblables au jeu des ressorts de la montre la mieux faite.

Le Roi abolit les manteaux, et raccourcit l'habillement dans l'infanterie; et pour la rendre plus légère dans sa marche, il affecta à chaque compagnie deux chevaux de bât, pour

porter en campagne les tentes et les couvertures des soldats.

Le Roi institua par prévoyance, dans toutes ses provinces, des magasins d'abondance, qui servoient à soulager le peuple en temps de disette, et qui lui procuroient des magasins tout faits pour l'armée en temps de guerre.

Vers l'année 1730 la fureur des grands hommes parvint à un point que la postérité aura peine à le croire; le prix commun d'un homme de cinq pieds dix pouces du Rhin étoit de sept cents écus; un homme de six pieds étoit payé mille écus; et s'il étoit plus grand, le prix augmentoit encore de beaucoup; il y avoit plusieurs régimens qui n'avoient point d'hommes au dessous de cinq pieds huit pouces; le plus petit homme de l'armée avoit cinq pieds six pouces, bien mesurés.

Pour mettre de l'ordre dans ces enrôlemens, qui se faisoient dans le pays avec confusion, et qui donnoient lieu à mille procès entre les régimens, le Roi, dès l'année 1733, partagea toutes les provinces en cantons; ces cantons furent assignés aux régimens; ils pouvoient en tirer en temps de paix trente hommes annuellement, et en temps de guerre jusqu'à cent;

ce qui rendit l'armée immortelle, en lui fournissant un fonds assuré par lequel elle s'est sans cesse renouvelée depuis.

La cavalerie, de même que l'infanterie, étoit composée de très-grands hommes, montés sur des chevaux énormes ; c'étoient des colosses sur des éléphans, qui ne savoient ni manoeuvrer, ni combattre ; il ne se faisoit aucune revue où par mal-adresse il ne tombât quelque cavalier par terre ; ils n'étoient pas maîtres de leurs chevaux, et leurs officiers n'avoient aucune notion du service de la cavalerie, nulle idée de la guerre, aucune connoissance du terrain, ni théorie ni pratique des évolutions qu'il convient à la cavalerie de faire dans un jour de combat.

Ces bons officiers étoient des économes, qui regardoient leurs compagnies comme des fermes, qu'ils faisoient valoir le plus qu'ils pouvoient.

Outre les choses que nous venons de dire, la longue paix avoit abâtardi le service. Au commencement du règne de Frédéric-Guillaume on avoit raffiné sur l'ordre des régimens et sur la discipline; mais comme il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, les spéculations s'étoient tournées sur ces sortes de choses qui

ne donnent que dans la vue. Le soldat vernissoit son fusil et sa fourniture, le cavalier sa bride, sa selle et même ses bottes; les crins des chevaux étoient tressés avec des rubans; et à la fin la propreté, qui de soi-même est utile, dégénéra en abus ridicule. Si la paix avoit duré au-delà de l'année 1740, il est à croire que nous en serions à présent au fard et aux mouches; mais ce qui étoit plus déplorable encore, c'est que les grandes parties de la guerre étoient tout-à-fait négligées, et que notre génie se rétrécissoit de jour en jour davantage par les petits détails.

Malgré tous ces abus, l'infanterie étoit bonne; il y régnoit une discipline sévère et un grand ordre: mais la cavalerie étoit absolument négligée; le Roi, qui s'étoit trouvé à la bataille de Malplaquet, avoit vu repousser par trois fois celle des Impériaux; et dans les siéges de Menin, de Tournai et de Stralsund où il se trouva, il n'y avoit aucune occasion pour la cavalerie de briller. Le prince d'Anhalt étoit à-peu-près dans des préjugés semblables; il ne pouvoit pardonner à la cavalerie de Styrum la défaite de la première bataille de Hoechstaett; et il s'imaginoit que cette espèce de milice étoit si journalière, qu'on ne

pouvoit pas compter dessus. Ces malheureux préjugés furent si funestes à notre cavalerie, qu'elle demeura sans discipline, et qu'elle ne fût par conséquent d'aucun usage lorsque dans la suite on voulut s'en servir.

Les officiers d'infanterie s'appliquèrent beaucoup à leur métier; ceux de la cavalerie, presque tous répandus dans les petites villes, avoient moins d'intelligence et de vivacité que les autres. Parmi les généraux il y avoit plus de braves gens que de gens de tête: le prince d'Anhalt étoit d'eux tous l'unique capable de commander une armée; il les avoit, et il tiroit tout le parti qu'il pouvoit de sa supériorité, afin de se faire rechercher davantage, et de primer sur les autres.

Pendant le règne du Roi, les fortifications de Magdebourg et de Wésel s'achevèrent, et celles de Stettin furent commencées sous la conduite du colonel Walrawe, mais dirigées par le prince d'Anhalt.

Le Roi créa un corps de trente ingénieurs, qui se formèrent dans ces différens travaux: il remplit son arsenal de trains d'artillerie pour la campagne et pour les siéges; il eut d'excellens officiers d'artillerie; et les cadets, cette pépinière d'officiers, réparoient dans l'armée

toutes les pertes que la mort y causoit; ce qui réussissoit d'autant mieux que ces jeunes gens sortoient d'une école militaire avec toutes les connoissances qu'un officier doit avoir.

Tels furent les progrès de la milice prussienne jusqu'à la mort du feu Roi. On pourroit appliquer à cette milice ce que Végèce dit de celle des Romains : „ Leur discipline les fit „ triompher des ruses des Grecs, de la force „ des Germains, de la grande taille des Gaulois, et de toutes les nations de la terre. „

DE
LA SUPERSTITION
ET
DE LA RELIGION.

JE divise en trois parties ce morceau, qui concerne la religion et la superstition; et je présenterai, pour plus de clarté et d'ordre, la religion sous le paganisme, sous le papisme et sous la réforme.

ARTICLE PREMIER.

De la religion sous le paganisme.

LE Brandebourg a suivi les cultes différens des divers peuples qui l'ont habité. Les Teutons, qui furent ses plus anciens habitans, adoroient un dieu, nommé Tuiston. César dit

que c'est le Dispater engendré par la terre, et qui avoit lui-même un fils, nommé Man.

Le culte que les Germains rendoient à leurs dieux étoit proportionné à leurs moeurs, simples, mais sauvages et grossières; ils s'assembloient dans des bois sacrés, chantoient des hymnes à l'honneur de leurs idoles, et leur sacrifioient même des victimes humaines.

Il n'y avoit point de contrée qui n'eût son dieu particulier: les Vandales en avoient un, nommé Triglaf. On en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg; il étoit représenté avec trois têtes, ce qui marquoit qu'il régnoit au ciel, sur la terre et dans les enfers (*): c'étoit apparemment la trinité du paganisme. Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de chevaux blancs, qu'ils croyoient être instruits des mystères de leurs dieux; et qu'on nourrissoit pour la déesse Hertha un cheval noir, qui passoit pour l'interprète de ses volontés (**): ces peuples adoroient aussi des serpens, et l'on punissoit de mort ceux qui en tuoient.

Dans le cinquième siècle les Vandales

(*) Valentin Eichstaedt.

(**) Olaüs Arenkiel.

abandonnèrent leur patrie pour inonder la France, l'Espagne et même l'Afrique (*). Les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une descente à l'embouchure de l'Elbe, et prirent possession de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée et l'Oder, que les naturels du pays avoient abandonnées : leurs dieux et leur religion passèrent avec eux dans le Brandebourg. La principale de leurs idoles s'appeloit Irmansaeule, ce qui signifie colonne d'Irman : les savans étymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman de Hermès, qui est le même que le Mercure des Grecs et des Egyptiens.

Il est connu à tous ceux qui sont versés dans la littérature allemande, que c'est une fantaisie générale parmi les savans allemands, de trouver des rapports entre les divinités de la Germanie et celle des Egyptiens, des Grecs et des Romains.

Il n'est malheureusement que trop vrai que l'erreur et la superstition semblent être le partage de l'humanité : tous les peuples ont eu la même pente pour l'idolâtrie ; et comme ils ont tous à-peu-près les mêmes passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La

(*) Orose, et Grégoire de Tours.

crainte donna le jour à la crédulité, et l'amour propre intéressa bientôt le ciel au destin des hommes : de-là naquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient, à proprement parler, que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour apaiser la colère céleste, dont on redoutoit les effets. La raison humaine, altérée et abrutie par la terreur que toutes sortes de grandes calamités lui inspiroient, ne savoit à qui se prendre pour se rassurer contre ses craintes; et comme les malades ont recours à tous les remèdes, pour essayer s'ils n'en trouveront point un qui les guérisse, le genre humain supposa, dans son aveuglement, une essence divine et une vertu secourable dans tous les objets de la nature. Depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects, tout fut adoré; l'encens fuma pour des champignons; le crocodile eut des autels; les statues des grands hommes, qui les premiers avoient gouverné des nations, eurent des temples et des sacrificateurs; et dans les temps où des afflictions générales désoloient un pays, la superstition redoubloit.

Les savans allemand sont raison de dire, en ce sens, que la superstition est la même chez toutes les nations; mais quoiqu'elle soit en

général une suite de la crédulité, elle se manifeste cependant sous des nuances variées à l'infini, et proportionnées au génie des nations. J'aurois peine à me persuader que les fables ingénieuses des Grecs, Minerve, Vénus et Apollon, aient été connues dans ce pays, du temps du paganisme: mais nos profonds étymologistes ne s'embarrassent pas des vraisemblances; ils croient ennoblir leur mythologie en donnant à leurs dieux des origines grecques ou romaines; comme si le nom de ces peuples pouvoit rendre l'idolâtrie plus respectable, et que l'extravagance des Grecs valût mieux que celle des Allemands.

Irmansaeule n'étoit pas le seul dieu des Saxons; on trouva sous une de leurs idoles l'inscription suivante : *Je fus autrefois le duc des Saxons, j'en suis devenu le Dieu.* Angelus soutient qu'ils adoroient le soleil sous la forme d'une tête radieuse, et que cette idole donna son nom à la ville de Sonnenbourg, où elle étoit placée. Le même auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus représentée à demi-nue, ayant la mamelle gauche percée par une flèche, et trois Grâces plus petites qu'elle, qui l'entouroient; ces peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille, et

Angelus assure qu'elle donna son nom à Magdebourg, où elle avoit ses autels (*) : on voyoit encore des ruines de son temple dans cette ville avant que Tilly l'eût saccagée. Ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette divinité, étoit les jeux qu'ils célébroient en son honneur. Ils consistoient en des tournois que faisoient tous les jeunes gens des bourgades voisines ; ils déposoient une somme d'argent entre les mains des juges, pour doter une jeune fille, qui étoit donnée en mariage, comme le prix dû à celui qui l'avoit emporté à la joûte. Les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux se célébroient encore, comme des restes du paganisme, l'année 1279 et l'année 1387.

Le luxe s'introduisit dans la religion, lorsque les richesses augmentèrent. Anciennement les peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs dieux dans des temples bâtis de mains d'hommes, et ils les adoroient dans leurs bois sacrés ; mais à mesure que les moeurs s'adoucirent, leurs dieux vinrent habiter les villes (*). Cependant

(*) Annales de Magdebourg.

(*) Linderbrock.

l'ancien usage ne fut pas entièrement aboli ; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes, et de les arroser du sang des victimes.

Les prêtres de ce temps étoient plus artificieux et plus fourbes que le peuple (*). Outre leur sacerdoce, ils exerçoient une triple charlatanerie ; ils fabriquoient des oracles, et se mêloient de l'astrologie et de la médecine. Il ne falloit pas tant de ruses pour abuser ce peuple imbécille et grossier ; aussi fut-il bien difficile de détruire une religion ancrée par tant de superstitions dans les esprits. Toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des idoles, quand Charlemagne et après lui Henri l'Oiseleur entreprirent de convertir ces peuples : après bien des efforts inutiles, ils n'y réussirent qu'en noyant l'idolâtrie dans des torrens de sang humain qu'ils versèrent.

(*) Freinshemius et Schmidt.

ARTICLE SECOND.

Conversion des peuples au christianisme, et de l'état de la religion catholique dans le Brandebourg.

La folie de tous les peuples est d'illustrer la noblesse de leurs lois, de leurs coutumes et de leur religion, par l'antiquité de leur origine. Les Allemands, non contens d'avoir dérobé leurs dieux aux Grecs, ont encore voulu passer pour aussi vieux chrétiens que les autres nations de l'Europe; ils ont trouvé dans St Jérôme je ne sais quel passage qui dit, à ce que Staphorst et Smitius prétendent, que l'apôtre Thomas vint prêcher l'évangile au nord de l'Allemagne; il n'y prêcha donc que l'incrédulité, car le peuple demeura païen bien long-temps après lui.

Quoi qu'on dise, il ne se trouve aucune trace du christianisme dans le Brandebourg avant le temps de Charlemagne (*). Cet empereur, après avoir remporté différentes victoires sur les Saxons et les Brandebourgeois, vint

(*) Dans le VIII siècle.

établir son camp à Wolmerstaedt (*) auprès de Magdebourg, et il n'accorda la paix à ces provinces qu'il avoit subjuguées, qu'à condition qu'elles embrasseroient le christianisme. L'impuissance de résister à un ennemi aussi redoutable, et la crainte des menaces, conduisirent ces peuples au baptême, qui leur fut administré dans le camp de l'Empereur : mais la sécurité les ramena tous à l'idolâtrie, dès que l'Empereur se fut éloigné de leur voisinage avec son armée.

927. L'empereur Henri l'Oiseleur triompha ensuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe et de l'Oder; et après bien du sang répandu, ces peuples furent subjugués et convertis. Les chrétiens détruisirent par zèle des idoles du paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige. Les niches de ces idoles vacantes furent remplies de saints de toute espèce; et de nouvelles erreurs succédèrent aux anciennes.

Environ l'année 949 l'empereur Othon I fonda les évêchés de Brandebourg et de Havelberg (**) : il crut apparemment opposer par ce moyen une digue au débordement de l'ido-

(*) Henri Meibomius.
(**) Angelus.

lâtrie, à laquelle ces peuples étoient enclins, comme les princes bâtissent des citadelles dans des villes nouvellement conquises, pour réprimer l'indocilité et la mutinerie de leurs habitans.

Le Brandebourg, une fois converti au christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zèle; il se rendit à la fois tributaire du pape, de l'Empereur, et du margrave qui le gouvernoit. Le peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise; il regretta ses idoles, qui étoient des objets palpables de son culte, et qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il payoit tous les ans au pape, qu'il ne voyoit jamais. L'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux dieux. Mistevoïus, roi des Venèdes, se mit à la tête du parti du paganisme renaissant, et il rétablit l'ancien culte, apres avoir chassé le margrave Thierry de Brandebourg. Ce furent encore des guerriers qui, pour la troisième fois, rétablirent le christianisme dans le Brandebourg: la religion catholique triomphante y parut alors sans contrainte, et l'abus qu'on en fit entraîna les plus grands scandales. Les évêques étoient

ignorans, cruels, ambitieux, et de plus guerriers; ils portèrent les armes en personne contre les margraves et contre d'autres voisins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, et s'arrogeant (malgré une vie aussi souillée de crimes) un pouvoir absolu sur les consciences.

Ces désordres étoient si communs dans ces temps, que l'Histoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux seulement. En 1278 l'archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre au margrave Othon, surnommé le Sagittaire, le fit prisonnier, et l'obligea de se rançonner moyennant une somme de sept mille marcs d'argent*). En 1391 l'archevêque Albert, qui étoit toujours armé, se saisit du sieur de Brédow, qui étoit gouverneur général de la Marche, prit la ville de Rathenow, et pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main, et l'épée dans l'autre, et désola ainsi tout le pays.

L'ignorance crasse où vivoient ces peuples pendant le treizième siècle, étoit un terrain où la superstition devoit fructifier: aussi ne manqua-t-on pas de miracles, ni d'aucune supercherie capable d'affermir l'autorité des prêtres.

(*) Loeckelius.

Loeckel raconte gravement que le prince Othon ayant été excommunié par l'archevêque de Magdebourg pour des raisons frivoles, se moqua des censures de l'Eglise; mais qu'il fut bien attrapé à son tour, lorsqu'il vit que des chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de sa table; et il rentra en lui-même. Ces chiens étoient sans doute orthodoxes; malheureusement l'espèce en est perdue.

Les vierges miraculeuses, les images secourables et les reliques des saints avoient alors une vertu toute singulière (*). Le sang de Bélitz entr'autres étoit fort renommé; voici ce que c'étoit. Une cabaretière de cette ville vola une hostie consacrée, et l'enterra sous un tonneau dans sa cave, pour avoir meilleur débit de sa bière; elle en eut des remords, car les cabaretières ont la conscience délicate; elle dénonça son crime au curé, qui vint en procession avec tout son attirail sacerdotal pour déterrer l'hostie; en enfonçant la pelle en terre, on vit bouillonner du sang et tout le monde cria au miracle. L'imposture étoit trop grossière, et l'on sut que c'étoit du sang de boeuf que la cabaretière y avoit versé. Ces miracles ne laissoient pas de faire impression

(*) 1249, Annales de Brandebourg.

sur l'esprit des peuples, mais ce n'en étoit pas assez (*). La cour de Rome, toujours attentive à étendre sa domination à l'ombre des autels, ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient l'y conduire. Dans le XIII siècle se formèrent la plupart des ordres religieux; le pape en établit en Allemagne et dans le Brandebourg le plus qu'il put, sous prétexte d'affermir par là les esprits dans le christianisme. Les misantrhopes, les fainéans, les paresseux et toutes sortes de gens qui s'étoient déshonorés dans le monde, se réfugièrent dans ces asiles sacrés; ils appauvrirent l'état de sujets, en se séquestrant de la société, et en renonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens; ils furent à la charge des citoyens, ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites; et quoique ces établissemens fussent également contraires aux lois de la société et de la politique, le pape les introduisit dans toute l'Europe, et parvint sans opposition à lever une puissante armée de prêtres aux dépens de tous les princes, et à entretenir de grosses garnisons dans des pays sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté: mais dans ces temps les

(*) 1270.

peuples étoient abrutis, les princes foibles, et la religion triomphante.

Quand une fois le christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des fanatiques de toute espèce (*). La peste ravagea le Brandebourg en 1351, et c'en fut assez pour faire extravaguer la superstition. Pour apaiser la colère céleste, ou baptisa des juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des processions, des voeux aux images miraculeuses; et l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bizarres, enfanta enfin l'ordre des flagellans. C'étoient des chrétiens mélancoliques et atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les processions publiques; cependant le pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, et réprouva l'ordre et ses abus.

On tourna la dévotion du public sur des objets plus doux; le pape Jean XXII établit des bureaux d'indulgence dans le Brandebourg; les augustins trafiquoient de ces indulgences, et en envoyoient le produit à Rome. Les miracles devinrent à la fin si fréquens, que les auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500 une pluie de croix rouges et blanches

(*) Cramer, Baronius, Loeckelius.

sur tous les passans ; on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur (*).

Le siècle que Léon X illustra en Italie, y ressuscitant les beaux arts et les sciences ensevelies depuis long-temps sous l'ignorance et le mauvais goût ; ce siècle, dis-je, n'étoit point aussi célèbre pour les ultramontains. L'Allemagne etoit encore plongée dans l'ignorance la plus grossière, et elle languissoit sous un gouvernement tout barbare : point de moeurs, aucunes connoissances ; et la raison humaine, privée des lumières de la philosophie, demeuroit abrutie dans sa stupidité ; le clergé et le peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

Dans ce temps où les prêtres abusoient si grossièrement de la crédulité des hommes, où ils se servoient de la religion pour s'enrichir, où les ecclésiastiques menoient la vie la plus scandaleuse, un simple moine entreprit de réformer tant d'abus ; il rendit aux hommes, par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siècles ; et l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de sa liberté, étendit de tous côtés la sphère de ses connoissances.

(*) Loeckelius, Annales de Brandebourg.

ARTICLE TROISIEME.

De la religion sous la réforme.

JE ne considérerai point l'ouvrage de la réforme du côté de la théologie et de l'histoire; les dogmes de cette religion et les événemens qu'elle fit naître, sont si connus, que ce n'est pas la peine de les répéter : une révolution si grande et si singulière, qui changea presque tout le système de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

La religion catholique, qui s'étoit élevée sur la ruine de celle des juifs et des païens, subsistoit depuis quinze siècles : humble et douce sous les persécutions, mais fière après son établissement, elle persécuta à son tour. Tous les chrétiens étoient soumis au pape, qu'ils croyoient infaillible; ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du souverain le plus despotique. Un misérable moine s'éleva contre une puissance si solidement établie; et la moitié de l'Europe secoua le joug de Rome.

Toutes les raisons qui contribuèrent à ce changement extraordinaire, subsistant long-temps avant qu'il vînt à éclore, préparoient

d'avance les esprits à ce dénouement. La religion chrétienne étoit si dégénérée, qu'on n'y reconnoissoit plus les caractères de son institution. Rien ne surpassoit dans son origine la sainteté de sa morale; mais la pente du coeur humain à la corruption en pervertit bientôt l'usage. Ainsi les sources les plus pures du bien sont devenues des principes de toutes sortes de maux pour les hommes. Cette religion, qui enseignoit l'humilité, la charité et la patience, s'établit par le fer et par le feu; les prêtres des autels, dont la sainteté et la pauvreté devoient être le partage, menèrent une vie scandaleuse; ils acquirent des richesses; ils devinrent ambitieux; quelques-uns furent des princes puissans: le pape, qui originairement relevoit des empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire et de les déposer; il fulmina des excommunications; il mit des royaumes en interdit; et il outra si prodigieusement les choses, que de quelque manière que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

La religion changea ainsi que les moeurs; elle perdit de siècle en siècle sa simplicité naturelle, et à force de fard, elle devint méconnoissable. Tout ce qu'on y ajouta n'étoit que

l'ouvrage des hommes ; il devoit périr comme eux. Au concile de Nicée (*), la divinité du Fils fut déclarée égale à celle du Père (**); et le Saint-Esprit, annexé à ces deux personnes, forma la Trinité. On défendit aux prêtres de se marier, par les ordonnances d'un concile de Tolède (***); cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'Eglise que dans le XIII siècle; le concile de Trente en fit depuis un point de discipline. Le culte des images avoit été autorisé par le second concile de Nicée (****) et la transsubstantiation fut établie par les pères du concile de Trente (*****). Les écoles de théologie soutenoient déjà l'infaillibilité du pape, depuis que les évêchés de Rome et de Constantinople se trouvoient en opposition. Quelques solitaires fondèrent des ordres religieux, et rendirent toute spéculative une vie qui doit se passer en action pour le bien de la société; les couvens se multiplièrent à l'infini, et une

(*) L'an 325.

(**) Origène et S. Justin n'étoient pas de ce sentiment; ce dernier dit dans son Dialogue, page 316, que la grandeur du fils n'approche pas de celle du père.

(***) Tenu l'année 400.

(****) En 786.

(*****) Tenu en 1545.

grande partie du genre humain y fut ensevelie. Enfin toutes sortes de supercheries s'inventèrent, pour surprendre la bonne foi du vulgaire; et les faux miracles devinrent presque communs.

Ce n'étoit point cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la réforme pouvoit venir dans la religion: du nombre des gens qui pensent, la plupart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'intérêt et de l'ambition; peu combinent des idées abstraires, et encore moins réfléchissent profondément sur des matières aussi importantes; et le peuple, la plus respectable, la plus nombreuse et la plus infortunée partie de la société, suit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le clergé exerçoit sur les consciences. Les prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens et de leur liberté; cet esclavage, qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures. L'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'aperçoit du mal qu'il souffre; tous tendent à leur bien-être; ils endurent un temps; mais à la fin la patience leur échappe; et les vexa-

tions que tant de peuples souffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque réforme, si le clergé romain, fortement agité par des dissentions intestines, n'eût enfin donné lui-même le signal de la liberté, en arborant l'étendard de la révolte contre le pape. Les Vaudois, les Wicléfites et les Hussites avoient déjà commencé à remuer; mais Luther et Calvin, aussi audacieux, et nés dans des conjonctures plus favorables, consommèrent enfin ce grand ouvrage.

Les augustins étoient en possession du trafic des indulgences : le pape chargea les dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux ordres. Les augustins déclamèrent contre le pape; Luther, qui étoit de leur ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'Eglise; il arracha d'une main hardie une partie du bandeau de la superstition. Il devint bientôt chef de parti; et comme sa doctrine dépouilloit les évêques de leurs bénéfices, et les couvens de leurs richesses, les souverains suivirent en foule ce nouveau convertisseur.

La religion prit alors une forme nouvelle, et se rapprocha beaucoup de son ancienne

simplicité. Ce n'est point ici le lieu d'examiner s'il n'eût pas mieux valu lui laisser plus de pompe et d'extérieur, pour qu'elle en imposât davantage au peuple, qui n'est frappé et ne juge que par les sens: il paroît qu'un culte tout spirituel, et aussi nud que l'est celui des protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels et grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

Le réforme fut utile au monde, et surtout aux progrès de l'esprit humain. Les protestans, obligés de réfléchir sur des matières de foi, se dépouillèrent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, et se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, et dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie. Les catholiques, vivement attaqués, furent obligés de se défendre; les ecclésiastiques étudièrent, et ils sortirent de l'ignorance crasse et honteuse dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'il n'y avoit qu'une religion dans le monde, elle seroit superbe, et despotique sans

retenue; les ecclésiastiques seroient autant de tyrans, qui exerçant leur sévérité sur le peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes; la foi, l'ambition et la politique leur asserviroient l'univers. A présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces sectes ne sort, sans s'en repentir, des voies de la modération. L'exemple de la réforme est un frein qui empêche le pape de se livrer à son ambition, et il craint avec raison la défection de ses membres, s'il abuse de son pouvoir; aussi devint-il sobre d'excomunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII et le royaume d'Angleterre. Le clergé catholique et le protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique, sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure; aiusi tout reste en équilibre: heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme et un excés d'aveuglement ne les précipitent jamais dans les guerres dont la fureur est le partage, et que des chrétiens ne devroient jamais se faire! En regardant la religion simplement du côté de la politique, il paroît que la protestante est la plus convenable aux républiques et aux monarchies. Elle s'accorde le

mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premières. Car dans un état où il faut des négocians, des laboureurs, des artisans, des soldats, des sujets en un mot, il est sûr que des citoyens qui font voeu de laisser périr l'espèce humaine, deviennent pernicieux.

Dans les monarchies la religion protestante, qui ne relève de personne, est entièrement soumise au gouvernement; au lieu que la catholique établit un état spirituel, tout puissant, fécond en complots et en artifices dans l'état temporel du prince; que les prêtres, qui dirigent les consciences, et qui n'ont de supérieur que le pape, sont plus maîtres des peuples que le souverain qui les gouverne; et que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le pape s'est vu souvent en opposition avec des souverains sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'Eglise.

Dans le Brandebourg et dans la plupart des provinces de l'Allemagne, le peuple portoit impatiemment le joug du clergé romain. C'étoit une religion trop onéreuse pour des pays aussi peu opulens; le purgatoire, la

masse

masse des morts et des vivans, le jubilé, les annates, les indulgences, les péchés véniels et mortels, les pénitences changées en amendes pécuniaires, les affaires matrimoniales, les voeux, les offrandes, étoient autant d'impôts que le pape levoit sur la crédulité, et qui lui donnoient des revenus aussi solides que ceux que le Mexique fournit à l'Espagne. Ceux qui les payoient, étoient épuisés et mécontens; il n'étoit donc pas même necessaire d'employer l'évidence des argumens, pour disposer ces esprits à recevoir la réforme: ils crioient contre le clergé qui les opprimoit; un homme vint, qui promit de les en délivrer, et ils le suivirent.

Joachim II fut le premier électeur qui embrassa la religion luthérienne. Sa mère, qui étoit une princesse de Danemark, lui communiqua ses sentimens; car la nouvelle doctrine avoit pénétré en Danemark, avant que d'être reçue dans le Brandebourg. Le pays suivit l'exemple du prince, et tout le Brandebourg se fit protestant. Mathieu de Jagow, évêque de Brandebourg, administra le sacrement sous les deux espèces dans le couvent des moines noirs; ce couvent devint ensuite la cathédrale de Berlin. Joachim II se distingua

dans le parti, tant par les lettres de controverse qu'il écrivit au roi de Pologne, que par les discours éloquens (à ce que disent les auteurs (*) que ce prince prononça à la diète d'Augsbourg, en faveur des protestans.

La réforme ne put point détruire toutes les erreurs; quoiqu'elle eût ouvert les yeux du peuple sur une infinité de superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres: tant la pente de l'esprit humain vers l'erreur est inconcevable! Luther, qui ne croyoit point au purgatoire, admettoit les revenans et les démons dans son système; il soutint même que Satan lui apparut à Wittenberg, et qu'il l'exorcisa en lui jetant un cornet d'encre à la tête. Il n'y avoit alors presque aucune nation qui ne fût imbue de pareils préjugés; la cour et (à plus forte raison) le peuple avoient l'esprit rempli de sortiléges, de divinations, de revenans et de démons. En 1553 deux vieilles femmes passèrent par l'épreuve du feu, pour se purger de l'accusation de sorcellerie. La cour avoit son astrologue. L'un prédit à la naissance de Jean Sigismond que ce prince seroit heureux, à cause qu'au même temps on avoit découvert au ciel une étoile

(*) Loeckelius, Annales de Brandebourg.

nouvelle dans la constellation de Cassiopée. L'astrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean Sigismond se seroit réformé pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le duché de Clève.

Depuis que le schisme de Luther divisoit l'Eglise, les papes et les empereurs firent toutes sortes d'efforts pour amener les esprits à la réunion; les théologiens des deux partis tinrent des conférences tantôt à Augsbourg, tantôt à Thorn; on agitoit les matières de religion à toutes les diètes de l'Empire : mais toutes ces tentatives furent inutiles; il s'ensuivit enfin une guerre cruelle et sanglante, qui s'apaisa et se ranima à différentes reprises. L'ambition des empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des princes et la conscience des peuples, l'alluma souvent; mais la rivalité de la France, et l'ambition de Gustave Adolphe, roi de Suède, sauvèrent l'Allemagne et la religion du despotisme de la maison d'Autriche.

Les électeurs de Brandebourg se conduisirent avec sagesse dans ces troubles; ils furent modérés et tolérans. Frédéric Guillaume, qui avoit acquis par la paix de Westphalie des

provinces qui lui donnoient des sujets catholiques, ne les persécuta point; il permit même à quelques familles juives de s'établir dans ses états, et leur accorda des synagogues.

Frédéric I fit quelquefois fermer les églises catholiques par représailles des persécutions que l'Electeur-Palatin fit souffrir à ses sujets protestans; mais le libre exercice de religion fut toujours rendu aux catholiques. Les réformés essayèrent de persécuter les luthériens dans le Brandebourg; ils profitèrent des dispositions où le Roi étoit en leur faveur, pour établir des prêtres réformés dans des villages où il y en avoit eu de luthériens: ce qui prouve bien que la religion ne détruit pas les passions dans les hommes, et que les gens d'église, de quelque opinion qu'ils soient, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires, quand ils se croient les plus forts.

Il est honteux pour l'esprit humain d'avouer qu'au commencement d'un siècle aussi éclairé que l'est le XVIIIme, toutes sortes de superstitions ridicules, se soient encore conservées; les gens raisonnables, comme les esprit foibles, croyoient encore aux revenans. Je ne sais quelle tradition populaire

portoit qu'un spectre blanc se faisoit voir à Berlin toutes les fois qu'un prince de la maison devoit mourir: le feu Roi fit saisir et punir un malheureux qui avoit joué le revenant; les esprits, rebutés d'une aussi mauvaise réception, ne se montrèrent plus, et le public fut désabusé.

En 1708 une femme qui avoit le malheur d'être vieille, fut brûlée comme sorcière. Ces suites barbares de l'ignorance affectèrent vivement Thomasius, savant professeur de Halle; il couvrit de ridicule les juges et les procès de sorcellerie; il tint des conférences publiques sur les causes physiques et naturelles des choses, et déclama si fort, qu'on eut honte de continuer l'usage de ces procès; et depuis lui le sexe put vieillir et mourir en paix.

De tous les savans qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz et Thomasius rendirent les plus grands services à l'esprit humain; ils enseignèrent les routes par lesquelles la raison doit se conduire pour parvenir à la vérité; ils combattirent les préjugés de toute espèce; ils en appelèrent dans tous leurs ouvrages à l'analogie et à l'expérience, qui sont les deux béquilles avec lesquelles nous nous traînons dans la

carrière du raisonnement; et ils firent nombre de disciples.

Les réformés devinrent plus pacifiques sous le règne de Frédéric Guillaume, et les querelles de religion cessèrent; les luthériens profitèrent de ce calme. Francke, ministre de leur parti, établit, sans y mettre du sien, un collége à Halle, où se formoient de jeunes théologiens, et d'où sortirent dans la suite des essaims de prêtres, qui formèrent une secte de luthériens rigides, auxquels il ne manquoit que le tombeau de saint Pâris, et un abbé Bécherand pour gambader dessus: ce sont des jansénistes-protestans, qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques. Depuis parurent toutes sortes de quackers, les zinzendorffiens, les gichteliens, sectes plus ridicules les unes que les autres, qui outrant les principes de la primitive Eglise (*), tombèrent dans des abus criminels.

Toutes ces sectes vivent ici en paix, et contribuent également au bonheur de l'état. Il n'y a aucune religion qui, sur le sujet de la morale, s'écarte beaucoup des autres: ainsi

(*) La communauté des biens et l'égalité des conditions; on dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs assemblées.

elles peuvent être toutes égales au gouvernement, qui conséquemment laisse à chacun la liberté d'aller au ciel par quel chemin il lui plaît : qu'il soit bon citoyen, c'est tout ce qu'on lui demande.

Le faux zèle est un tyran qui dépeuple les provinces : la tolérance est une tendre mère qui les soigne et les fait fleurir.

DES MOEURS, DES COUTUMES, DE L'INDUSTRIE, DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN DANS LES ARTS ET DANS LES SCIENCES.

POUR acquérir une connoissance parfaite d'un état, il ne suffit pas d'en savoir l'origine, les guerres, les traités, le gouvernement, la religion; d'être instruit des revenus du souverain : ces parties sont à la vérité les principales

auxquelles s'attache le pinceau de l'Histoire; il en est cependant encore d'autres qui, sans avoir le brillant des premières, n'en sont pas moins utiles. Nous comptons de ce nombre tout ce qui se rapporte aux moeurs des habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont développée, les raisons de ce qui a hâté ou rallenti les progrès de l'esprit humain, et surtout ce qui caractérise le plus le génie de la nation dont on parle. Ces objets intéresseront toujours les politiques et les philosophes; et nous osons avancer avec hardiesse que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'Histoire.

Nous ne présentons au lecteur, dans cet ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans et les plus caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siècle; mais quelle différence entre ces siècles! Des nations qu'un océan immense sépare, et qui habitent sous les tropiques opposés, ne diffèrent pas plus dans leurs usages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du temps de Tacite au temps de Henri l'Oiseleur, ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean-le-Cicéron,

enfin ceux-là aux habitans de l'électorat sous Frédéric, premier roi de Prusse.

Le grand nombre des hommes, distrait par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la lanterne magique de ce monde : il s'aperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages, que l'on passe légèrement dans une grande ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié : cependant, après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans et des modes nouvelles.

Qu'il est instructif et beau de passer en revue tous les siècles qui ont été avant nous, et de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos temps ! Prendre une nation dans la stupidité grossière, la suivre dans ses progrès, et la conduire jusqu'au temps où elle s'est civilisée ; c'est étudier dans toutes ses métamorphoses le ver-à-soie devenu chrysalide et enfin papillon.

Mais que cette étude est humiliante ! Il ne paroît que trop qu'une loi immuable de la nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable. Remontons aux origines

des nations; nous les trouverons également barbares : les unes sont arrivées, par une allure lente et par bien des détours, à un certain degré de perfection; les autres y sont parvenues par un essor rapide : toutes ont tenu des routes différentes; et encore la politesse, l'industrie et tous les arts ont-ils pris dans les différens pays où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractère indélébile de chaque nation. Ceci se fera sentir davantage, si nous lisons des ouvrages écrits à Padoue, à Londres ou à Paris; ils se distingueront sans peine, quand même les auteurs y traiteroient la même matière; je n'en excepte que la géométrie.

La variété inépuisable que la nature jette dans ces caractères généraux et particuliers, est une marque de son abondance, mais en même temps de son économie; car, quoique les nations innombrables qui couvrent la terre aient chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent les unes des autres, soient inaltérables : tout peuple a un caractère à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais. Nous pourrions facilement

appuyer cette opinion sur des preuves physiques; mais il ne faut pas nous écarter de notre sujet. Il s'ensuit donc que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit. Quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas; elles s'ouvrent tout-à-coup en fournissant des richesses abondantes, et se perdent dans le temps qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

Quiconque a lu Tacite et César, reconnoîtra encore les Allemands, les François et les Anglois aux couleurs dont ils les peignent; dix-huit siècles n'ont pu les effacer: comment donc un règne pourroit-il effectuer ce que tant de siècles n'ont pu faire? Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît; il en fera un Esope, ou un Antinoüs; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois: certains vices dominans et certaines vertus resteront toujours à chaque peuple. Si donc les Romains nous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tibères, c'est que les crimes étoient sévèrement punis; le vice n'osoit lever sa tête impure; mais les

vicieux n'en subsistoient pas moins. Les souverains donneront un certain vernis de politesse à leur nation; ils maintiendront les lois dans leur vigueur, et les sciences dans la médiocrité: mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses; ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la couleur dominante du tableau.

C'est ce que nous avons vu de nos jours en Russie. Pierre I fit couper la barbe à ses Moscovites; il leur ordonna de croire à la procession du St.-Esprit; il en fit habiller quelques-uns à la françoise; on leur apprit même des langues: cependant on distinguera encore long-temps les Russes des François, des Italiens, et des autres nations de l'Europe.

Il n'y a, je crois, que la dévastation entière des états, et leur repeuplement par des colonies étrangères, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un peuple: mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est dès-lors plus la même nation; et il resteroit encore à savoir si l'air et la nourriture ne rendroient pas avec le temps ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

Nous nous sommes crus obligés de séparer ce morceau, qui traite des moeurs des Brandebourgeois, du reste de l'Histoire, à cause

que dans celle-là on s'est restreint à la politique et à la guerre ; et que ces détails qui regardent les usages, l'industrie et les arts, étant répandus dans tout un ouvrage, auroient peut-être échappé au lecteur ; au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vue, où ils forment seuls un petit corps d'histoire.

Les auteurs latins m'ont servi de guide dans les commencemens de cet ouvrage, au défaut total de ceux du pays. Loeckel, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les régences ténébreuses des margraves des quatre premières racres ; et les archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des temps où la maison de Hohenzollern a possédé cet électorat, ce qui nous ramène jusqu'à nos jours.

ÉPOQUE PREMIÈRE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'*Ingevoner*, qui signifie habitans ; et sur celui de *Germanier*, qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des nations particulières : la

quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

Les premiers habitans de la Marche furent des Teutons, et après eux les Semnons, dont Tacite dit que c'étoient les plus nobles d'entre les Suèves.

Dans ces temps reculés l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare; les peuples grossiers et à moitié sauvages habitoient les forêts; de mauvaises cabanes leur servoient de demeures; ils se marioient jeunes, et peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement stériles. La nation alloit toujours en se multipliant; et comme les enfans se bornoient à cultiver les champs de leurs pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, dans les meilleures années même, à l'entretien d'un peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier, pour trouver ailleurs leur subsistance : de là ces grands débordemens de Barbares qui inondèrent les Gaules, l'Afrique et même l'empire Romain.

Les Germains étoient chasseurs par nécessité, et guerriers par instinct; leur pauvreté rendoit courtes les guerres intestines qu'ils se faisoient, car l'intérêt ne s'en mêloit jamais.

Leurs généraux, qui depuis devinrent leurs princes, s'appeloient *Fürsten*, ce qui est une dérivation du mot de conducteur. Ils étoient renommés par leur taille haute, et pour avoir des corps robustes et endurcis aux travaux les plus pénibles. Leurs vertus principales étoient la valeur et la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagemens; ils célébroient ces vertus par des hymnes, qu'ils apprenoient à leurs enfans, pour les transmettre à leur postérité.

Les auteurs latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus et de quelques autres chefs des armées romaines. Si l'on applaudit au courage d'une nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, et une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triomphèrent de la discipline romaine, et de ces légions qui avoient à peine achevé de subjuguer la moitié du monde connu?

Quoiqu'en aient dit la plupart des historiens, il n'en est pas moins vraisemblable

que

que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Suèves; car on a découvert auprès de Zossen (*), dans un camp quarré, de huit cents pas, quantité d'urnes pleines de médailles de l'empereur Antonin, et de l'impératrice Faustine, et de quelques affiquets dont se paroient les dames romaines. Ce n'est pas assurément un champ de bataille, car les Suèves n'auroient pas enfoui sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles; on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude, que ce lieu servit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens et de l'approche des Barbares.

Brandebourg est la plus ancienne ville de la Marche; les annales (**) fixent sa fondation à l'an du monde 3588, ce qui seroit 416 ans avant l'ère vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie par le même Brennus qui saccagea Rome, et qu'elle en reçut son nom. On entrevoit dans l'obscurité les noms de quelques rois vandales (***), qui furent aparemment plus

(*) A six milles de Berlin.
(**) Imprimées en 1595.
(***) Hoterus et Winceslas.

ambitieux et plus inquiets que les autres. On trouve de plus dans les annales que Wittikind, roi des Saxons, Hermanfried, roi de Thuringe, et Richimire, roi des Francs, s'allièrent, domptèrent les Semnons, et entourèrent les premiers de murailles les villes conquises, pour contenir le pays dans l'obéissance.

ÉPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin Brandebourg (*); et Henri l'Oiseleur ayant entièrement subjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les margraves ou gouverneurs de frontières (**).

Les moeurs s'adoucirent sous les margraves; mais le pays étoit très-pauvre. Il ne produisoit que les denrées les plus nécessaires à la vie; il avoit besoin de l'industrie de ses voisins; et comme personne ne recherchoit la sienne, l'argentr essortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit. Cette disproportion dans la circulation des espèces, qui alloit toujours

(*) En 781.

(**) En 928.

à leur diminution, baissoit le prix de toutes choses; les denrées étoient à un si vil prix, que du temps du margrave Jean II d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit 28 liards, celui de seigle 28 deniers, et six poules s'achetoient au marché pour un gros.

Les Berlinois passoient dès-lors pour des maris aussi fidelles que jaloux; les chroniques en rapportent un exemple sensible (*). Sous la régence de l'électeur Othon de Bavière, un secrétaire de l'archevêque de Magdebourg voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, et lui proposa en badinant de se baigner avec lui. La femme se trouva offensée de cette proposition; le peuple s'attroupa; et les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, traînèrent le pauvre secrétaire dans une place publique, où ils le décapitèrent sans autre forme de procès. S'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

Le pays croupissoit dans une misère affreuse sous la régence des princes des quatre premières races, et il n'en pouvoit sortir, passant

(*) Loeckel, en 1364.

sans cesse d'une main à une autre. Othon de de Bavière fut obligé de vendre l'électorat à l'empereur Charles IV (*). Celui-ci s'établit à Tangermunde; il y tint une cour brillante, et y bâtit un assez vaste château, dont on voit encore les ruines. Pendant que Josse administroit le Brandebourg, les Vaudois, persécutés en France, se réfugièrent dans la ville d'Angermunde, à laquelle on donna le surnom d'hérétique. On ne voit pas pourquoi les Vaudois cherchèrent un asile dans le Brandebourg, qui étoit alors catholique, et pourquoi ils y furent reçus, quoiqu'on détestât leur hérésie.

Les princes de la maison de Luxembourg foulèrent les peuples très-impitoyablement; dans leurs besoins ils engageoient l'électorat à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes. Ces créanciers, qui regardoient ce malheureux pays comme une hypothèque, commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir; ils y vivoient à discrétion, comme dans une province ennemie. Les voleurs infestoient les grands chemins; la police étoit inconnue, et la justice hors d'activité. Les seigneurs de Quitzow et de Holtzendorff,

(*) En 1373.

indignés du joug odieux que portoit leur patrie, firent une guerre ouverte aux sous-tyrans qui l'opprimoient. Dans cette confusion totale, et pendant cette espèce d'anarchie, le peuple gémissoit dans la misère : les nobles étoient tantôt les instrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie ; et le génie de la nation, abruti par la dureté de l'esclavage, et par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeuroit engourdi et paralytique.

EPOQUE TROISIEME.

L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, 1415.
en conférant le Brandebourg et la dignité électorale à Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg. Ce prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets : mais le peuple, qui ne connoissoit que des maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette domination douce et légitime. Frédéric I réduisit les gentilshommes à l'obéissance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les châteaux des rebelles : ce canon étoit une pièce de 24 livres, en quoi consistoit toute son artillerie.

L'esprit de sédition ne se perdit pas si vîte ; les bourgeois de Berlin se révoltèrent à différentes reprises contre leurs magistrats. Frédéric II apaisa ces émeutes avec douceur et sagesse. La nécessité obligea ce prince d'hypothéquer les péages de Schievelbein et de Drambourg au sieur Denys d'Osten, pour obtenir la somme de 1500 florins, dont il avoit besoin pour se rendre à la diète de Nuremberg.

Les choses restèrent dans cette situation jusqu'à Jean le Cicéron. Cet électeur fit les premiers efforts pour tirer le peuple de son imbécillité et de son ignorance. C'étoit beaucoup dans ce temps de ténèbres, de s'apercevoir qu'on étoit ignorant. Quoique cette première aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'université de Francfort sur l'Oder (*). Conrad Wimpina, professeur de Leipsic, devint le premier recteur de cette nouvelle université ; et il en dressa les statuts : mille étudians se firent inscrire dès la première année dans les fastes de l'université.

Il arriva, pour les progrès des sciences,

(*) En 1506.

que Joachim Nestor les protégea autant que son père; c'étoit le Léon X du Brandebourg: il possédoit les mathématiques, l'astronomie et l'histoire; il parloit avec facilité le françois, l'italien et le latin; il aimoit les belles lettres, et il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour que de civiliser une nation qui avoit été sauvage pendant tant de siècles; il faut bien du temps pour que la douceur du commerce des sciences se communique à toutun peuple. Les jeunes gens étudioient à la vérité; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens usages et à leur grossiéreté; les nobles voloient encore sur les grands chemins; la dépravation des moeurs étoit si générale en Allemagne, que la diète de l'Empire assemblée à Trèves voulant y mettre un frein, défendit de blasphémer et de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité, et rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'électorat; le baril de vin se vendoit dans ce temps 30 gros, et le boisseau de seigle 21 liards: les espèces commençoient à circuler davantage. Joachim Nestor fit même construire

quelques bâtimens, entr'autres le château de Potsdam : tout le monde étoit habillé à l'allemande, ce qui répond à peu-près à l'ancien habillement espagnol. Les hommes portoient des pourpoints et de larges fraises : les princes, les comtes et les chevaliers portoient des chaînes d'or au cou (*); il n'étoit permis aux gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate ; l'habillement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connoître un certain luxe proportionné à ces temps ; mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du Brandebourg fissent des progrès à proportion des dépenses, l'augmentation des richesses et leur cause demeurent un problème difficile à résoudre.

Dès l'année 1560 on s'aperçoit d'une grande différence dans les dépenses des électeurs ; car lorsque Joachim II se rendit à la diète de Francfort (**), il eut 68 gentilshommes à sa suite, et 452 chevaux dans ses équipages (***).

(*) Loeckel.

(**) En 1562, convoquée par l'empereur Ferdinand, pour l'élection d'un roi des Romains.

(***) Loeckel.

Le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voyage; cette mode passa de la cour à la ville, où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques bourgeois avoient perdu plus de mille écus dans une séance.

Les annales disent qu'au mariage de Joachim II, avec Hedwige, fille de Sigismond, roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des noces armé de toutes pièces auprès de sa jeune épouse: comme si les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs aussi redoutables. Un mélange de férocité et de magnificence entroit dans toutes les coutumes de ces temps. Ces singularités venoient de ce que le siècle vouloit sortir de la barbarie; il cherchoit le bon chemin et le manquoit; sa grossiéreté confondoit les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, et les platitudes grossières des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

On doit rapporter au règne de Joachim II la fondation de l'université de Koenigsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allèrent toujours en augmentant. Jean-George fit des obsèques superbes à son père: c'est la première pompe funèbre

accompagnée de magnificence, dont l'histoire de Brandebourg fasse mention. Le goût des fêtes étoit la passion de ce prince; il aimoit à donner sa grandeur en spectacle. Il célébra *) la naissance de l'aîné de ses princes par des fêtes qui durèrent quatre jours. Ces divertissemens consistoient dans des tournois, des combats de barques, des feux d'artifice et des courses de bague. Les seigneurs qui composoient les quatre quadrilles, étoient vêtus en velours richement brodé en or et en argent. Mais le caractère du siècle perçoit à travers toute cette magnificence. A la tête de chaque quadrille étoit un bouffon, qui sonnoit du cor d'une façon ridicule, en faisant cent extravagances; et la cour monta au donjon du château pour voir tirer le feu d'artifice **). Au passage de Christian, roi de Danemarck, par Berlin, l'Electeur lui fit une réception superbe: il alla au devant du Roi, accompagné de nombre des princes, de comtes, de seigneurs, et d'une garde de 300 chevaux. Le Roi fit son entrée dans un char de velours noir galonné en

(*) Loeckel.

(**) L'Electeur, disent les annales, mit la tête hors d'une lucarne, et cria à l'artificier: *Maître Jean, boute quand je sifflerai.*

or, tiré par huit chevaux blancs, dont les mords et les caparaçons étoient d'argent : on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

Peut-être qu'on poussa le luxe trop loin; car Joachim Frédéric fit des lois somptuaires. Il employa ses revenus à des usages utiles; il fonda le collége de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'électeur Frédéric-Guillaume, où cette école est de nos jours la plus florissante et la mieux réglée de tous les états de la Prusse.

Il manquoit encore sous la régence de Jean-George beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie. L'usage commun des carrosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce prince rendit à Varsovie : il eut à sa suite trente-six carrosses à six chevaux, outre un cortége de quatre-vingts chevaux de main. L'ambassade qui se rendit à la diète de l'Empire pour l'élection de l'empereur Matthias, eut trois carrosses avec elle : c'étoient de mauvais coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble. Qui eût dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIIIme siècle au point

qu'on feroit des carrosses pour vingt mille écus, et qu'ils trouveroient des acheteurs?

Les efforts que le Brandebourg et l'Allemagne faisoient pour se civiliser, n'étoient pas tout-à-fait inutiles: le nombre des universités augmentoit. En même temps se forma à Dessau une académie pour la langue allemande, sous le nom de *Société fructifiante*, qui auroit pu devenir utile, d'autant plus que la langue allemande, divisée en une infinité de dialectes, manque de règles assez sûres pour en fixer l'usage véritable; que nous n'avons aucun livre classique, et que, s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon notre fantaisie une langue grossière et presque encore barbare.

Ces beaux établissemens, qui nous auroient peut-être avancés d'un siècle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans survint, qui détruisit et bouleversa toute l'Allemagne.

Les états jouissoient sous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George-Guillaume le comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces états, dont cependant ils n'avoient jamais

abusé. Enfin, dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636 fut la plus malheureuse pour cet électorat; les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg et à Rathenow, Wrangel à Stettin, Morosini dans la nouvelle Marche, quand trente-six mille Autrichiens traversèrent le pays, pillèrent et désolèrent tout dans leur passage. C'en fut trop à la fois: le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avoient subsisté, et qui l'avoient pillé les années précédentes, succomba enfin; la cherté y devint exorbitante; un boeuf s'achetoit cent écus, le boisseau de blé cinq, l'orge trois, et les espèces haussèrent de prix par leur rareté. La valeur numéraire du ducat fut évaluée dix écus. Quelques gentilshommes, qui avoient soustrait leurs provisions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette; mais les paysans, qui n'avoient pas de quoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommèrent ces maîtres inhumains, et pillèrent leurs greniers. La famine continua avec la même violence, la peste s'ensuivit, et la désolation parvint à son comble. Les restes de ces malheureux habitans, que la mort et les ennemis avoient

épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnèrent leur patrie infortunée et se réfugièrent dans les pays voisins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux désert; elle offroit un spectacle déplorable de ruines, d'incendies, et de tous les fléaux qu'une guerre longue et furieuse entraîne après elle; à peine découvroit-on sous tant d'horreurs et de saccagemens, dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens habitans.

Fréd. Guillaume. 1640.

C'en eût été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement. Sa prudence, sa fermeté et le temps vainquirent tous ces obstacles; il fit la paix, il prit des arrangemens, et tira enfin l'état de sa ruine.

Le Brandebourg devint effectivement un nouveau pays, formé du mélange de différentes colonies de toutes sortes de nations, qui s'allièrent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étoient échappés à sa destruction. Soit que l'année fût abondante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de blé se vendoit douze gros.

La guerre de trente ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit en particulier le peu de

commerce que le nord de l'Allemagne faisoit. Nous tirions anciennement nos sels de Hollande et de France. Les provisions, qui ne pouvoient être renouvelées pendant ces troubles, s'épuisèrent. Ce défaut d'une denrée aussi nécessaire, fit avoir recours à l'industrie, et aux sources salées de Halle, qui fournirent non seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des pays voisins.

Les Hollandois formèrent la première colonie qui vint s'établir dans l'électorat; ils renouvelèrent l'espèce des professionnaires et des artisans; ils formèrent des projets pour la vente des bois de haute futaie, qui se trouvoient en grande abondance, la guerre de trente ans ayant fait de tout le pays une vaste forêt. Sur la vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de notre commerce. L'Electeur permit même à quelques familles juives de se domicilier dans ses états; le voisinage de la Pologne rendit leur ministère utile, pour débiter dans ce royaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança considérablement les projets du Grand-Electeur. Louis XIV révoqua l'édit de

Nantes (*); et quatre cents mille François pour le moins sortirent de ce royaume; les plus riches passèrent en Angleterre et en Hollande; les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg, au nombre de vingt mille ou environ; ils aidèrent à repeupler nos villes désertes, et nous donnèrent toutes les manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'état par cette colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos manufactures avant la guerre de trente ans, et de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'édit de Nantes.

Notre commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin et de nos laines; quelques manufactures de drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables. Il n'y avoit du temps de Jean-le-Cicéron que sept cents manufacturiers en drap dans tout le pays. Durant la régence de Joachim II, le duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamands; la sage Elisabeth, reine d'Angleterre, se prévalut de la sottise de ses

(*) En 1685.

voisins,

voisins, en attirant dans ses états les manufacturiers de Gand et de Brugges; ils y travaillèrent les laines d'Angleterre, et obtinrent qu'on en défendît la sortie.

Nos manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps que par le mélange des laines angloises avec les nôtres; et comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tombèrent. Les électeurs de Saxe, Auguste et Christian, suivirent l'exemple de la reine Elisabeth, en attirant dans leurs pays des ouvriers flamands, qui rendirent leurs manufactures florissantes. Le manque de laines étrangères, la décadence de nos manufactures et l'accroissement de celles de nos voisins, accoutumèrent la noblesse du Brandebourg à vendre ses laines aux étrangers, ce qui détruisit presque entièrement nos fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses états: mais cette défense devint préjudiciable, à cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le pays avoit besoin; ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des voisins. Il y a grande apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux; mais la

guerre de trente ans survint, et elle renversa les projets, les manufactures et l'état.

A l'avénement de Frédéric Guillaume à la régence, on ne faisoit dans ce pays ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine : l'industrie des François nous enrichit de toutes ces manufactures; ils établirent des fabriques de draps, de serges, d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de grisettes, de crépon, de bonnets et de bas tissus au métier, de chapeaux de castor, de lapin et de poil de lièvre; des teintures de toutes les espèces. Quelques-uns de ces réfugiés se firent marchands, et débitèrent en détail l'industrie des autres : Berlin eut des orfèvres, des bijoutiers, des horlogers, des sculpteurs; et les François, qui s'établirent dans le plat-pays, y cultivèrent le tabac, et firent venir des fruits et des légumes excellens dans les contrées sablonneuses, qui par leur soin devinrent des potagers admirables. Le Grand-Electeur, pour encourager une colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de quarante mille écus, dont elle jouit encore.

Ainsi l'électorat se trouva plus florissant vers la fin de la régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses ancêtres;

et la grande augmentation des manufactures étendit les branches du commerce, qui roula dans la suite sur nos blés, sur les bois, sur les étoffes et les draps, et sur nos sels. L'usage des postes, inconnu jusqu'alors en Allemagne, fut introduit par le Grand-Electeur dans tous ses états, depuis Emmeric jusqu'à Mémel. Les villes payoient des taxes arbitraires, qui furent abolies ; l'établissement de l'accise les remplaça. Les villes commencèrent à se policer ; on pava les rues, et on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer. Cette police étoit d'une nécessité indispensable ; car les courtisans étoient obligés d'aller montés sur des échasses au château de Potsdam lorsque la cour s'y tenoit, à cause des boues qu'il falloit traverser dans les rues.

Le Grand-Electeur, quoique généreux et magnifique pour sa personne, fit des lois somptuaires : sa cour étoit nombreuse, et sa dépense se faisoit avec dignité. Aux fêtes qu'il donna au mariage de sa nièce, la princesse de Courlande, cinquante-six tables de quarante couverts furent servies à chaque repas. L'activité infatigable de ce grand prince donna à sa patrie tous les arts utiles ; il n'eut pas le temps d'y ajouter les arts agréables.

Les guerres continuelles et le mélange des nouveaux habitans avoient déjà fait changer les anciennes moeurs; beaucoup d'usages des Hollandois et des François devinrent les nôtres. Les vices dominans étoient l'ivrognerie et l'intérêt; la débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeunesse, et les maladies qui en sont les suites étoient inconnues alors. La cour aimoit les pointes, les équivoques et les bouffons. Les enfans des nobles se remettoient aux études; et l'éducation de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François; nous leur devons aussi plus de douceur dans le commerce, et des manières plus aisées.

Le changement, qui arriva dans cet état après la guerre de trente ans, étoit universel; les monnoies s'en ressentirent ainsi que tout le reste. Autrefois le marc d'argent étoit sur le pied de neuf écus dans tout l'Empire, jusqu'à l'année 1651, où les malheurs des temps forcèrent le Grand-Electeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'état. Il fit publier la même année un édit qui fixoit le prix des monnoies courantes; et il fit battre des gros et des phennings pour des sommes considérables. La valeur

intrinsèque de ces espèces répondoit à-peu-près au tiers de leur valeur numéraire. Le prix de cette monnoie étant idéal, elle fut aussitôt décriée, et tomba à la moitié de sa valeur; les vieux écus de bon alloi montèrent à vingt-huit, à trente gros, et de-là vient ce que nous appelons l'écu de banque. Pour remédier à ces abus, les électeurs de Brandebourg et de Saxe s'abouchèrent à Zinna (*), et ils convinrent d'évaluer les monnoies sur un nouveau pied, moyennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle en style de monnoie le remède, devoit être rendu au public généralement dans toutes les espèces de monnoies, de l'écu jusqu'au phenning, à dix écus seize gros: depuis on frappa les florins et les demi-florins; et le prix du marc d'argent demeura fixe à dix écus.

En 1690, Frédéric I se concerta avec l'électeur de Saxe et le duc de Hanovre sur les moyens de soutenir la monnoie sur le pied de la convention de Zinna; mais en ayant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espèce courante des florins et des huit gros seroit frappée dans leurs états à raison de douze écus le marc; c'est ce qu'on appelle le

(*) En 1667.

pied de Leipsic, qui subsiste encore de nos jours (*).

Toutes les nouvelles colonies que le Grand-Electeur avoit établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I. Ce prince jouit des travaux de son père; nous eûmes alors une manufacture de haute-lice égale à celle de Bruxelles; nos galons égalèrent ceux de France; nos miroirs de Neustadt surpassèrent par leur blancheur ceux de Venise; l'armée fut habillée de nos propres draps.

La cour étoit nombreuse et brillante; les espèces y devenoient abondantes par les subsides étrangers; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages et les bâtimens; le Roi eut à son service deux des plus habiles architectes de l'Europe, et un sculpteur, nommé Schluter, aussi parfait dans son art que l'étoient les premiers, et qui fut en même temps grand architecte. Bott fit la belle porte de Wésel, et acheva l'arsenal de Berlin; il bâtit le beau portique du château de Potsdam, trop peu connu des amateurs. Eosander éleva la nouvelle aîle du château de Charlottenbourg, et la partie occidentale du château de Berlin. Schluter bâtit la partie méridionale

(*) 1751.

et septentrionale du château de Berlin, la maison de poste au coin du grand pont, et la tour des monnoies, qui fut abattue dans la suite; il décora l'arsenal de ces trophées et de ces beaux mascarons qui font l'admiration des connoisseurs, et il fit fondre la statue équestre du Grand-Electeur, qui passe pour un chef-d'oeuvre, et la statue pédestre de Frédéric I, estimée des connoisseurs. Le Roi embellit la ville de Berlin de l'église du Cloître, des arcades et de quelques autres édifices encore; et il orna les maisons de plaisance d'Oranienbourg, de Potsdam et de Charlottenbourg par toutes sortes d'augmentations et d'embellissemens.

Les beaux arts, enfans de l'abondance, commencèrent à fleurir : l'académie des peintres, dont Peene, Mayer, Weidemann et Leigebe étoient les premiers professeurs, fut fondée; mais il ne sortit de leur école aucun peintre de réputation. Ce qu'il y eut de plus remarquable, et ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'académie royale des sciences en 1700. La reine Sophie-Charlotte y contribua le plus : cette princesse avoit le génie d'un grand homme et les connoissances d'un savant; elle

croyoit qu'il n'étoit pas indigne d'une reine d'estimer un philosophe. On sent bien que ce philosophe dont nous parlons étoit Leibnitz; et comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées s'élèvent à l'égal des souverains, elle admit Leibnitz dans sa familiarité; elle fit plus, elle le proposa comme seul capable de jeter les fondemens de cette nouvelle académie. Leibnitz, qui avoit plus d'une ame, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit bien digne de présider dans une académie qu'au besoin il auroit présentée tout seul : il institua quatre classes, dont l'une de physique et de médecine, l'autre de mathématiques, la troisième de la langue et des antiquités d'Allemagne, et la dernière des langues et des antiquités orientales. Les plus célèbres de nos académiciens furent messieurs Basnage, Bernouilli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Herman, Kirch, Roemer, Sturm, Varignon, des Vignoles, Wérenfels et Wolff: depuis on y reçut messieurs de Beausobre et Lenfant, savans dont les plumes auroient fait honneur aux siècles d'Auguste et de Louis XIV.

Othon de Guérike florissoit encore à Magdebourg : c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, et qui

par une heureuse destinée a rendu héréditaire à ses descendans son esprit philosophique et inventif.

Les universités prospéroient en même temps : Halle et Francfort étoient fournies de savans professeurs : Stahl, Hoffmann, Stryck, Thomasius, Gundling, Ludewig et Wolff tenoient le premier rang pour la célébrité, et faisoient nombre de disciples. Wolff commenta l'ingénieux système de Leibnitz sur les monades, et noya dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires et de citations, quelques problêmes que Leibnitz avoit jetés peut-être comme une amorce aux métaphysiciens. Le professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout au plus de catéchisme de dialectique pour des enfans. Les monades ont mis aux prises les métaphysiciens et les géomètres d'Allemagne, et ils disputent encore sur la divisibilité de la matière.

Le Roi fonda même à Berlin une académie pour des jeunes gens de condition, sur le modèle de celle de Lunéville : malheureusement elle ne subsista pas long-temps.

Ce siècle ne produisit aucun bon historien.

On chargea Teissier d'écrire l'histoire du Brandebourg; il en fit le panégyrique. Puffendorff écrivit la Vie de Frédéric-Guillaume; et pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses clercs de chancellerie, ni ses valets de chambre, dont il put recueillir les noms. Nos auteurs ont, (ce me semble) toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits, de resserer leur prose traînante et excessivement sujette aux inversions, aux nombreuses épithètes, écrivant en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

Dans cette disette de tout bon ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon poëte; c'étoit le sieur de Canitz. Il traduisit heureusement quelques épîtres de Boileau; il fit des vers à l'imitation d'Horace, et quelques ouvrages où il est tout-à-fait original: c'est le Pope de l'Allemagne, le poëte le plus élégant, le plus correct et le moins diffus, qui ait fait des vers en notre langue. Communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux poëtes: la langue des dieux est prostituée par la bouche de quelque régent d'un collége obscur, ou par quelque étudiant dissolu; et ce qu'on appelle honnêtes gens sont ou trop paresseux, ou trop fiers pour manier la

lyre d'Horace ou la trompette de Virgile. M. de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit et le talent de la poësie ne dérogeoit pas ; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec succès; il eut une charge à la cour, et puisa dans l'usage de la bonne compagnie cette politesse et cette aménité qui plaît dans son style.

Les spectacles allemands étoient peu de chose. Ce qu'on appelle tragédie est communément un monstre composé d'enflure et de basse plaisanterie; les auteurs dramatiques ignorent jusqu'aux moindres règles du théâtre. La comédie est plus pitoyable encore; c'est une farce grossière qui choque le goût, les bonnes moeurs et les honnêtes gens. La reine entretenoit un opéra italien, dont le fameux Bononchini étoit le compositeur; nous eûmes dès-lors de bons musiciens. A la cour il y avoit une comédie françoise, qui donnoit dans ses représentations les chef-d'oeuvres des Molière, des Corneille et des Racine.

Le goût du théâtre françois passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation: l'Europe enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV imprimoit à toutes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa cour,

et des grands hommes qui illustroient son règne, vouloit imiter la France qu'elle admiroit. Toute l'Allemagne y voyageoit : un jeune homme passoit pour imbécille, s'il n'avoit séjourné quelque temps à la cour de Versailles. Le goût des François régla nos cuisines, nos habillemens, et toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire. Cette passion, portée à l'excès, dégénéra en fureur; les femmes, qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance (*).

La cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangères que la ville; la magnificence et

(*) La mère du poëte Canitz ayant épuisé la France en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres dames de Berlin, commit à un marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette marchandise s'y trouvoit aussi communément que des pompons dans une boutique. Le marchand, tout nouveau dans cette espèce de métier, s'acquitta de sa commission comme il put; ses correspondans trouvèrent enfin un épouseur; c'étoit un homme de 50 ans; il se nommoit le sieur de Brinbock, d'un tempérament foible et valétudinaire. Il arrive; madame de Canitz le voit, s'effraie et l'épouse. Ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage eût tourné au mécontentement de la dame; autrement son exemple auroit été suivi; nos beautés auroient passé dans les mains des François : et les Berlinois auroient été réduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage.

l'étiquette y décoroient l'ennui; on s'enivroit même en cérémonie. Le roi institua l'ordre de l'aigle noir, tant pour avoir un ordre comme en ont tous les rois, que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade. Ce Roi, qui avoit fondé une académie par complaisance pour son épouse, entretenoit des bouffons pour satisfaire à sa propre inclination. La cour de la reine Sophie-Charlotte étoit toute séparée de l'autre: c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales; l'asile des savans et le siége de la politesse. On regretta d'autant plus les vertus de cette princesse, que celle qui lui succéda (*) se livra aux dévôts, et passa sa vie avec des hypocrites, race médisante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices. Enfin des adeptes parurent à la cour: un italien, nommé Cataneo, assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or; il en dépensa beaucoup, et n'en fit point. Le Roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, et Cataneo fut pendu.

L'Etat changea presque entièrement de 1713.
forme sous Frédéric-Guillaume; la cour fut

(*) Une princesse de Mecklenbourg, qui tomba ensuite en démence.

congédiée, et les grosses pensions souffrirent une réduction ; beaucoup de personnes qui avaient entretenu carrosse allèrent à pied, ce qui fit dire au public que le Roi avait rendu l'usage des jambes aux perclus. Sous Frédéric I Berlin était l'Athènes du nord ; sous Frédéric-Guillaume elle en devint la Sparte. Tout ce gouvernement fut militaire ; l'augmentation de l'armée se fit, et dans l'ardeur de ces premiers enrôlemens, quelques artisans furent faits soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres, qui se sauvèrent en partie. Cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos manufactures.

Le Roi porta un prompt remède à ces abus, et il s'attacha avec une attention singulière au rétablissement et aux progrès de l'industrie. Il défendit par un arrêt sévère la sortie de nos laines ; il établit le Lagerhaus (*), magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage. Nos draps trouvèrent un débit assuré dans la consommation de l'armée, qui fut habillée de neuf tous les ans. Ce débit s'étendit jusque chez l'étranger. La compagnie de Russie fut formée l'année 1725. Nos marchands fournis-

(*) En 1714.

soient les draps pour toutes les troupes russes; mais les guinées angloises passèrent en Moscovie, et elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre commerce cessa. Nos manufactures en souffrirent au commencement: mais d'autres sorties s'ouvrirent. Les ouvriers n'eurent plus assez de nos propres laines; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs; et dès l'année 1733, nos manufactures étoient si florissantes, qu'elles débitèrent chez l'étranger quarante-quatre mille pièces de drap, de 24 aunes chacune.

Berlin fut comme un magasin de Mars: tous les ouvriers qui peuvent être employés pour une armée, y prospérèrent; et leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne. On établit à Berlin des moulins de poudre à canon, à Spandau des fourbisseurs, à Potsdam des armuriers, et à Neustad des ouvriers qui travailloient en fer et en cuivre.

Le Roi donna des immunités et des récompenses à tous ceux qui s'établiroient dans les villes de sa domination: il ajouta tout le quartier de la Fredericstadt à sa capitale, et couvrit de maisons les places qu'avoit occupées

l'ancien rempart. Il créa la ville de Potsdam (*), et il la peupla ; il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui-même, mais tout pour ses sujets. L'architecture de son règne est généralement infectée par le goût hollandois : il seroit à désirer que les grandes dépenses que ce prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles architectes. Il eut le sort de tous les fondateurs des villes, qui, occupés de la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui, avec la même dépense, les auroit embellies et ornées davantage.

Berlin, après son augmentation, reçut une police nouvelle (**), sur le pied à peu-près de celle de Paris. On établit dans tous les quartiers de la ville des officiers de police ; l'usage des fiacres fut institué en même temps ; on purgea la ville de ces fainéans qui se nourrissent à force d'importunités, et ces malheureux objets de nos dégoûts et de notre compassion, envers lesquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouvèrent des asiles dans les hôpitaux publics.

Pendant que tous ces changemens se firent,

(*) A peine y avoit-il 400 habitans dans cette ville, au lieu qu'il y en a à présent plus de 20,000.

(**) En 1734.

le

le luxe, la magnificence et les plaisirs disparurent; l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre. Sous les règnes précédens beaucoup de nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or et des galons; cet abus cessa: dans la plupart des états prussiens les gentilshommes ont besoin d'une bonne économie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, et que les pères, ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maison dans des branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépense du public n'empêcha pas beaucoup d'artisans de se perfectionner; nos carrosses, nos galons, nos velours et nos ouvrages d'orféverie se répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisoit des arrangemens si utiles et si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'académie des sciences, les universités, les arts libéraux et le commerce.

On remplissoit mal et sans choix les places qui venoient à vaquer dans l'académie royale

des sciences; et par une dépravation singulière le siècle affectoit de mépriser une société dont l'origine étoit aussi illustre, et dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la nation qu'aux progrès de l'esprit humain. Pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la médecine et la chimie se soutinrent; Pott, Marggraff et Eller combinoient et décomposoient la matière; ils éclairoient le monde par leurs découvertes; et les anatomistes obtinrent un théâtre pour leurs dissections publiques, qui devint une école florissante de chirurgie.

Mais la faveur et les brigues remplissoient les chaires de professeurs dans les universités; les dévots, qui se mêlent de tout, acquirent une part à la direction des universités; ils y persécutoient le bon sens, et sur-tout la classe des philosophes: Wolff fut exilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves de l'existence de Dieu. La jeune noblesse, qui se vouoit aux armes, crut déroger en étudiant; et comme l'esprit humain donne toujours dans les excès, elle regarda l'ignorance comme un titre de mérite, et le savoir comme une pédanterie absurde.

La même raison fit que les arts libéraux tombèrent en décadence. L'académie des

peintres cessa; Pesne, qui en était le directeur, quitta les tableaux pour les portraits; les menuisiers s'érigèrent en sculpteurs, et les maçons en architectes. Un chimiste, nommé Boetcher, passa de Berlin à Dresde, et donna au roi de Pologne le secret de cette porcelaine qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes et la finesse de la diaprure.

Notre commerce n'était pas encore né; le gouvernement l'étouffait, en suivant des principes qui s'opposaient directement à ses progrès: il n'en faut point conclure que la nation manque du génie propre au négoce. Les Vénitiens et les Génois furent les premiers qui le saisirent. La découverte de la boussole le fit passer chez les Portugais et les Espagnols; il s'étendit ensuite en Angleterre et en Hollande; les François s'y appliquèrent des derniers, et ils regagnèrent de vîtesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance. Si les habitans de Danzic, de Hambourg, de Lubeck, si les Danois et les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation, pourquoi les Prussiens n'en feroient-ils pas autant? Les hommes deviennent tous des aigles, quand on leur ouvre les chemins de la fortune; il faut que

l'exemple les anime, que l'émulation les excite, et que le souverain les encourage : les François ont été tardifs, nous le sommes de même ; peut-être notre heure n'est-elle pas encore venue.

On songeoit moins alors à étendre le commerce qu'à réprimer les dépenses inutiles ; les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles ; on donnoit des festins aux enterremens ; la pompe funèbre étoit même coûteuse : toutes ces coutumes furent abolies ; on ne drapa plus les maisons ni les carrosses ; on ne donna plus de livrées noires ; et depuis on mourut à fort bon marché.

Ce gouvernement tout militaire influa dans les moeurs, et régla même les modes : le public avoit pris par affectation un air aigrefin : personne, dans tous les états prussiens, n'avoit plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté. Les femmes fuyoient la société des hommes, et ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac et les bouffons. Enfin nos moeurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins ; nous étions originaux, et nous avions l'hon-

neur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne.

Vers les dernières années de ce règne, le hasard conduisit à Berlin un homme obscur, d'un esprit malfaisant et rusé, (*); c'étoit une espèce d'adepte, qui faisoit de l'or pour le souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets : ses artifices lui réussirent un temps; mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, et sa malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle étoit sortie.

Telles ont été les moeurs du Brandebourg sous tous ses différens gouvernemens. Le génie de la nation fut étouffé par une longue suite de siècles barbares; il s'éleva de temps en temps, mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance et le mauvais goût; et lorsque des circonstances heureuses sembloient favoriser ses progrès, survint une guerre dont les suites funestes anéantirent les forces de l'état. Nous avons vu cet état renaissant de ses cendres; nous avons vu par quels nouveaux efforts la nation parvint à se civiliser; et si ce beau feu n'a jeté que de foibles étincelles, il ne faut qu'un rien

(*) Eckert.

pour le faire paroître au grand jour. Comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement, de même les nations demandent un concours de conjonctures heureuses pour sortir de leur engourdissement, et recevoir (pour ainsi dire) une nouvelle vie.

Tous les états ont eu un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection: les monarchies y sont arrivées par une allure plus lente que les républiques, et s'y sont moins soutenues; et s'il est vrai de dire que la forme de gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution, et se sont le mieux conservées, parce que les bons rois meurent, et que les sages lois sont immortelles.

Sparte et Rome, qui furent fondées pour être guerrières, produisirent, l'une cette phalange invincible, l'autre ces légions qui subjuguèrent la moitié du monde connu. Sparte enfanta les plus illustres capitaines; Rome devint une pépiniére de héros. Athènes, à laquelle Solon avoit donné des lois plus paci-

ſiques, devint le berceau des arts. A quelle perfection ses poëtes, ses orateurs et ses historiens ne parvinrent-ils point? Cet asile des sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique. Carthage, Venise, et même la Hollande, furent liées au commerce par leurs institutions, et elles le poussèrent et le soutinrent constamment, reconnoissant que c'étoit le principe de leur grandeur et le soutien de leur état.

Continuons encore cet examen pour un moment. En touchant aux lois fondamentales des républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des législateurs a formé un tout auquel les parties du gouvernement tiennent essentiellement; rejeter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble, et qui en forment un système assortissant et complet.

Dans les royaumes la forme du gouvernement n'a de base que le despotisme du souverain : les lois, le militaire, le négoce, l'industrie, et toutes les autres parties de l'état, sont assujetties au caprice d'un seul homme, qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais; d'où il s'ensuit, pour l'ordinaire, qu'à

l'avénement d'un nouveau prince l'état est gouverné par de nouveaux principes, et c'est ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques se proposent, et dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais : dans les monarchies, un fainéant succède à un prince ambitieux; celui-ci est suivi d'un dévot, celui-là par un guerrier, celui-ci par un savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté; et pendant que ce théâtre mouvant de la fortune présente sans cesse des scènes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que dans les monarchies les établissemens qui doivent braver la vicissitude des siècles, aient des racines si profondes, qu'on ne puisse les arracher sans ébranler en même temps les plus solides fondemens du trône.

Mais la fragilité et l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes. Les révolutions que les monarchies et les républiques éprouvent, ont leurs causes dans les lois immuables de la nature; il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour

amener et mouvoir sans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théâtre ; que la fureur audacieuse des uns enlève ce que la foiblesse des autres ne peut défendre ; que des ambitieux renversent des républiques, et que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grands bouleversemens dont nous venons de parler, l'univers resteroit sans cesse le même ; il n'y auroit point d'événemens nouveaux ; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des nations ; quelques peuples seroient toujours civilisés et heureux, et d'autres toujours barbares et infortunés.

Nous avons vu des monarchies naître et mourir ; des peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer et devenir le modèle des nations : ne pourrions-nous pas en conclure que ces nations ont une révolution semblable (si on ose le dire) à celle des planètes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des cieux, se trouvent au point d'où elles étoient parties ?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres ; nos prétentions sont d'autant plus justes, que nous avons payé le tribut à la barbarie quelques siècles de plus que les méridionaux.

Ces siècles précieux s'annoncent par le nombre des grands hommes en tout genre qui naissent à la fois : heureux sont les princes qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables ! les vertus, le talent, le génie les emportent, d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes et sublimes.

DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE DU BRANDEBOURG.

Lorsque le Brandebourg étoit païen, il fut gouverné par des druides, comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement. Sous les Vandales, les Teutons et les Suèves, leurs princes étoient proprement les généraux de la nation; il s'appeloient *Fursten*, ce qui signifie conducteurs. Les empereurs qui domptèrent ces barbares, établirent des gouverneurs de frontières, qu'on nommoit *Markgraves*, pour tenir en bride cette nation

belliqueuse et fière de sa liberté. Il nous reste si peu de mémoires de ces temps reculés, que pour ne point mêler de fables à l'Histoire, nous ne ferons mention que du gouvernement de l'électorat sous les princes de la maison de Hohenzollern.

Du temps que les burgraves de Nuremberg s'établirent dans la Marche, les gentilshommes, devenus sauvages sous les dernières régences, leur refusèrent l'hommage : cette noblesse, soutenue dans son indépendance par les ducs de Poméranie, devenoit redoutable à son souverain ; les grandes familles étoient puissantes ; elles armoient leurs sujets ; elles se faisoient la guerre, et détroussoient même les passans sur les grands chemins ; des châteaux massifs et entourés de fossés leur servoient de repaires. Ces petits tyrans, ayant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivoient les champs ; et comme il n'y avoit point de domination assez bien établie pour faire respecter les lois, le pays étoit dans le désordre et dans la plus affreuse misère. Les grandes familles qui s'élevèrent pendant cette anarchie, furent les Quitzow, les Puttlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen, les Torgow, les

Arnim, les Rochow : ce fut à celles-là que l'électeur Frédéric I eut affaire.

Quoique Frédéric I les soumît, les états restèrent toujours maîtres du gouvernement. Ils accordoient les subsides; ils régloient les impôts ; ils fixoient le nombre des troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, et les payoient; on les consultoit sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour la défense du pays; et c'étoit par leurs avis que s'administroient les lois et la police.

L'Histoire nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des états. L'électeur Albert Achille devoit cent mille florins (*) : il pria les états de se charger de ce payement. Pour cet effet ils imposèrent une taxe sur la bière, qu'ils n'accordèrent que pour sept ans; ils la haussèrent dans la suite, et elle devint l'origine de ce qu'on appelle la Landschafft, ou la banque publique.

Du temps de l'électeur Joachim I (**), les états levèrent une taxe sur les moulins, sur les cens et sur les bergeries, pour soudoyer deux cents cavaliers que ce prince envoyoit à l'Empereur contre les Infidelles.

(*) En 1472.

(**) En 1530.

Sous l'électeur Joachim II, le crédit des états étoit si puissant, qu'ils dégagèrent quelques bailliages sur lesquels ce prince avoit contracté des dettes, à condition que ni lui, ni ses successeurs, ne pourroient dorénavant emprunter dessus, ni les aliéner. L'Electeur les consultoit sur toutes les affaires, et leur promit même de ne rien entreprendre sans leur consentement. Les états entrèrent en correspondance avec Charles V, et lui marquèrent qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'Electeur se rendît à la diète de l'Empire: aussi Joachim II se dispensa-t-il de ce voyage.

Jean-Sigismond et George-Guillaume (*) conférèrent avec eux sur le sujet de la succession de Juliers et de Berg, et les états nommèrent quatre députés, qui suivirent la cour, tant pour lui servir de conseil, que pour être employés à des négociations et à l'usage que les circonstances pourroient demander pour le service de ces princes.

George-Guillaume consulta les états pour la dernière fois (**), pour savoir s'ils trouvoient bon que l'Electeur fît alliance avec les

(*) En 1628.
(**) En 1631.

Suédois en leur remettant ses places, ou s'il devoit suivre le parti de l'Empereur. Depuis, Schwartzenberg, ministre tout puissant d'un prince foible, attira à sa personne toute l'autorité du souverain et des états; il imposa des contributions de sa propre autorité; et il ne resta aux états, de cette puissance dont ils n'avoient jamais abusé, que le mérite d'une soumission aveugle aux ordres de la cour.

Les Electeurs n'avoient eu d'autre conseil que les états jusqu'au règne de Joachim Frédéric; ce prince forma un conseil composé du ministre de la justice, du ministre des finances, de celui qui avoit les affaires de l'Empire, et du maréchal de la cour; un stadthalter y présidoit. De ce conseil émanoient toutes les sentences en dernier ressort, les ordres tant au civil qu'au militaire, les réglemens de la police; et c'étoit lui également qui dressoit l'instruction des ministres qui étoient employés à des cours étrangères.

Lorsqu'un voyage ou la guerre obligeoit l'Electeur à quitter ses états, ce conseil exerçoit les fonctions de la souveraineté; il donnoit des audiences aux ministres étrangers; il avoit en un mot le même pouvoir que la

régence d'une minorité pendant la tutelle d'un prince.

Le pouvoir du premier ministre et du conseil étoit presque illimité; le comte de Schewartzenberg sous George-Guillaume avoit augmenté son autorité au point qu'elle étoit pareille à celle des maires du palais, du temps des rois de France de la première race : mais l'abus énorme qu'il en fit dégoûta l'électeur Frédéric-Guillaume de tout premier ministre. Nous voyons par les réglemens que ce prince, donna (*), qu'il distribua à chacun de ses ministres des départemens différens, et qu'il établit dans chaque province deux conseillers, pour régler les affaires qui la concernoient, et en rendre compte.

Frédéric-Guillaume résida à Koenigsberg en Prusse pendant les premières années de sa régence; il pourvut le conseil qu'il laissa à Berlin d'amples instructions relatives au temps et aux circonstances où il se trouvoit; les troupes recevoient leurs ordres des plus anciens généraux qui se trouvoient dans la province, et les gouverneurs des places les recevoient immédiatement de sa personne.

(*) En 1651.

A la mort du chancelier de Goetze, cette dignité fut supprimée, et le baron de Schwérin devint premier président du conseil. Les départemens se trouvèrent partagés, de sorte que tout ce qui étoit du ressort des lois, se portoit au conseil de la justice, qui avoit un président à sa tête : la juridiction des officiers de la cour dépendoit du capitaine du château ; les finances du prince se trouvoient administrées par la chambre des domaines, qui étoit partagée en différens départemens ; le sieur de Meinders, et après lui le sieur de Jéna en eurent la direction générale.

Un consistoire, composé moitié de prêtres, moitié de laïques, gouvernoit les affaires ecclésiastiques. Outre ces colléges susmentionnés, la chancellerie des fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

Les choses restèrent à peu-près sur le même pied sous le règne de Frédéric I (*), avec cette différence qu'il se laissa sans cesse gouverner par ses ministres. Danckelmann, qui avoit été son précepteur, devint maître de l'état. Après sa disgrâce, le comte de Wartenberg succéda à sa faveur et à son pouvoir : Kamecke auroit de même succédé au grand

(*) Depuis 1688.

chambellan, si la mort du Roi n'avoit mis fin à sa faveur naissante.

Frédéric-Guillaume II (*) changea toute la forme de l'état et du gouvernement : il limita le pouvoir des ministres; et de maîtres qu'ils avoient été de son père, ils devinrent ses commis.

Les affaires étrangères furent remises aux sieurs d'Ilgen et de Kniphausen : ces ministres conféroient avec les envoyés, et entretenoient la correspondance avec les ministres prussiens dans les différentes cours de l'Europe; ils étoient chargés surtout des affaires de l'Empire, des limites de l'état, et des droits de la maison. Le baron de Plotho eut la direction générale de la justice, et après sa mort le sieur de Cocceji exerçoit la charge de chancelier : sous lui, le sieur d'Arnim avoit le département des appels et de la justice civile de Prusse et de Ravensberg; et le sieur de Katsch fut mis à la tête de la justice criminelle.

Le sieur de Printz, grand maréchal de la cour, devint président du consistoire supérieur, et fut chargé de l'inspection des universités, des fondations pieuses, des canonicats, et des affaires des Juifs.

(*) Depuis 1713.

Les finances étoient, des parties du gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée : le Roi y fit des arrangemens tout nouveaux ; il établit le grand directoire en 1723. Ce collége est divisé en quatre départemens, à la tête de chacun desquels est un ministre d'état. La Prusse, la Poméranie et la nouvelle Marche, avec le commissariat de guerre, formèrent le premier département, qu'eut le sieur de Grumkow. L'électorat de Brandebourg et le comté de Ruppin formèrent le second département, qu'eut le sieur de Kraut. Les états du Rhin et du Wéser, avec les salines et les postes, furent le partage du troisième, qu'eut le sieur de Goerne ; et le quatrième eut la direction de la principauté de Halberstadt, du comté de Mansfeld, des manufactures, du papier timbré et des monnoies ; il échut au sieur de Fuchs, et après sa mort au sieur de Viereck.

Le Roi combina le commissariat avec les finances : autrefois ces colléges occupoient quarante avocats, pour soutenir les procès qu'ils se faisoient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés. Depuis leur réunion ils travaillèrent d'un commun accord au bien de l'état.

Sous ces départemens principaux, le Roi établit dans chaque province un collége de justice et un collége de finance subordonnés aux ministres. Les ministres des affaires étrangères, ceux de la justice et ceux des finances, faisoient journellement leur rapport au Roi, qui décidoit en dernier ressort de toutes les affaires. Pendant tout son règne, il ne parut pas la moindre ordonnance qu'il n'eût signée de sa main, ni la moindre instruction dont il ne fût l'auteur.

Il déclara tous les fiefs allodiaux, moyennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires payèrent à l'état. Frédéric-Guillaume employa quatre millions cinq cents mille écus au rétablissement de la Lithuanie : il mit six millions pour rebâtir les villes de ses états, augmenter Berlin, et fonder Potsdam; et il acheta pour cinq millions de terres, qu'il ajouta à ses domaines.

Fin des Mémoires de Brandebourg.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table des Matières.



